

DANS LE SECRET
DU
BELOUTCHISTAN

DU MÊME AUTEUR

sous le pseudonyme Jacques Termant :

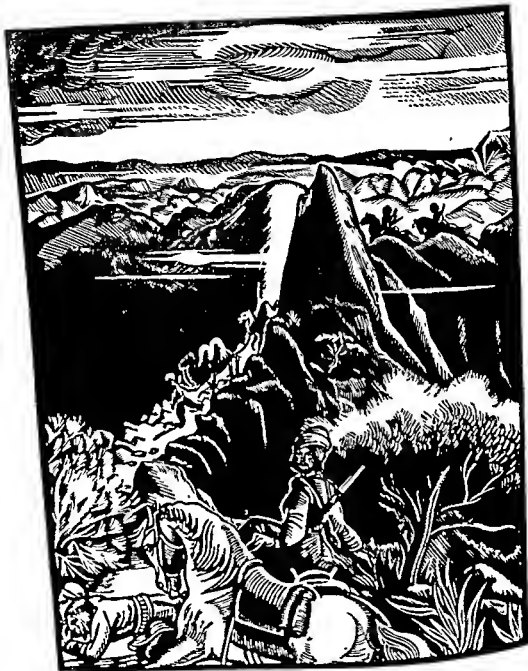
FORCES OBSCURES (*Les Œuvres représentatives*,
1933)

PARTI DES AUTRES (*Editions Jean Crès*, 1935).

sous son nom :

LES SURPRISES DU KURDISTAN (*Editions J. Susse*,
1945). (Prix Gallois de la Société de Géographie)

POURSUITE VERS LE NIL BLANC (*Editions J. Susse*,
1946).



FRANÇOIS BALSAN

DANS

LE SECRET

DU

BELOUTCHISTAN

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES-VI^e

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTÉ-DEUX EXEMPLAIRES SUR ALFA
NUMÉROTÉS ALFA 1 A 20 ET I A XII.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays
Copyright by Editions Bernard Grasset 1946

PRÉFACE

Les fouilles entreprises depuis une vingtaine d'années en Afghanistan par la Délégation archéologique française ont attiré l'attention des cercles cultivés sur les antiquités de ce pays. Par rapport à lui, le Beloutchistan se trouvait évidemment moins favorisé. Il faut savoir gré à M. François Balson d'avoir mis fin à cette indifférence en nous rappelant l'intérêt qui s'attache aussi à l'antique Gédrosie.

Le Beloutchistan recèle en effet dans ses montagnes et ses solitudes le secret de bien des problèmes. Tout d'abord celui des origines indiennes. Comment expliquer, par exemple, au milieu de tribus aryennes ou plus précisément iraniennes, qui constituent le fond de la population bolotchie, la présence d'un résidu pré aryen, les Brahoui, apparentes au vieux stock dravidien du Dekkan? Qu'on porte dans quelques districts du Beloutchistan central un dialecte rattaché aux langues télougou, tamoule et Ionara, que certains des hauts plateaux de la région de Kelat relèvent pour le linguiste non de l'Inde aryenne ou de l'Iran voisins, mais du lointain dialecte de Modras, voilà certes de quoi nous surprendre. Cette anomalie linguistique nous amène à supposer qu'avant l'invasion aryenne, le Beloutchistan et le Pendjab comme le Dekkan étaient habités par des Dravidiens et que la descente des Arya a violemment distoqué cette masse indigène, dont la grande majorité s'est trouvée refoulée vers l'Inde péninsulaire, tandis que

des tribus rompues se voyaient rejetées vers le nord-ouest, autour de Kélni, où elles ont survécu isolées jusqu'à nos jours à titre de témoin ethnographique, au milieu d'une région partout ailleurs aryannisée¹.

Le Beloutchistan ne nous apporte pas seulement des éléments de réponse au problème du peuplement de l'Inde. Il nous fournit aussi des renseignements inattendus sur la question, non moins vaine, des rapports protohistoriques entre l'Inde et l'Asie antérieure.



On sait qu'une des plus importantes découvertes des vingt-cinq dernières années est celle d'une puissante civilisation urbaine d'époque néolithique à Harappa, dans le Pendjab méridional, et à Mohenjo-daro, dans le Sindh. Les cachets provenant de ces deux sites et qui ont été retrouvés en Mésopotamie (notamment à Tello, à Kish, à Our, à Tell-Asmar) nous permettent de les dater, d'après l'âge des couches mésopotamiennes correspondantes, entre 2800 et 2500 avant J.-C. Certes, les cachets en question nous montrent une faune en principe purement indienne avec tigres, rhinocéros et zébus : l'écriture pictographique qui les orne est bien distincte du cunéiforme. Toutefois le naturalisme animalier de l'Indus présente comme un lointain air de parenté avec le réalisme stylisé de Sumer, et la présence même de quelques-uns de ces sceaux en Mésopotamie atteste entre les deux cultures l'existence d'immémoriables relations commerciales.

Entre la civilisation préaryenne de l'Indus et la Mésopotamie suméro-akkadienne, l'intermédiaire ne pouvait être que le Beloutchistan, j'entends les pistes terrestres à travers ce pays, car, malgré la fertile imagination de

1. Sur ces problèmes voir Jules Bloch, *L'indo-aryen du Veda aux temps modernes*, p. 323. Przytycki, *Un ancien peuple du Pendjab*, *Journal asiatique*, janvier-mars 1926, et *Pre-Dravidian and Proto-Dravidian*, *Indian Historical Quarterly*, mars 1930 (Calcutta).

Waddell, il serait peu raisannable de supposer pour une telle époque l'existence de relations maritimes¹. De fait, les fouilles pratiquées depuis 1923 en pays balotehe ont été particulièrement fructueuses. Non qu'il s'agisse ici d'une simple extension locale soit de la culture de l'Indus vers l'Ouest, soit de la civilisation mésopotamienne vers l'Est. Les découvertes de Sir Aurel Stein et de M. Hargreaves prouvent que nous sommes en présence de cultures originales, bien que liées aux précédentes².

Les sites examinés couvrent toute l'étendue du Belouchistan. Parmi les plus anciens, Periana-Ghundaï et Maghul-Ghundaï se trouvent dans l'extrême-nord, au Waziristan, tandis que Suktagên-Dôr avaisine la côte occidentale. Les uns et les autres semblent antérieurs aux grandes villes préhistoriques de l'Indus, Harappa et Mohenja-dara. Les synchronismes et les affinités s'établissent plutôt ici avec la phase sindhienne dite d'Amri qu'on a voulu dater, par ses analogies avec l'Asie antérieure, de la fin du quatrième millénaire. Quoi qu'il en soit, Periana-Ghundaï comme Suktagên-Dôr nous révèlent des coutumes funéraires particulièrement archaïques (urnes contenant des restes de corps incinérés), l'absence de terres cuites et la persistance de l'outillage de pierre.

Le site de Shâhi-tump qui, chronologiquement, vient

1 La civilisation mésopotamienne et susienne, à l'époque néolithique, s'étendait pratiquement à la Perse entière. La Perse pré-aryenne était une *Susiana Major*. Je ne puis que renvoyer ici au volume de Cl. Huart, refondu et doublé par la contribution de mon regretté ami l'assyriologue Louis Delaporte, *L'Iran antique*, nouvelle édition, collection de l'Évolution de l'Humanité, Albin Michel, 1944 — Rappelons que l'héroïque Delaporte, déporté en Allemagne aux premiers temps de l'occupation, y est mort victime de la Gestapo qui n'a eu de considération ni pour son âge ni pour sa notoriété de savant.

2 H. Hargreaves, *Excavations in Baluchistan, Archaeological Survey of India Memoir n° 25, 1925* (paru en 1929) Aurel Stein *An Archaeological tour in Waziristan and Northern Baluchistan* *ibid.*, n° 37, 1929 Aurel Stein, *An Archaeological tour in Gedrosia* *ibid.*, n° 43 1931 Aurel Stein, *The Indo Iranian Borderlands their prehistory in the light of geography and of recent explorations* *Journal of the Royal Anthropological Institute* vol LXIV, juillet-décembre 1934 — Comptes rendus de M. Pierre Dupont dans le *Journal Asiatique*, juillet-septembre 1935 et juillet-septembre 1936

ensuite se trouve au nord est de Sul Ingen-Dor. Il nous fait assister, tout au moins à sa base aux mêmes usages funéraires tandis que les cauches les plus récentes nous livreront des squelettes à demi brûlés ou même complètement placés directement en terre. Nous remarquons également à Shulu lump des poteries bien caractéristiques « vases à pied très étroit bols à décoration en noir sur fond rouge », qui font aujourd'hui l'orgueil de la jeune archéologie balotche. Par ailleurs la disposition des tombes de Shulu lump (vases « en nid ») et certains motifs d'ornementation céramique rappellent par moments Suse I mais sous cette réserve que le style de Suse I n'est peut-être arrivé au Mékran que posthument avec un retard de plusieurs siècles.

Plus au nord est, à Kulli ou les jarres funéraires se trouvent dans les cairns on voit apparaître les statuettes en terre cuite sous les espèces — bien connues sur l'Indus préaryen, — du taureau à bosse. Plus au nord est encore à Mehri la succession ou la coexistence de plusieurs races ou cultures est marquée par le voisinage de fragments d'os humains renfermés dans des urnes, et de squelettes à demi brûlés puis inhumés comme dans le second étage de Shulu lump. Surtout Mehri est caractérisé par la profusion d'objets en cuivre et par l'abondance de figurines de terre cuite représentant soit le taureau à bosse soit la déesse mère ou déesse terre.

Le taureau à bosse et la déesse nous intéressent tout particulièrement comme représentants par excellence du panthéon de l'Inde préaryenne. On sait que dans le zébu de Mohenjo daro les archéologues tendent à voir l'ancêtre aryen du taureau Nandi la monture « théologique » du Çiva hindou. En même temps ils le rapprochent des taureaux sacrés chers au monde sumérien et dont les derniers descendants seront les Kheroubim d'Assour et de Suse. Quant à la déesse nue — ou déesse mère — ou déesse terre — sa représentation n'est pas moins populaire dans le monde archaïque. Les coudes écartés du corps couverte de bijoux le profil en bec

d'oiseau, elle n'est pratiquement retrouvée sur l'Indus comme au Beloutchistan qu'«a buste, « sortant du sol », ce qui amène Aurel Stein à y voir un symbole de la terre même. Notons que la tradition s'en perpétuera jusque dans le classicisme bouddhique où, dans la scène de la « prise de la terre en témoignage », épisode final de la « Tentation », la Bhumi-dêvi surgira à mi-corps des sillons pour proclamer la sainteté du Bouddha. Mais en réalité la déesse bûlotche ne s'apparente pas seulement à la future Durga du civaïsme hindou. Elle est également de la famille de toutes les « déesses mères » ou « déesses mères » de l'Asie antérieure, symbole de fécondité que nous retrouverons de l'Elam à la Crète et dont la forme définitive sera la Grande Déesse des Phrygiens. Le Beloutchistan n'est ici qu'un des maillons de la chaîne, mais peut-être est-ce le maillon principal en ce que, la comme pour tout le reste, il est le point de passage entre l'Asie occidentale classique et le vaste monde hindou.

Cette double affinité continue à s'observer aux différents stades de la céramique bûlotche protohistorique. Le décor céramique en noir ou brun foncé avec ses dessins géométriques (losanges, carrés, triangles, poissons, bouquets stylisés) rappelle souvent la Susiane. A Kulli et à Mehri notamment, les files ou rondes de bouquets feraient croire à une influence directe de Suse, en particulier dans la manière, plus réaliste de Suse. Cependant, l'ensemble de la faune, avec ses tigres et ses zébus, s'avère plutôt indien. Au reste, il importe de souligner que les sites balotches de cette époque ne nous ont jusqu'ici livré de spécimens ni de l'écriture de l'Indus ni de l'écriture susienne.

La protohistoire récente est représentée par le Sukdamb de Nundara et par l'important site de Nal, le premier situé à cent milles au sud du second. La céramique de cette époque qui se signale par un décor polychrome aux dessins compliqués — « lignes courbes doublées et triples comportant une deuxième couleur intercalée »,

— n'est sans doute plus d'usage exclusivement funéraire puisque à Nundara on en a trouvé dans les habitations. Elle peut correspondre à l'introduction d'un élément ethnique nouveau. De fait ni à Nundara, ni à Nat ni non plus à Korgushli damb elle ne se rencontre avec les images traditionnelles de la déesse mère ou du zebu. Les sceaux exhumés avec elle y sont gravés dans un style nettement étranger à celui de l'Indus. En revanche cette poterie polychrome avec ses laqueaux, ses tigres et ses poissons atteint parfois une splendeur qui dépasse les œuvres analogues de Harappa et de Mohenjo daro.

*
**

Comme le reste du plateau iranien l'intérieur du Beloutchistan dut être peuplé ensuite par des tribus aryennes. D'après les dernières hypothèses il est même possible que la descente des Arya vers le bassin de l'Indus se soit effectuée non point par la vallée du Kabul rûd et la passe de Khaïber comme on le croyait récemment encore mais vers la frontière afghano-balotche du côté de la rivière Houram où ont été trouvées à Shalezan ces haches de cuivre qu'on suppose avoir été l'arme de guerre des futurs conquérants de l'Inde¹.

Comme tout le reste de l'Iran (au sens géographique du mot) le Beloutchistan fit partie du premier empire perse. Sur l'inscription de Darius à Behistoun il est désigné sous le nom de Maka Mekra chez Hérodote qui l'inclut dans la quatorzième satrapie. C'est ce même nom qui revivra à l'époque arabe sous la forme de Mékran.

Avec les Uhiens (de la côte d'Ormuz ?) et les Paricaniens (de la région de Khnran ?) les contingents du « Mélia » figurent dans la grande armée perse qui en 480 envahit la Grèce et Hérodote (VII 68) prend soin

¹ Cf. Heine Geldern *Archaeological traces of the Vedic Aryans* Journal of the Indian Society of Oriental Art déc 1936 p. 6

de nous dire qu'ils étaient vêtus comme les Paktyens, tribu des montagnes afghanes, ce qui atteste leur caractère iranien.

Le Béloutchistan reparait dans la grande histoire sous le nom de Gédrosie (pays des Gndrosioi) quand Alexandre le Grand le traversa en revenant de l'Inde à Babylone en 325, tandis que son amiral Nénarque longeait la côte. Traversée pénible, dont Straban et Arrien nous ont laissé des récits saisissants. Il y a lieu de remarquer que la capitale gédrosienne visitée par Alexandre portait simplement le nom de pura, c'est-à-dire « la ville » en sanscrit, ce qui prouve bien la persistance des influences indiennes. En réalité Ptalémée (v. 170 A. D.) ne rattache à l'Inde que la côte orientale, le pays des Oreitni, tandis qu'il rattache à « l'Ariane » le reste de la Gédrosie. Les fouilles des missions Hargreaves et Aurel Stein ont confirmé ces assertions en découvrant dans le pays de nombreux cairns d'époque parthe. Le Mékran ou Gédrosie passa ensuite plus ou moins directement sous la suzeraineté de la Perse sassanide. Selon une notice de Tabari, dont l'authenticité est défendue par Herzfeld¹, les habitants du « Makurân », c'est-à-dire du Mékran, envoyèrent une ambassade saluer l'avènement du premier roi sassanide, Ardashêr (vers 224 A. D.)

Sous réserve de cette vassalité protocolaire, les tribus indigènes durent conserver leur autonomie et en 644 elles s'opposèrent à l'avance des Arabes qui venaient de conquérir le Kirman. L'infertilité du pays, jointe à la bravoure des habitants, retarda l'occupation arabe. Si celle-ci finalement se produisit (à partir de 664), c'est que le Beloutchistan —, le « Mékran », comme disaient alors les Arabes — leur était indispensable pour entreprendre la conquête de l'Inde du côté du Siadh. En effet les passes afghanes n'étaient pas encore ouvertes aux musulmans. Ce fut donc par la route du Béloutchistan

1. E. Herzfeld, *Pakuti*, p. 36 et sq. 204-205. Cf. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 81.

que l'armée arabe sous les ordres de Mohommed ibn Qâsim envahit le Sindh en 89 de l'hégire (707 A. D.). Pour cette époque, les géographes arabes mentionnent deux villes de quelque importance, l'une, Qandabêl, à rechercher dans la plaine de Kalchi, au sud-est de Kêlat, l'autre, Qushidâr, à retrouver sur le plateau de Kêlot, région alors appelée Tûrân.

Le « Bêloutchiston utile », c'est-à-dire le plateau de Kêlat et la plaine de Kotehî, fut, vers l'an mille, englobé dans l'empire ghaznévide dont le centre, comme on le sait, se trouvait dans les montagnes afghanes et qui était en train d'y ajouter le Pendjab. De plus, Mahmûd le Ghaznévide, nous disent les sources persanes, « châtia la Bolotches ». Le peuple qui alloit donner son nom au Bêloutchiston apparût ainsi pour la première fois sinon dans l'histoire du pays, du moins aux confins de la contrée qui nous occupe.

Il sembleroit — et telle est l'opinion de Longworth Dames — qu'il s'agisse de tribus originaires des abords méridionaux de la mer Caspienne et qui, par une très lente migration, avaient gagné, aux confins du désert de Lout, les frontières du Kirman et du Seïstan. Les Balotches venoient de piller les districts de Tebbès et de Khobis lorsque l'armée ghaznévide les défit près de cette ville.

Ils se répandirent alors dans le Seïstan, mais en furent chassés dans la seconde moitié du XI^e siècle par les sultans seljûqides, et finalement refoulés dans le pays qui, depuis, porta leur nom et où, au commencement du XII^e siècle, ils étoient déjà installés assez solidement pour, de là, entreprendre de périodiques incursions dans le Sindh. « L'exode des Balotches, écrit à ce sujet Longworth Dames, coïncide avec l'occupation de la Perse par les Seljûqides et on peut supposer que les Balotches trouvaient qu'un gouvernement fort comme celui des Seljûqides et des Ghaznévides ne leur permettait plus de mener la vie indépendante qui avait été jusque-là la leur. »

Bien entendu nous ignorons tout de la manière dont s'accomplit la « bolotéhsion » de l'antique Gedrosie, du Mekran médieval. Les nouveaux venus durent sur le plateau, se mêler avec les « Dravidicus » du « Brahouslan ». Toutefois les Brahous réagirent, et ils recouvrent sur les Balotches des districts entiers, notamment celui de Qalat-i Niltiara, et, de plus, une partie des Balotches (ou des clans turdes qui s'étaient, semble-t-il, associés à leur migration) furent, sur le plateau de Kelat, progressivement « brhousés », si bien que, selon Longworth Dames, un certain nombre de clans Brhous actuels seraient des descendants d'Iranien ayant adopté le dialecte dravidien des montagnards.

Le gros des Balotches fut plus heureux partout ailleurs, notamment dans la plaine de Katchi, où ils conservèrent leur parler iralien en iranisant même, du côté de l'est, les groupes encore indiens qu'ils rencontraient. Les Balotches remorque Longworth Dames, étaient de bons colonisateurs. Partout où ils se sentaient assez forts ils se réunissaient en tribus après avoir subjugué, mais non exterminé les indigènes. Ils ne reconnaissaient point de pouvoir central : chaque tribu conservait son chef particulier, ce qui n'empêchait pas les Balotches si nous en croyons les vieilles légendes, de former parfois des confédérations temporaires sous la direction du chef des Rind ou des Lashari. Cette organisation très lâche empêcha longtemps la formation de toute monarchie permanente. En revanche, de nombreux clans, celui des Rind celui des Dôdu allèrent aux XVI^e et XVII^e siècles chercher fortune dans l'Inde en l'espèce au Moultan et dans le Sindhu. Ce furent des Dôdu qui vers 1525 fondèrent entre Moultan et Peshawar la ville de Dera Isma'il Khan où leurs chefs restèrent au pouvoir jusqu'en vers 1769. Une autre tribu balotche celle des Lashari, fonda une principauté à Mandern dans le désert indien d'autres encore dans le Pendjab central. Des aventuriers balotches entrèrent au service du Grand Mogol Humayun qu'ils aidèrent dans ses re-

vers et qui por la suite leur octroyo en recompense des siefs avantageux

Au milieu du ^{xvii}^e siecle, un chef balotehe de la région des monts Bolan Mir Ahmed Khan, arraelia aux Afghans les cantons de Sibi et de Dadar Son deuxieme successeur, Mir Abd Allah, etendit son pouvoir a l'ouest jusque sur le Melran propre Des deux fils de Mir Abd Allah, l'aîné Muhobbet-Ikhan fut fait prisonnier par le fameux conquerant afghan Ahmed le Dourrant, mais le second, Nasir Khan, obtint la faveur de ce dernier et réussit grace a cet appui, a etendre son pouvoir sur de nouvelles tribus balotehes ou brahouies Du coté de l'Inde, il acquit même l'importante ville maritime de Karatelu Il organisa les Brahouis en deux groupes, celui des Sarawân et celui des Djahtâwan, chaque groupe et chaque tribu ayant a lui fournir un contingent militaire donné De sa forteresse de Kêlal, il était en train de fonder un royaume unitaire du Beloutchistan de même que le Dourrant venant de le faire en Afghanistan mais c'est précisément ce que ce dernier ne pouvait admettre En 1758, le Dourrant envahit le Beloutchistan vainquit Nasir a Mustang (alias Mastunq) et vint lassiéger dans Kêlal mais sans pouvoir s'emparer de la place Néanmoins Nasir se vit dans l'obligation de reconnaître a nouveau la suzeraineté du conquérant afghan qu'il suivit dans ses diverses expéditions.

Nasir-Khan mourut en 1795 Après ce chef énergique et adroit la maison de Kêlal perdit une partie de ses dépendances soit par suite de l'insubordination des tribus soit par les rivalités de personnes dans la famille royale, sans parler des guerillas de frontiere avec les Afghans Après Mahimûd (1795-1821) fils de Nasir, Mîhrâb Khan fils de Mahimûd (1821-1838), montra plus d'énergie mais il commit, a propos des affaires afghanes, la faute de se braquer avec les Anglo-Indiens Le général Willshire emporta d'assaut la citadelle de Kêlal, et Mîhrâb Khan périt dans le désastre (1838) Les Afghans donnèrent le trône a un cousin du defunt Shâh

Nawâz, mis le fils de Mîhrâb, Nnsir-khan II, réussit, avec l'aide des tribus, à recouvrer le trône. Après avoir occupé une seconde fois Kélat (1841), les Anglais finirent par reconnaître Nasir II qui, en revanche, se montra dès lors pour eux un élève fidèle. En 1854, Nasir II accepta officiellement le protectorat britannique.

A Nnsir II, décédé en 1857, succéda son frère Mir Khudâdâd qui malgré l'aide britannique ne put dompter l'insubordination des tribus et qui, en 1863, fut battu par les insurgés brahous et dut un moment s'enfuir aux Indes. Après sa restauration (1864), les troubles continuèrent, provoquant ainsi une nouvelle intervention britannique qui aboutit au traité de Jacobabad entre Khudâdâd et lord Lytton. Ce traité devait établir le protectorat britannique avec installation d'une station militaire à Quetta et cession de Sibi, de Quetta et de Pishin à l'Empire des Indes (convention de Gandamak 1879). Un chemin de fer a été construit (par la passe de Bolan) à travers le territoire cédé, depuis l'Indus jusqu'à la frontière afghane, en direction de Kandahar.

Telle est, esquissée dans ses grandes lignes, l'histoire du pays dont M. François Buisson a parcouru en archéologue autant qu'en explorateur et en économiste tant de districts mal connus. Le livre qu'il publie aujourd'hui se trouve, sous la forme directe d'un passionnant récit de voyage, la meilleure étude que nous possédions, la seule étude d'ensemble en dehors des ouvrages anglais spécialisés. Ce n'est pas en vain que l'auteur a travaillé au contact des chefs de la Délégation archéologique française en Afghanistan dont il a suivi les fouilles, prêté les méthodes et auxquels le livre apporte une solide contribution. Son exploration se présente en liaison étroite avec les leurs. Il mérite de prendre place dans la vaillante équipe française des pionniers du Moyen-Orient, qui ont tant fait pour la science et dont la moisson s'avère déjà si riche, autant que se révèlent douloureux les vides creusés dans leurs rangs. Je songe en particulier ici à nos grands disparus, J. Hackin, Mme Hackin, Jenn

Carl. Je ne voudrais pas terminer la préface d'un livre à la préparation duquel ils s'étaient intéressés, sans saluer leur mémoire et dire à quel point leur œuvre et leur pensée continuent à diriger nos travaux.

RENÉ GROUSSET.
de l'Académie Française.

INTRODUCTION

J'aurais certes mieux fait de ne pas attendre 1945, (et même 1946, faute de papier chez les éditeurs...) pour publier ce récit d'aventures vécues en 1937 : il est vrai que depuis cette époque le temps matériel m'a plutôt manqué...

Dès 1938, je préparais un nouveau voyage à travers le Kurdistan et l'Arménie. En 1939, je l'accomplissais. En août 1939, j'étais encore à Khanasur, col frontalier kurde entre la Turquie et l'Iran, lorsque le conflit européen éclatait.

Ce fut la guerre, la trisole guerre, qui me promena de la Lorraine à la Finlande, de là à Narwick, à l'alroce retraito de France enfin.

Seulement c'est grâce à l'immobilité forcée que nous imposa l'occupation, que j'ai pu rassembler mes souvenirs des temps dynamiques. Ils m'ont soutenu le moral durant cette période décourageante. Ils ont eu en quelque sorte la vertu de se substituer à l'action, et j'ai intensément ressenti leur bienfait. Espérons que j'arriverai à faire partager au lecteur un peu de l'agrément que je leur dois ainsi ?

Il va être question de très lointaines contrées, très peu connues, où la nature et les hommes ont gardé leurs caractères d'origine et leur primitive pureté. Et le seul avantage qu'il y ait — (car il existe parfois de petites

compensations aux inconvénients) — le seul avantage qu'il y ait à avoir différé cette publication, c'est qu'elle vient avec plus d'actualité en ce moment

Les yeux du monde sont en effet davantage tournés, par suite des événements, vers les territoires qui forment écran à la riche possession anglaise des Indes ; le Beloutchistan est l'un d'eux

I

L'ATTRAIT DU BELOUTCHISTAN

Il y avait longtemps que le Beloutchistan exerçait sur moi un attrait, et presque une attraction. Son nom aux farouches consonances marquait un curieux emplacement vide sur les simples cartes d'atlas. Entre le riche Empire des Indes aux civilisations anciennes et raffinées, à l'architecture somptueuse, entre l'Iran, l'Afghanistan, royaumes plus ou moins nouveaux, mais qui sont des États officiellement connus (et reconnus), les zones beloutches s'insèrent mystérieusement.

Je fus des années à n'en connaître que quelques noms de ports ou de villes, pointes sur les cartes générales. Kalat, Gwadar, Pasni. L'orographie était trop stylisée pour être vraie. Et les vagues filets bleus représentaient d'improbables cours d'eau.

Cette pauvreté même de précisions ne contribua naturellement qu'à aviver mon attention. Je demeurai aux aguets dans mes lectures, dans les conversations avec les voyageurs au long cours. Des livres contemporains, ni des revues, je ne tirai rien, tous les honneurs allaient, dans ce coin du monde, à la guérilla du Waziristan, aux incidents iraniens ou afghans. Quant aux voyageurs, ils ne m'instruisirent guère plus. Des pilotes de la ligne

Air-France, Service d'Orient, me répondirent : « Ah oui, la fameuse côte hérissée de rochers en cathédrales ou en fortifications, que nous entrevoyons — lorsque quelquefois la huée opaque se dissipe — en survolant le rivage septentrional de la mer d'Oman ? Ce sont des montagnes qui ne sourient point ! »

Discretion qui s'ajouta à celle des cartes pour m'intriguer encore plus.

Mais l'Histoire ancienne devait être moins réticente. Je lui donne volontiers des coups de sonde sur des sujets variés. Or, elle parle du Beloutchistan sous le nom de Gédrosie, et le cite en parallèle avec un autre nom quelque peu célèbre : celui d'Alexandre le Grand.

Je lus et relus l'Odyssée de ce conquérant d'avant notre ère, puisqu'il attaqua l'Asie en 330 av. J.-C. Je le vis atteignant l'Afghanistan, passant à Hérat, Kandahar, Kaboul, y descendant de là sur les Indes, où les jouissances de sa conquête, d'une vie nouvelle, voluptueuse, le fixèrent une année durant. (Il avait 33 ans...)

Soudain lui arrivèrent des informations inquiétantes. En Grèce, en l'absence du maître, la situation s'envenimait. Il voulut alors s'en retourner au plus court, et le plus court, *kilométriquement*, c'était la Gédrosie.

Il ne soupçonna point que sa grande épreuve l'attendait là. Il avait vaincu des peuplades innombrables, imposé sa loi, triomphé des pires éléments, depuis les déserts d'Iran jusqu'aux chaos pamiriens. (Sa trace y demeure : une mission allemande prétendait, peu de temps avant la guerre, avoir retrouvé dans des vallées fermées de l'Himalaya des colonies de « Petits Grecs », d'un type bien conservé.) Il s'élança. Le chef de sa flotte, Néarque, parlait lui par mer, de Sonmiani, avec une autre partie des troupes : cette partie-là fut la seule qui parvint à destination.

De même que deux mille ans plus tard la glace et le harcèlement d'un invisible ennemi devaient exterminer l'armée de Napoléon en Russie, de même, dans la redoutable contrée asiatique, par la chaleur, par mille obsta-

des accumulations, périrent les soldats du Macédonien. Leurs trainards, leurs camps de malades soulevèrent le Makran, ainsi que l'étrange vallée parallèle à la mer¹ du Kech Kaur, ou est sise Turbat, et qu'ils voulurent emprunter.

Page historique de valeur pour le Beloutchistan.

Il était moins inconnu, moins ignoré dans ces temps qu'aujourd'hui. Alexandre eut peu d'excuses à s'y précipiter etourdi. Les chroniques, consultées, l'eussent averti. J'ai découvert dans *Hérodote* que les empereurs persans, possesseurs de la Gédrosie avant leur défaite par les Grecs, y recrutèrent leurs troupes de choix. Et Xerxès, rapporte ailleurs le même *Hérodote*, y leva ses fameux « Ethiopiens à cheveux droits ».

Ce vocable d'« Ethiopiens » frappa ma curiosité. J'avais entrepris en 1935 une longue expédition en Ethiopie, qui s'était terminée de façon plutôt malheureuse — agitée, en tout cas. Je n'en gardais pas moins un souvenir attachant de ses populations reléguées à la plus haute antiquité. Il était piquant de les voir citées (avec plus ou moins de fondement, quoi que j'en dirai dans la suite) à propos du Beloutchistan.

Toutes ces petites indications, glanées de-ci, de-là, se totalisaient et convergent, si je puis dire, pour m'inciter à aller sur les lieux.

J'avoue que l'attitude des Anglais, elle aussi, m'intriguait.



Leurs cartes « omnibus » tantôt englobaient le Beloutchistan dans les Indes, tantôt l'en tenaient détaché. Dans l'un et l'autre cas, les détails mentionnés étaient de la même pauvreté.

¹ On trouve en Arabie un équivalent de ce genre de vallées parallèles à la mer à faible distance : ainsi coule (ou plutôt a coulé) la Wadi Hadramaout par rapport à l'océan Indien.

Je risquai des questions lors de séjours à Londres. On connaissait un Beloutchistan, capitale Quetta, incorpore à l'empire des Indes, perçe de routes et bien occupé. Mais le grand pays plus à l'ouest aussi appelé de ce nom, celui que les cartes tantôt annexaient en dépendance, tantôt ne prenaient pas, mon Beloutchistan à moi, on n'en soufflait mot *no man's land*, imprecision, cailloux.

Ce fut l'estimable dictionnaire Larousse qui me révéla que de 1839 à 1841 la guerre avait été dure pour les Anglais dans les États du Khan de Kalat, et que depuis 1854 il touchait annuellement une forte subvention.

Des lors il me sembla étrange qu'on ne s'intéressât pas davantage, ou que l'on connût mal, ce qui avait été périlleux, coûteux, et coûtait encore, tout au moins en argent. Nous parlons bien, nous, du Maroc? Nous essayons de l'ouvrir, de l'enrichir, de l'exploiter. Seule l'autre marche des Indes, le Waziristan, fait parler d'elle. La poudre y fume, les halles y sifflent. Bataille au nord, silence à l'ouest. Bizarre contraste.

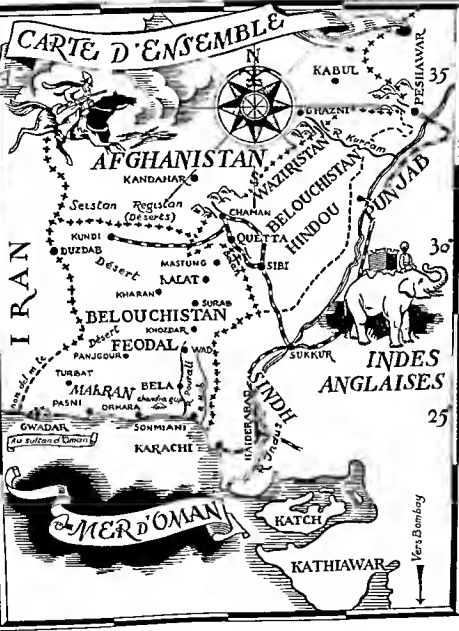
D'autant plus qu'il n'est jamais naturel de voir le mystère planer, au *x^e* siècle, sur quelque 300 000 km², frontalières de pays « dans le mouvement ». On l'admettrait dans l'Amazonie ou en Cafrérie, mais en pleine Asie en éclosion? Cela sent les « territoires sans silence », comme certains en Arabie, qui pour ne point avoir d'histoire n'en sont ni spécialement heureux, ni endormis pour cela — j'entends d'un sommeil spontané.

Aux thés ou aux cocktails s'affirmait, à propos du Beloutchistan, le même air numériquement surpris que soit seulement soulevée la question. C'était à croire qu'il ne survivait aucun habitant dans ce chaos éternel. Mais alors pourquoi une pension régulièrement versée à un potentat d'une capitale-bourgade dont Kalat était, en tout cas le nom subsistant?

Mes quelques tentatives pour en savoir plus furent déviées infailliblement sur l'Inde britannique et ses trésors artistiques, la Malaisie, le *kenya* et autres colonies.

CARTE D'ENSEMBLE

IRAN



35

30

25

« à la mode » pour leurs beautés ou leurs classes. Ce n'était pas un sujet « chic » que mon fameux coin blanc ! Cependant, je me retenais encore de partir. Pourquoi cette résistance à une aussi belle tentation ? Plusieurs raisons, aisées à indiquer.

Il ne pouvait s'agir que d'une importante expédition, lourde à préparer, coûteuse. Elle serait plus ou moins bien accueillie par les États voisins. Enfin mon séjour d'Abyssinie me rendait prudent. « Si encore, me disais-je, un motif d'intérêt quelconque militait pour l'aventure ».

Or, je n'avais pas formé cette réflexion depuis un mois, que l'occasion déterminante se présenta.

Le moment vint de préciser que j'étais acheteur de laines d'une assez grosse maison. Nous faisons de l'arbitrage en matières premières sur les différents marchés, mais sans nous être encore attaqués directement aux marchés d'origine. Les courtiers européens procurent de tout. Des Indes, nous n'avons même jamais rien importé, pas plus que de ses contrées limitrophes du nord et du nord ouest, dont Harnai, Vicanere, Joria, Kandahar, étaient aux docks de Bradford les sobriquets les plus doux.

Aller étudier les conditions de production, de tonte, de recollection, prit un beau jour un primordial intérêt. Le marché ne suffisait plus aux besoins. La demande s'accroissait. Aller aux sources, aux sources les moins prospectées, les plus vierges, était le geste opportun, l'idée neuve, la porte ouverte à toutes les possibilités.

De là à faire coïncider les buts aventureux avec les buts techniques. La chance me comblait. Toute raison d'hésiter s'envolait. La lame faisait descendre mon projet du rêve à la réalité. Et ce furent même des relations latentes qui me permirent d'assurer de Paris tous les détails de l'expédition — de mon expédition initiale, tout au moins — mais n'anticipons pas.

II

DE L'IDÉE A L'EXÉCUTION

Dès que la certitude s'affirme, je me mets en correspondance avec Mr J..., agent à Karachi d'une importante firme importatrice anglaise. La poste aérienne me permet de lui écrire et de recevoir sa réponse en sept à huit jours. Après les présentations réduites, auxquelles oblige le canal épistolaire, j'informe Mr J... de mon intention de traverser le Beloutchistan dans un seul but sportif (je ne tarderai pas à expliquer pourquoi je m'en tiens à cette « formule réduite »).

Je lui indique que j'entreprends à Paris et à Londres les démarches nécessaires ; je le prie, lui, de bien vouloir se charger de m'arrêter un personnel, une caravane, et d'établir la liaison avec le premier des Etats que j'aborderai dans mon parcours : celui de Bela.

Cependant, je vais donc au Quai d'Orsay m'informer comment on entre régulièrement au Beloutchistan, et d'abord, s'il existe une manière régulière d'y entrer?

Les vieux escaliers vermoulus, les obscurs couloirs de cet anguste ministère constituent un seul étrange pour les voyages de lumière qu'on s'y rend mettre au point... Mais à peine franchie la porte des services d'Asie, tout s'éclaire. On est en présence de M. Gallois,

aimable et fin diplomate, que des années et des années de Japon ont rendu philosophe et ami du plaisant et du beau avant tout il ignore le reste Il connaît parfaitement le Beloutchistan en tant que position géographique Mais politiquement

— Ce qu'il est, m'avoue-t-il, ce qui s'y passe, nous l'ignorons Il n'a pas, en tout cas, de représentant accrédité auprès de la République Française Seulement, attendez

Et en fonctionnaire intelligent, au lieu de se cuirasser dans une pose supérieure, sous prétexte qu'il ne sait pas, il cherche, et trouve l'adresse d'amis de l'ambassade d'Angleterre, qui, eux, me renseigneront

Ils me renseignent en effet Mais bien vaguement J'apprends que la Grande-Bretagne « accorde effectivement sa protection » au pays (on connaît le sens de cette formule) J'ai l'impression qu'il s'agit d'une poigne au collet plutôt que d'une main secourable D'une canque, au lieu d'une accolade Il paraît que les entrées du Beloutchistan sont étroitement surveillées, et qu'il ne faut absolument rien tenter sans en référer à Londres Et me voici aiguille, pour commencer, vers le British Passport Office, 16, avenue Hoche

Locaux gentiment bourdonnants Employés imperturbables, mais obligeants L'équivalent de ces bureaux dans notre administration laisserait probablement l'impression d'une bagarre ou l'on n'apporterait, malgré la meilleure volonté, qu'un surcroît d'agitation Ici, il ne manque qu'un service de thé aux visiteurs pour créer l'illusion d'une réception en villa

Mes demandes sont enregistrées, et partent à destination

J'y ai précisé un trajet avec Karachi — Sonmani — Las Bela — Kalat — Quetta comme jalons

Londres répond (Foreign Office) en m'accordant le visa pour les Indes mais en invoquant qu'en ce qui concerne le Beloutchistan, il faut consulter Delhi Je n'accorde qu'une confiance mesurée à ce supplément de

formalités et aux délais qu'il demandera. Aussi j'insiste sur l'urgence qu'exigent mes projets

*
**

Entre temps, d'assez bonnes nouvelles arrivent de Karachi. J. prend les choses sérieusement et s'agit. Ce qui m'inquiéterait un peu, c'est qu'il les prend comme une « affaire », à mes notes détaillées, il répond en lignes breves, qui me font douter qu'il tienne un compte complet de mes recommandations, inspirées par une bonne expérience de ce genre d'expéditions.

Bah ! me dis-je, il doit connaître le pays à fond. Ce qui était essentiel dans mes voyages précédents, est peut-être, là-bas, accessoire, sinon superflu ? Et je me figure J. coureur de pistes, parlant couramment le Sindhi, familier des échoppes hindoues. Je le vois sec, osseux, endurci et — je ne sais pas pourquoi — très grand. Comment m'étonner qu'un tel gaillard règle en trois traits de plume les problèmes que je mets des phrases à poser ?

Il a déjà pris contact avec le Wazir de l'Etat de Lashela. « I have interviewed the Wazir-i-Izam (Prime Minister) of Lashela State, and he is prepared to sanction your passing through the territory, and will make arrangements for the necessary camels, escort, etc. » En résumé, le Wazir est prêt à m'aider, et à me fournir escorte et chameaux. Il faut maintenant choisir une date, une saison.

Puisque l'obtention du visa spécial pour le Beloutchistan dépend de Delhi et que j'ai déjà mon passeport pour les Indes, je serai plus à l'aise là-bas pour « enlever ma cause » qu'à Paris ? Vendons donc la peau de l'ours les yeux fermés et allons-y. C'est l'été. Cela fixe autour d'noël, en supposant que rien ne me retarde, mes premiers pas en avant. On sera à l'époque des grandes pluies de mousson, mais loin de m'effrayer, elles

m'interessent je prefere avoir trop d'eau que de secher de soif J'en avise J

J me repond par retour — il n'y manque jamais Il ne discute pas Il observe seulement que je risque de me beurrer a d'immenses rivières debordees

Par un courrier suivant, il m'informe laconiquement qu'une escorte sera indispensable (je lui en contestais l'utilite) « devant le fait que les tribus ne sont pas particulièrement amicales, et qu'il n'y aurait pas de securite en voyageant sans gardes » Il s'empresse d'ajouter qu'il est pret, et m'attend comme convenu debut août Quel homme precieux ! Et avec cela d'une discretion Qu'on veuille bien la mesurer

Il sait que je suis lainier de profession c'est par la laine que nous sommes eotres en relations Il est acheteur d'une maison de Bradford, sur un terrain d'operations jusqu'ici presque exclusivement reserve aux Anglais Eh bien ! il ne m'a pas demande si des intentions commerciales se joignaient a mes autres intentions « Dans un seul but sportif » lui avais je ecrit, et il a accepte ou feint d'accepter la chose ainsi Et il s'en tiendra a citer *moor spirit of adventure* chaque fois — j'en aurai la preuve — qu'on le questionnera sur moi

C'est precisement parce que tout le monde n'etait pas force d'avoir son desinterressement, que j'ai eu un eventuel point de vue lainier parmi les buts de mon expedition La hantise de la concurrence, surtout etraogere, est un feu qui s'allume facilement J'ai prefere des lors des auspices modestes le sport Mais cette definition est bien faible pour l'envergure de ma tentative, qui finit par m'en paraître minimisée, lesee le desir me vient peu a peu de corriger cela

S'il est bon aux yeux des Anglais de ne pas se faire mousser, l'exces inverse peut être inopportun et vous faire passer pour insignifiant J'opine pour franchement me placer sur le plan de l'exploration, qui n'a aucune raison apparente, elle, de les indisposer ? L'idée a même des chances d'être admise amateurs de « sérieux », ils

Il remonte à 1811 C'est le journal d'un précurseur des agents de l'Intelligence Service ou plutôt du Political Service d'aujourd'hui le lieutenant de Cipnyes Henry Pottinger

L'Empire des Indes s'organisait On se préoccupait du problème des États limitrophes En 1808 la première mission anglaise avait été envoyée en Afghanistan (mis- sion Mounstrait-Elphinstone) Qui envoyer au Beloutchistan ? Les Khans de Kalat y avaient mis de l'ordre au XVIII^e siècle depuis 1793, c'était l'anarchie Or l'anarchie en Islam est un mal contagieux

Pottinger est désigné Il part secrètement, sous un déguisement

À cent vingt ans de distance, j'ai ses notes de route entre les mains Je suis son itinéraire sur ses relevés Je devore ses innombrables observations Je remarque en particulier que les mots de moutons et de bergers ressemblent à chaque instant le point de vue lainier semblait avoir déjà frappé l'officier

Je regrette de ne pas pouvoir m'étendre sur cet nudacieux voyage tenté en pleine sauvagerie, et narre à une époque où l'on avait moins de propension aux extases et aux exagérations qu'actuellement Les aventures chez les Bezendjas n'en prennent que plus de relief Le style est aussi sobre pour noter un danger couru, que pour estimer des ressources minières ou agricoles Un langage de soldat

De la Société de Géographie je passe au musée Gernschi J'y trouve le grand savant qu'est M. René Grousset Quel plaisir de s'entretenir avec lui il est si désolant de voir certaines personnalités se boucler dans leur tour d'ivoire au fur et à mesure qu'elles s'élèvent en célébrité ! L'admiration que l'on est tout disposé à leur porter, est « doucée » par leur suffisance ou leur hostilité

Le cas de M. Grousset est à l'inverse de ceux là Cet homme qui connaît l'Asie dans les plus lointains secrets de son histoire et de son sol, l'aime assez et assez sim-





plement pour en parler avec joie a n'importe qui, ou au moins pour en donner l'impression

Il me confirme que l'on sait très peu de choses sur le Beloutchistan Sir Aurel Stein a reconnu Nal, ville ruinée probablement contemporaine de Mohendjo Daro (2000 a 3000 av J-C), des bords de l'Indus Je consulterai utilement ses comptes rendus M Hackin — dont le nom est attaché aux fouilles en Afghanistan et a la mission Citroën Centre Asie — me donnerait peut être quelques indications lui aussi mais il se trouve actuellement a Kaboul, au cœur de ses recherches



Les feuillets continuent à sauter sur le calendrier J'ai fait le tour des documents et des gens Le hasard d'une promenade sur les quais m'amène à découvrir encore quelque chose que j'ignorais

J'achète en solde le livre *Seul vers l'Asie*, du peintre suisse Amiguet Ce voyageur s'est servi d'un camion Pour passer d'Iran aux Indes, au lieu d'emprunter la piste habituelle d'Hérat-Kandahar et Caboul, c'est-à-dire la piste d'Afghanistan, il a pris par le Beloutchistan Un chapitre porte ce titre je m'y précipite

M Amiguet a été droit de Douzdab a Quetta par la bande désertique collée à la frontière afghane Il a longé de bout en bout le chemin de fer que construisirent jadis les Anglais pour se relier a l'Iran et qui ne fonctionne plus que jusqu'a Kundi

Il ne s'agit là que d'une partie presque extra territoriale du Beloutchistan, en dehors de ses massifs et de ses nobles populations

Mais j'ai prêté *Seul vers l'Asie* a un diplomate de mes relations, amateur de peinture, pour lui permettre de goûter la qualité de cette œuvre si finement illustrée et je lui raconte incidemment comment et pourquoi j'en fis l'acquisition

— Parce que vous vous intéressez au Belouchistan ? me demande-t-il.

— Je m'y en vais.

— Ce nom me dit quelque chose... Mais oui, j'y suis : voici l'adresse d'une femme aventureuse qui m'en parla, et qui a dû y voyager.

Je me hâte de correspondre avec la baronne Frachon. Elle me dit avoir traversé le Belouchistan il y a quelques années, (dans des circonstances qui tiennent du roman), mais elle aussi par les déserts, donc point par le haut pays. Ses renseignements sont cependant d'une plus proche opportunité pour moi que ceux de M. Amiguel, car c'est le désert central, et non le septentrional, qu'elle a franchi. Elle ne me peint pas la tâche aisée dans « ... le Belouchistan, m'écrit-elle, pays *spécialement difficile*, où seul un *hasard* m'a permis de traverser les grands déserts dans des conditions atmosphériques atrocement pénibles. *A priori* et en toute franchise, je crois votre projet dans ce pays-là irréalisable... »



Les derniers jours sont arrivés. J'ai combiacé un *paquetage minimum*, d'un poids total de 13 kgs, comprenant du smoking jusqu'à la boîte à cirer... Il s'y ajoute deux tentes de soie, un matelas pneumatique et un seau de toile pour 9 kgs. $13+9=22$ kgs, répartis dans deux sacs de bâts fourre-tout, conçus pour pendre symétriquement et s'équilibrer, de chaque côté d'un chameau. Un bon sellier me les a taillés en toile forte, armaturés, et chacun d'eux ne pèse que 1 kg 200... Je me présenterai donc à l'avion avec moins de 25 kgs de bagages en tout, n'ayant plus qu'à acquiescer dans les « bazars » hindous les instruments de cuisine, les couvertures, le matériel de camp. Pâtes, fruits secs et conserves se trouveront aussi très facilement à Karachi.

Une lettre du Control Officer du British Passport

Office de l'avenue Hoche, numerotee 61.508 et datee du 13 juillet, m'informe de ce qui suit

« Je viens de recevoir des autorites de Londres la confirmation que les facilites requises pour votre voyage dans le Beloutchistan vous seront dûment accordees par les autorites locales

« *Toutefois, l'autorisation de circuler sera subordonnee a la situation existant dans les différentes parties du pays que vous desirez visiter, et vous serez tenu de couvrir les autorites des frais qui pourront etre occasionnés par la necessité de vous fournir une protection speciale* »

C'est avec ce viatique que je gagne Marignane pour prendre place dans l'avion

III

COUP D'AILE VERS L'ORIENT

Quel sentiment de détente au bout de plusieurs mois d'intense préparation, quand, brusquement, l'avion s'élève ! Le ciel est sans le moindre nuage. Le plan d'eau de Marignane est lisse comme un miroir. Les recommandations pour les affaires que je laisse, les soins méticuleux n'entreprised que je tente, tout cela est interrompu *obligatoirement*.

Je n'ai qu'à me « laisser voler ». Merveilleux apaisement. Précieux repos, avant l'effort dont chaque coup d'aile me rapproche à présent.

Un saut par-dessus le rideau des basses alpilles côtières, et c'est la Méditerranée en un saphir éblouissant. Les passagers de l'hydravion (qui n'ont pas encore la connaissance entre eux) sont collés aux vitres, et jouissent de ce bain de lumière dans lequel, faute du moindre repère (pas même un bateau au-dessous de nous !), nous n'avons pas le sentiment d'avancer. Est-ce le 195 Km/H du compteur ? Ou une majestueuse et vibrante immobilité ?

La terre reparaît avec un coin de Corse, que nous reconnaissons. La maquis tapisse cet épéron vigoureux, coloré. De petites routes tortillantes aboutissent à des villages isolés. Nous laissons Bastia à notre droite, avec ses blanches maisons.

L'îlot de Monte Cristo delie la langue de mon voisin
Ce farouche rocher servit de geôle au célèbre comte du
même nom

— Pas folichon, comme ça, remarque mon compa-
gnon de banquette, d'une voix altérée on en a froid
dans le dos!

Je me tourne vers lui. Il a émis cette réflexion exagé-
rée avec un fort accent levantin. Minuscule, élégant,
d'une élégance qui sent le faux, il a la teinte olivâtre, la
peau fripée, et des yeux noirs à la corneée cuivrée. Une
belle mine de forban polé. Il éprouve le besoin de se
présenter.

— Mignan, de Tripoli.

— Enchanté (Et je dois me nommer aussi).

Voici le limoneux estuaire du Tibre, Castelvolturno
Naples, où nous déjeunons. Les passagers deviennent
tout à fait caustiques. Un vieil industriel de Saint-Etienne,
déjà affecté par la chaleur — que sera-ce par la suite?
— explique que le Shah de Perse l'attend en consul-
tation.

— Je serais vous, je me méfierais! dit le nommé Mi-
gran, avec une raillerie à peine voilée.

— J'ai à faire un devis pour une usine de broyage de
graines, riposte le doyen vertement. Je ne vois pas en
quoi j'aurais à craindre.

Il semble indigné. Il fait tout à fait « père noble »
dans son complet veston en drap noir, cravate noire col
empesé à l'épaisseur de carton. C'est un de ces admirables
industriels comme la France en compte avant de
toujours vivre au fond de son usine, en connaissant les
moindres rouages, seulement n'en sortant pas. Il a fallu
cette grande occasion.

Le rire du métèque continue à fuser.

— Ah! vous ne voyez pas? Eh bien, je suis payé pour
avoir vu, moi! Vous avez été mandé? Parfait. Vous
arriverez. Vous attendrez quinze jours sans être visité
ni convoqué. Vous redonnerez alors signe de vie de
façon plus énergique. On vous calmera avec un rendez-

vous n'acquiesce, sinon plus Vous n'aurez à cet entretien que des paroles, sans conclusion Nouveau report La, vous commencerez à vous énerver : on vous rappelle en France, vous avez d'autres affaires À ce moment, jugé « mûr », vous serez entendu Ces messieurs vous offriront la moitié du prix de votre estimation Ou vous acceptez, et vous êtes roulé. Ou vous n'acceptez pas, et vous repartez ayant perdu votre voyage et votre temps

Mais on nous invite à remonter en avion

— Croyez-moi, termine Mignan, pour ces pays, mon cher monsieur, ce n'est pas un patron qui doit se déplacer : c'est le travail de spécialistes comme moi d'occuper le terrain tranquillement, et d'amener, pas à pas, la transaction Je voyage dans tout le Moyen Orient Syrie, Irak, Iran, Transjordanie, Arabie Quand je vais à Djeddah, Ibn Scoud me convie à déjeuner Une fois je réussis, une autre fois j'échoue Tenez, en Iran

La harangue passe sur le vieil industriel sans désormais le toucher la fatuité de son interlocuteur lui n'a fait perdre toute foi C'est dommage, car sous le prétentieux bavardage il y a d'utiles avertissements

— En Iran, j'ai insisté pour une affaire qu'on voulait m'ôter, j'ai produit des pièces, je devenais gênant on m'a mis en prison Et les prisons de Téhéran ! Pourquoi riez-vous, vous ?

— Moi ? fais-je Parce que je comprends à présent votre frisson en survolant Monte-Cristo vous vous y connaissez en lieux de détention

Les conversations cessent Nous nous élevons dans le ciel pur d'Italie Jusqu'à Athènes ce sera une féerie ininterrompue, avec l'escale de Corfou, échevelée d'oliviers, et l'enfilade du golfe de Corinthe entre Grèce et Morée La plus aristocratique antiquité se déroule au dessous de nous Des colonis de vases étrusques, des bruns passés sont sur ces reliefs usés, ou la fraîcheur de la verdure manque, malheureusement

Nous sommes dans la capitale grecque pour coucher



Féerie suivie en mer Egée. Partis à l'aube, volant vers le soleil levant, nous voyons naître une à une aux premiers rayons, les innombrables îles de ce coin du monde béni des cieux.

Les jeux de la lumière s'allient au prestige de la légende pour tenir les yeux captivés. Car en soi, ces croupes de terres pelées, par-ci par-là plantées de rochers, n'ont pas de beauté propre. On est même étonné de leur aspect de nudité, quand on les survole ainsi, à un millier de mètres : la richesse de leurs souvenirs mythologiques prédisposait à leur prêter une abondance de richesses voyantes... Elles profitent surtout d'un éclairage de magicien. Les tonalités du grand lac marin, ses bleus extraordinaires aux abords des îles, les dessins laprévus de ces dernières, et leurs gradations du rose au beige doré, font l'enchantement dont on est prisonnier.

La côte d'Asie surgit bientôt, sévère, et violemment taillée. C'est le Taurus occidental. La forêt se presse au flanc des reliefs du terrain. Pas de routes. Les fleuves se frayent le chemin de la mer en vallées profondes. On devine une rude population, du gros gibier. La côte garde ce grand caractère tout le temps que nous la longeons, jusqu'à l'escale miniature de Castellorizzo (Château-Rouge, un îlot que fortifièrent les Croisés).

Je ne puis évoquer, sans sourire, cette halte brève ! L'hydravion s'est posé dans la crique minuscule, et glisse vers un port construit pour enfants... Petits bateaux drôlement peinturlurés, petites maisons à un mètre les unes des autres pour n'avoir que de l'ombre entre les fenêtres opposées : on peut sauter chez le voisin à pieds joints. La Tour chrétienne domine tout cela de ses vieilles pierres érodées. Et dans une salle de la taille d'un W. C., douaniers, gendarmes, italiens, agent d'Air-France, et passagers, prennent le breakfast en commun...

Nous quittons l'hydravion pour l'avion à Tripoli, à 14 heures.

Notre nombre tombe ici à trois passagers.

Migran entre autres, est à destination. Il se dit que je puis lui être utile un jour, et en déjeunant s'ingénie à me prouver ses connaissances en laines et autres textiles. Sait-on ? Une représentation commerciale se décroche parfois au restaurant..

— Oui, « mon cher » ; l'Iran qui avait 51.000 hectares de coton en 1935, en compte 260.000 aujourd'hui : en deux ans, croiriez-vous ? J'estime que ces pays-là nous réservent des surprises, et sont à surveiller¹.

Je me serre, avec le vieil industriel et un planteur d'Indochine, dans un bout de Focker qu'on n jugé suffisant pour nous.

*
**

Le vol de Tripoli à Bagdad est, en pleine chaleur comme nous l'accomplissons, de 14 à 18 heures, un sport terriblement secouant !

Des trous d'air de cinquante mètres sucent brusquement l'avion. Des courants latéraux le bousculent de même. Il est une frêle boîte à sardines pour cet âpre vent chaud, plein de sable, qui tambourine aux carreaux.

Le vieux « tient » toujours, en noir et col amidonné...

— Je m'habitue ! me crie-t-il, d'une voix pâmée.

La traversée du grand désert d'or pâle est finie. L'Euphrate est atteint, puis le Tigre. La ville et les palmes de Bagdad apparaissent. Nous tournoyons sur l'aéroport.

Au fur et à mesure de notre descente, la chaleur, une vraie chaleur d'étuve, moite, étouffante, ne cesse de s'accroître. Il y a un instant nous volions, nous coupions de l'air, nous avions de l'altitude... A présent, c'est une

1. Je lui laisse d'ailleurs l'entière paternité de ces précisions, que je retrouve seulement notées dans mon carnet au jour de cette conversation

plongée dans le feu ! Nous sortons de la carluque ceras Le vieux est sur les genoux

Rarement au cours de l'expédition que je vais faire, (à travers les zones les plus brûlantes du globe, cependant), j'aurai cette impression d'*asphyxie* que j'éprouve ce soir en atterrissant J'aurai plus chaud, mais je respirerai librement, et l'oxygène ne sera pas absent — sauf une fois, cependant, on verra

Comme disait le sage vieillard, on s'habitue à tout ! Le souvenir des suffocations disparaît en dinant sur la terrasse du Zia Hotel, au bord du Tigre, qu'on entend couler dans l'obscurité La température n'a pas baissé d'un degré, et de toute la nuit ne baissera pas les grandes hélices à pales de bois des chambres ne feront que brasser des calories Mais cette terrasse est animée La vue des beaux fruits qui surchargent les tables raisins, pommes, brugnons, (tous poussés en Irak), est un facteur de rafraîchissement Glace à volonté

L'après dîner se passe à aider l'industriel stephanois à organiser son départ pour Téhéran Il faut prévoir les moindres détails pour lui Il est à peine croyable qu'un homme de cet âge se lance dans un voyage comme celui-ci dans son accoutrement, avec ses idées bourgeoises ancrées, sa naïveté, sa volonté d'économie qui touche à la laderie ! Comment aurait-il sans nous fait son « arrangement » d'auto ?

Je dis *nous* car un charmant Esthonnien — qui est un homme du monde ce que Mignan était en *rasta* — demeuré en Moyen Orient, — s'en est mêlé lui aussi Il connaît bien Bagdad, envoie chercher un chauffeur irakien et obtient le forfait de 18 Sterlings pour le trajet (1.200 km environ)

Il y a des Persans qui ne demandent que 12, mais qui vous font le coup du chantage en chemin *tant* pour consentir à finir l'étape prévue, *tant* pour réparer une panne (qui souvent est truquée) ou *tant* tout simplement parce que c'est tant ou le lâchage dans les cailloux Nous avons pitié du vieux et tenons absolument

Nouveaux shinke-hands, dont mon copassager, a sa part

Et tout le monde s'ébranle en coaimun vers la salle de visite médicale

Après avoir tres poliment tire la langue au praticien dont je venais de serrer la main, répondi « yes » d'office à toutes les questions, je rajuste mon costume et reintegre mes certificats un mien ami de la Profession en France, a garanti sur ces papiers precieux qu'il m'a vaccine contre la variole, la typhoïde et le cholera

En ayant fini avec moi, le medecin veut passer au planteur, qui a suivi le mouvement, et balifole a mon cote Mais ce dernier se defend comme un beau diable

— Non ! proteste t-il, je continue, moi Je ne suis qu'ea escale a Karachi Je Vous

J m'entraine deja en s'esclaffant, vers une des autos en train de cuire A sa vue, un chauffeur au fez rouge, saute du siège et un vieux boy a turbaa violet se releve brusquement du marchepied

— Et maintenant je vous presente Abdul Rahim, me dit J votre intendant interprete (C'est de l'homme au turban violet qu'il s'agit)

— Ah ! parfaitement

Le vieux boy, oactueux, se prosterne, et me ricane ses meilleures expressions Je lui ocloterais facilement 50 aas Comme fonds de caravane Eafia ! La sagesse remplacera la vitalite

— C'est un garçon tres devoue, continue mon cice rone Il fait bonne cuisine, et circ admirablement les souliers

— Et, il a deja ?

— Beaucoup, il a déjà beaucoup servi plusieurs personnes l'ont employe a Karachi avec entiere satisfaction

— Je voulais dire dans le bled ?

— Dans le bled ? Il sera encore plus devoue

Nous roulons vers Karachi sur une route sans defauts
Le desert gris pomponne de bassons vert ecule deffe



Nous quittons l'hydravion pour l'avion à Tripoli, à 11 heures

Notre nombre tombe ici à trois passagers

Migran entre autres, est à destination Il se dit que je puis lui être utile un jour, et en déjeunant s'ingénie à me prouver ses connaissances en laines et autres textiles Sait-on ? Une représentation commerciale se décroche parfois au restaurant

— Oui, « mon cher », l'Iran qui avait 54 000 hectares de coton en 1935, en compte 260 000 aujourd'hui en deux ans, croiriez-vous ? J'estime que ces pays-la nous réservent des surprises, et sont à surveiller¹

Je me serre, avec le vieil industriel et un planteur d'Indochine, dans un bout de Focler qu'on a jugé suffisant pour nous



Le vol de Tripoli à Bagdad est, en pleine chaleur comme nous l'accomplissons, de 14 à 18 heures un sport terriblement secouant !

Des trous d'air de cinquante mètres sucent brusquement l'avion Des courants latéraux le bousculent de même Il est une frele boîte à sardines pour cet âpre vent chaud, plein de sable qui tambourine aux carreaux

Le vieux « tient » toujours en noir et col amidonné

— Je m'habitue ! me crie-t-il d'une voix pâme

La traversée du grand désert d'or pâle est finie L'Enphrate est atteint puis le Tigre La ville et les palmes de Bagdad apparaissent Nous tournons sur l'aéroport

Au fur et à mesure de notre descente la chaleur, une vraie chaleur d'étna, moite, étouffante ne cesse de s'accroître Il y a un instant nous volions, nous coupions de l'air, nous avions de l'altitude A présent, c'est une

¹ Je lui laisse d'ailleurs l'entière paternité de ces précisions que je retrouve seulement notées dans mon carnet au jour de cette conversation

plongée dans le feu ! Nous sortons de la carlingue écrasées Le vieux est sur les genoux

Rarement au cours de l'expédition que je vais faire, (à travers les zones les plus brûlantes du globe, cependant), j'aurai cette impression d'*asphyxie* que j'éprouve ce soir en atterrissant J'aurai plus chaud, mais je respirerai librement, et l'oxygène ne sera pas absent — sauf une fois, cependant, on verra

Comme disait le sage vieillard, on s'habitue à tout ! Le souvenir des suffocations disparaît en dinant sur la terrasse du Zia Hôtel, au bord du Tigre, qu'on entend couler dans l'obscurité La température n'a pas baissé d'un degré, et de toute la nuit ne baissera pas les grandes hélices à pales de bois des chambres ne feront que brasser des calories Mais cette terrasse est animée La vue des beaux fruits qui surchargent les tables raisins, pommes, brugnons, (tous poussés en Irak), est un facteur de rafraîchissement Glace à volonté

L'après-dîner se passe à aider l'industriel stephanois à organiser son départ pour Teheran Il faut prévoir les moindres détails pour lui Il est à peine croyable qu'un homme de cet âge se lance dans un voyage comme celui-ci dans son accoutrement, avec ses idées bourgeoises ancrées, sa naïveté, sa volonté d'économie qui touche à la laderie ! Comment aurait-il sans nous fait son « arrangement » d'auto ?

Je dis *nous*, car un charmant Esthonnien — qui est en homme du monde ce que Migran était en *rasta* — demarcheur en Moyen Orient, — s'en est mêlé lui aussi Il connaît bien Bagdad, envoie chercher un chauffeur irakien et obtient le forfait de 18 Sterlings pour le trajet (1.200 km environ)

Il y a des Persans qui ne demandent que 12, mais qui vous font le coup du chantage en chemin *tant* pour consentir à faire l'étape prévue, *tant* pour réparer une panne (qui souvent est truquée), ou *tant* tout simplement parce que c'est tant ou le lâchage dans les cailloux Nous avons pitié du vieux, et tenons absolument

n lui éviter de tels incidents. Comment les siens l'ont-ils laissé affronter seul des parcours qui ne sont guère modestes ? Par ignorance, probablement, je gagerais que bien des gens en France ne savent pas où est l'Iran, ni de quelle façon l'on y va !

Le digne homme a l'air à peine content ! Il trouve que nous avons traité trop cher. Il voudrait discuter. Enfin calmé, il gagne sa chambre. Je n'ai point su s'il avait réussi sa vente de machines au Shéh. Je le croirais, cependant, car il y a un Bon Dieu pour les inconscients.



Il fait encore nuit quand nous quittons la cite des khalfes et d'Ilaroun Al Raschid, le lendemain matin. C'est à peine si le Tigre se détache de l'obscurité en une bande faiblement argentée.

Aux approches du golfe Persique, sur notre gruche, une flamme immense et rouge. C'est un puits de pétrole de l'Anglo Iranian qui brûle, paraît-il, depuis plusieurs mois.

Nous ne sommes plus que deux passagers (le planteur et moi), avec le pilote et le radio. Le jour se lève. Nous ne parlons pas, tout à la beauté du spectacle de ces terres sauvages de l'Iran méridional, de cette mer combien peu fréquentée. L'eau est d'un bleu vert trouble presque savonneux. Une reverberation terrible frappe les yeux quand on veut les y tenir fixes.

Spirales en descente sur Bouchir. A faible distance de la grève en fuseau noir, un requin glisse au ras de l'eau.

Bouchir est une grosse cite indigène perdue dans le Sud. Le départ d'une bonne piste carrossable pour Teheran *via* Ispahan lui confère son importance. Il est 10 h. Le déjeuner, atroce, est consommé entre équipage et passagers dans une salle barbouillée à la chaux.

Des cette escale, commencent les falaises déchiquetées.

tées dont des aviateurs me parlaient à propos du Beloutchistan. Les châteaux-forts les plus hallneinants se pressent. La nature s'est même plu à imiter les constructions de l'homme avec un étrange raffinement. Je me rappelle ici un long rempart régulier, se retournant à angle droit ; là, un impeccable chemin de ronde ; là encore, la découpe prête à recevoir un pont-levis. Et soudain, jaillissant nu-dessus de bastions carrés, une tour extraordinaire par sa hauteur et sa silhouette élancée...

Ces exubérances rochenses étonnent d'autant plus qu'elles sont comme *posées* sur le sable des grèves. Elles sont la plupart du temps isolées les unes des autres, séparées par des morceaux de plage, où les quadrilatères de petites palmeraies encadrent quelques pauvres maisons de boue : abris de pêcheurs.

Mais nous quittons ces paysages pour couper le golfe en direction de la Corne d'Arabie.

On ne voit plus rien... Plus exactement, *on ne voit plus que de la lumière*. Nous fendons une vapeur « pompée » sur la mer par l'effet du soleil tout-puissant : il en est comme si les imperceptibles gouttelettes en suspension dans l'air, avaient pour rôle d'éparpiller en tous sens les rayons qu'elles interceptent. Et j'ai l'impression de me mouvoir dans une buée irradiante, où la vue est à la fois éblouie et aveuglée — pour aussi contradictoire que cela soit.

Soudain, une déchirure dans notre bain de vapeur. Un pan de paysage qui se montre, brusquement. Est-ce une vraie terre, ou un tableau imaginaire ? Je demeure bouleversé. Jamais dans toute ma vie, je n'ai contemplé quelque chose d'aussi poignant, d'aussi extraordinaire !

La Corne d'Arabie...

Quelle poussée volcanique a provoqué ces jaillissements de pierre, en toutes directions ?... Quel drame géologique git sous cette révolution ? Des flèches de roc partent à la verticale, ou en bascule, ou s'inclinent vers la mer. Des éperons noirs mordent dans les flots ; ailleurs,

à lui éviter de tels incidents. Comment les siens l'ont-ils laissé affronter seul des parcours qui ne sont guère modérés ? Par ignorance, probablement, je gagerais que bien des gens en France ne savent pas où est l'Iran, ni de quelle façon l'on y va !

Le digne homme a l'air à peine content ! Il trouve que nous avons traité trop cher. Il voudrait discuter l'insuccès, il gagne sa chambre. Je n'ai point su s'il avait réussi sa vente de machines au Shahr. Je le croirais, cependant, car il y a un Bon Dieu pour les méconnaissances.



Il fait encore nuit quand nous quittons la cité des Khâlifas et d'Hârûn Al Râschid, le lendemain matin. C'est à peine si le Tigre se détache de l'obscurité en une bande faiblement argentée.

Aux approches du golfe Persique, sur notre gauche, une flamme immense et rouge. C'est un puits de pétrole de l'Anglo-Iranian qui brûle, paraît-il, depuis plusieurs mois.

Nous ne sommes plus que deux passagers (le planteur et moi), avec le pilote et le radio. Le jour se lève. Nous ne parlons pas, tout à la beauté du spectacle de ces terres sauvages de l'Iran méridional. De cette mer combien peu fréquentée. L'eau est d'un bleu vert trouble, presque savonneux. Une reverberation terrible frappe les yeux quand on veut les y tenir fixés.

Spirales en descente sur Bouchir. A faible distance de la grève en fuseau noir, un requin glisse au ras de l'eau.

Bouchir est une grosse cité indigène perdue dans le Sud. Le départ d'une bonne piste carrossable pour Téhéran *via* Ispahan lui confère son importance. Il est 10 h. Le déjeuner, atroce, est consommé entre équipage et passagers dans une salle barbouillée à la chaux.

Des cette escale, commencent les falaises déchiquées

tées dont des navigateurs me parlaient n propos du Belout chistan Les châteaux forts les plus hallucinants se pressent La nature s'est même plu à imiter les constructions de l'homme avec un étrange raffinement Je me rappelle ici un long rempart régulier, se retournant à angle droit, la un impeccable chemin de ronde, la encore, la decoupure prête à recevoir un pont levis Et soudain, jaillissant au dessus de bastions carrés une tour extraordinaire par sa hauteur et sa silhouette élancée

Ces exubérances rochiennes étonnent d'autant plus qu'elles sont comme *posées* sur le sable des grèves Elles sont la plupart du temps isolées les unes des autres, séparées par des moreenux de plage, on les quadrilatères de petites palmeraies encadrent quelques pauvres maisons de boue abris de pêcheurs

Mais nous quittons ces paysages pour couper le golfe en direction de la Corne d'Arabie

On ne voit plus rien Plus exactement *on ne voit plus que de la lumière* Nous fendons une vapeur « pompe » sur la mer par l'effet du soleil tout puissant il en est comme si les imperceptibles gouttelettes en suspension dans l'air, avaient pour rôle de parpiller en tous sens les rayons qu'elles interceptent Et j'ai l'impression de me mouvoir dans une brume irradiante, où la vue est à la fois éblouie et aveuglée — pour aussi contradictoire que cela soit

Soudain une déchirure dans notre ham de vapeur Un pan de paysage qui se montre brusquement Est-ce une vraie terre ou un tableau imaginaire ? Je demeure bouleversé Jamais dans toute ma vie je n'ai contemplé qu'une chose d'aussi poignant d'aussi extraordinaire !

La Corne d'Arabie..

Quel poussa volcanique a provoqué ces jaillissements de pierre en toutes directions ? Quel drame géologique est sous cette révolution ? Des flèches de roc partent à la verticale, ou en biais ou s'inclinent vers la mer Des éperons noirs mordent dans les flots, ailleurs

au contraire, la falaise se creuse de golfes étroits, surplombes par d'effrayants a pics

A tous les étages de cet enfer nichent des poches plus ou moins grandes de terre meuble. Des moissons d'or y ondulent. Comment furent-elles semées là-haut ? Qui les récoltera ? Aucun accès à ces champs n'est visible.

Les yeux cherchent, fouillent avidement ce décor d'apocalypse, y veulent trouver un signe de vie. Et voici que je malmène la mise au point de mes jumelles. Là, dans une fissure profonde, des êtres se déplacent. Ça y est, j'y suis, je vois deux chameaux, quelques hommes. Je les survole à trois cents mètres au plus, et je distingue l'essentiel des costumes.

C'est la Bible, la Bible la plus pure qui passe là, sous moi. Elle est dans ces turbans, dans les couleurs des vêtements, dans l'allure de la caravane. D'où viennent ces Bedouins ? Ou vont-ils ? Ce sol ne livre rien de son mystère. Ses pistes, presque pas fréquentées, sont invisibles. Ses populations mobiles, hostiles, fugaces. *Aucun Européen ne l'a visité.* C'est l'État d'Oman. Auprès du Sultan de Mascate, il n'y a qu'un représentant politique de l'Angleterre, et il lui est défendu de voyager dans l'intérieur. *pays interdit, pays sacré.* L'Islam est ici absolument intact depuis l'époque du Prophète.

— Dites donc, pitote, une panne là ?

— Je connais ça.

— Comment ? Vous avez dû vous poser ? Ou ?

Ces aviateurs de ligne qui ont le quotidien contact du danger, finissent par ne plus s'étonner de rien, et parlent sur un ton détaché des incidents les plus périlleux. Sans doute qu'un sentiment de fatalité les insensibilise.

— Un jour mon trimoteur n'avait plus qu'un moulin qui tournait. J'étais au milieu du golfe. Ni une ni deux, quoique l'atterrissage en Arabie soit interdit à *Air France*, je pique sur la Côte des Pirates, bande littorale plate comme une galette et longue de 300 milles, qui précède la Corne d'Arabie. Je prends la plage tant bien que mal, et mon mécano commence à réparer. Nous

avons un seul passager, qui pendant ce temps se dérouille les jambes autour de l'avion, sous 80 degrés centigrades. Le radio et moi finissons par prêter la main, et n'avons plus les yeux qu'à nos tâtonnements.

Tout d'un coup, voilà le passager qui se met à nous interpeller... Nous regardons : d'un mouvement de terrain dévèle une bande de forenés, turbans et linges au vent, brandissant des instruments de toutes proportions : faux, fléaux, fusils... est-ce que je sais ? Ils nous avaient évidemment vus nous poser, et recourent d'un village sis à proximité.

Nous ramassons nos outils à toute vitesse, ne reboulonnons même pas les pièces démontées, relançons l'unique moulin, sautons en pagnie dans la carlingue, et décollons dans des secousses épouvantables. Clinvité, à basse vitesse, je remets le cap sur le golfe... Cependant, les hurlements des Arabes retentissent. Ils gesticulent, dressent leurs armes en proférant des menaces. Des coups de feu crépitent. Le passager trépigne. Le moteur tiendra-t-il ? Entre les requins du golfe et ces énergumènes, quoi préférer ?... J'ai tout de même pu rallier Hender Abbas.

Il hoche la tête :

— Mais... —

IV

KARACHI

Décidément la brume éblouissante, l'atmosphère d'inhalation caractérisent le vol en mer d'Oman à cette saison. Depuis Djask, nous ne voyons rien, sauf, *juste à la verticale*, le bleu glauque de la mer ou file l'ombre portée de l'avion.

Sans transition, nous voici sortis du coton. La terre est devant nous.

— Karachi, se contente d'annoncer le radio.

Bientôt nous commençons à perdre notre altitude. Une nappe grise s'étale à l'infini, saupoudrée de verdurs lymphatiques sans doute nées des pluies de mousson.

— Remarquez le grand pylône métallique que l'on avait construit pour amarrer le R-74, le dirigeable géant ! explique le pilote. Seulement le R-74 fut détruit aux essais, et le pylône n'a plus de signification.

Nous ne sommes plus qu'à une centaine de mètres, et effectuons une boucle au dessus de l'aéroport pour bien nous placer par rapport au vent.

Je distingue les moindres détails des bâtiments, des gens qui attendent. Un fox terrier terrorisé par le bruit se sauve comme un fou. Quant aux humains, en dehors du personnel de la station, ils sont *trois* deux longs

maigres, et un plus petit a l'aspect corpulent Lequel des deux premiers est celui qui a le secret de mon expedition, qui est la pour moi, dont desormais je depends? Je suis fievreux de savoir a qui je me suis confie, et quelles nouvelles il m'apporte, favorables ou non

Un ou deux rebondissements tres mous Nous sommes au sol, et bientot arrêtes

Les porteurs se ruent On accroche l'echelle

Pendant ce temps, pendant quelques secondes, ceux qui arrivent et ceux qui attendent se devisagent a pu-nelles braquees

Les trois personages distingues tout a l'heure sont encore a mes pieds, mais n trois metres cette fois L'un des grands est blond et hate, l'autre a le type intellectuel, avec cheveux de jais clairsemes — (il me revele ce detail en ôtant son casque, pour s'eponger) — Le petit est rondelet, roux, avec le teint colore, des lunettes d'or, et un doux visage avenant Tous les trois sont en short Lequel est mon homme? Lequel J'opterais pour le premier

C'est le troisieme

— M. Balsan? a-t-il risqué, Hello? How do you dou?

Je comprends comment il a pu, lui, me deviner le seul autre passager que moi, (le planteur indochinois), porte des pantalons longs, une serviette sous le bras, a l'air pondere, et ne donne pas l'impression de quel qu'un qui débarque pour un voyage hasardeux Par elimination, je restais

Nos salutations se consacrent, au sol, par un vigoureux shake hand J me sourit avec amenité, et me presente l'intellectuel comme un ami venu seconder son français incertain Ce français est effectivement aussi effroyable que mon anglais mais peut etre a cause de cela nos mutuelles salades « s'accrocheront » bien, et l'ami inter-prette jouera un role efface

— Quant a Mr X, ajoute J, en designant le troisieme numero de la rangee, il est le docteur qui va verifier l'etat de votre sante

Nouveaux shake-hands, dont mon copassager, a sa part

Et tout le monde s'ébranle en commun vers la salle de visite médicale

Après avoir très poliment tire la langue au praticien dont je venais de serrer la main, répondu « yes » d'office à toutes les questions, je rajuste mon costume et reuintegre mes certificats un mien ami de la Profession, en France, a garanti sur ces papiers précieux qu'il m'a vacciné contre la variole, la typhoïde et le choléra

En ayant fini avec moi, le medecin veut passer au planteur, qui a suivi le mouvement, et batifole à mon cote Mais ce dernier se defend comme un beau diable

— Non ! proteste t-il, je continue, moi Je ne suis qu'en escale a Karachi Je Vous

J m'entraine deja, en s'escliffant, vers une des autos en train de cuire A sa vue, un chauffeur au fez rouge, saute du siege, et un vieux boy a turban violet se relève brusquement du marchepied

— Et maintenant je vous presente Abdul Rahim, me dit J votre intendant-interprete (C'est de l'homme au turban violet qu'il s'agit)

— Ah ! parfaitement
Le vieux boy, onctueux, se prosterne, et me ricane ses meilleures expressions Je lui octroierais facilement 50 ans Comme fonds de caravane Enfin ! La sagesse remplacera la vitalite

— C'est un garçon tres devoue, continue mon cicerone Il fait bonne cuisine, et cire admirablement les souliers

— Et, il n a deja ?

— Beaucoup, il a deja beaucoup servi plusieurs personnes l'ont employe à Karachi avec entiere satisfaction

— Je voulais dire dans le bled ?

— Dans le bled ? Il sera encore plus devoue

Nous roulons vers Karachi sur une route sans défauts
Le desert gris pouponne de buissons vert écaillé défile





des deux côtes de l'auto. Aucun cahot. Le fez et le turban sont, devant nous, à la fixité absolue.

— Quelle idée vous avez d'aller en Beloutchistan ! enchaîne J.

— Vraiment ?

— Il y a tellement de jolies villes aux Indes. Agra, Delhi, Lahore, tout près d'ici. Et vous cherchez des rochers brûlants !

— Il faut me comprendre. Pour vous que votre métier oblige ici à constamment parcourir la montagne, il est naturel que les beautés de l'architecture hindoue aient plus d'attrait que le Beloutchistan. Mais pour moi, qui n'ai que de rares occasions de nature vierge, je préfère.

J rit doucement. Il exécute de la main une cascade de dénégations.

— Non, non, non. Il n'y a pas, comment avez-vous dit ? de « courses dans la montagne » pour moi. Il y a Karachi, un confortable bureau, et le téléphone avec mes agents de Quetta. Et eux-mêmes ne bougent pas ! À quoi serviraient donc les ramasseurs hindous ?

— Très bien.

Une inquiétude m'effleure. Je demande :

— Vous êtes naturellement sûr de vos dispositions pour mon départ ? Il tient bien ? Tout reste retenu, convenu ?

— Tout. J'ai prévu les moindres détails. Ce soir à 18 heures précises, Son Excellence le Wazir de Bela, actuellement ici, nous recevra. La caravane a ordre de se tenir prête à Mourad Khan, sur Hab River, à 18 milles d'ici, le 5 août. Nous sommes le 3. Si donc, le cœur continue à vous en dire, après demain matin, vous serez en mesure de vous échauffer à souhait.

— Comment, si le cœur « continue à m'en dire » ?

— Après deux jours de vie mondaine à Karachi, il est permis de changer d'avis, vous savez.

— N'y comptez pas.

— Allons, tant pis !

Je suis tout à fait sous le charme de Mr J. Il est évidemment point pour point à l'opposé de ce que je me l'imaginai, mais il est serviable, gai et primesautier.

— Nous nous sommes plus écrit que des gens qui se connaissent depuis longtemps, n'est-il pas vrai, Mister J. ?

— Aussi étions-nous des amis avant de nous connaître.

— Exactement. Mais cela n'empêche que vous êtes très différent de l'idée que votre style me donnait de vous.

— Oh ! Eh bien, vous, vous êtes comme je vous avais lu.

Sur ce cordial échange d'opinions, nous pénétrons dans Karachi.



Karachi est une grande ville commerçante, de 250 000 habitants, dont 2 000 Européens, née de l'expansion économique des Indes.

Le passé, les civilisations disparues n'y ont pas laissé de monuments.

Des artères tirées au cordeau délimitent tantôt d'énormes pâtés de maisons, tantôt des espaces vides immenses, qui sont — sans doute provisoirement — des tennis ou des terrains d'entraînement.

Quelques verdure^s égayaient cette uniformité. Dès qu'il s'agit de sa demeure, l'Anglais plante, fleurit, et le génie des jardins. Et les bougainvillées escaladent l'hôtel où je suis descendu. Quant aux clubs, mondains, sportifs, militaires — leur nombre est imposant — ils ont des allures de palais de villes d'eau.

Ainsi Karachi ressemble à un vilain snobourg prodigieusement étalé, avec de soudaines manifestations de luxe pour rappeler que l'on est en colonie britannique. Est-il opportun de préciser « en colonie » ? Ce terme vociférateur d'exotisme n'a-t-il lieu de subsister dans cette

profusion desordonnee de beton, de brique, et d'autos nichees? Ou, malgre tout, *car la foule, elle, est bien purement hindoue*

Elle porte ses vêtements flottants, des turbans emeraude, écarlates, oranges Les yeux sont scrutateurs, et plutôt inamicaux Du haut de sortes de tabourets, les policiers sikhs president à la circulation sous des ombrelles, qu'ils tiennent de la main gauche, et dont la tige repose dans un gousset de ceinturon, la main droite, entièrement libre, balancée en gestes majestueux le flot bigarre

Des poubelles sur pneumatiques attelées d'un chameau passent, fréquemment Les pieds de l'animal propulseur sont aussi mous et silencieux que le caoutchouc des roues On n'entend point voir ces véhicules mais on les sent Et lorsqu'on les voit (desopilant tableau), oh ! alors, malgre la puissante Chrysler qui vous frôle à 100 à l'heure, on réalise que l'on est bien aux Indes, à des milliers de kilomètres de Bond Street et de la rue de la Paix, dans une cité entière que le desert cerne sur toutes les faces ou ne la boigne pas l'Océan

Cet encerclement entre terre et eau pourrait angosser les Anglais de Karachi, s'ils prenaient le temps d'y penser, entre leur business, leurs golfs, leurs cocktails, leurs thés ils sont prisonniers

Vers l'intérieur aucune promenade Le train s'y aventure seul, boîte à cuire, paraît-il, et à se faire asphyxier par le vent, à la fois étouffant et poussiéreux Vers le golfe d'Oman et l'Océan Indien on peut, si l'on en a le goût, faire du bateau à voile au milieu des requins Vers le Nord, vers les montagnes, là peut-être, cependant, vers le Beloutchistan

— Aah, non ! recommence mon ami il ne prendrait envie à personne de s'évader par là ! A chameaux, voyez-vous cela ? Ces inextinguibles bêtes, quand il y a en ville le Sindh Club, le Bath Club, Clifton

Nous achevons dans ma chambre un whisky glace J'ai à taise après le déjeuner pour la sieste — que j'ai

d'ailleurs escamotée — et s'est représentée pour five o'clock. J'occupe une chambre du second étage de l'un de ces hôtels qu'on retrouve partout dans les villes des provinces hindoues. Elle donne sur un couloir de plein air, sorte de balcon galerie qui dessert l'étage entier. Les maîtres occupent les pièces, les boys campent sur les paillasons d'entrée. Du côté opposé au couloir on a, sur une cour de service, sa salle de bains et son lavatory.

Le boy Abdul, très scandalisé que je n'observe pas le repos consacré, ne m'a cependant pas lâché d'une semelle, ou plutôt d'une plante de pieds, tandis que je déballais mes sacs. Il roulait des yeux de mépris sur ce bagage restreint, auquel il devait proportionner ma fortune et partant ma générosité. Ah ! toi, me disais-je, je te vois dans le bled ! (Hélas, si j'avais cru pronostiquer aussi juste !)

J. repose son second verre de whisky, et me déclare

— Nous boirions mieux au Sindh Club, où je vous ai fait accepter comme membre d'honneur, et où ce soir, nous serons fêtés à dîner. Nous faisons d'abord un tour à Clifton — beautiful, vous verrez — et puis nous passons au bar ? Est-ce entendu ?

— Pardon, ne devions-nous pas à 18 heures ?

— Exact. Nous passerons auparavant chez Khan Brhadur Scheick Nabi Baksh, Wazir de Bela. Allons !

Un moment étourdi par cette avalanche de titres et noms d'Islami déformés à l'anglaise, je me remets, prends mon chapeau, et le suis.



De nouveau sa conduite intérieure nous entraîne à allure bourgeoise à travers Karachi. Nous doublons la Zoo appréciable masse de feuillages au sortir d'avenues de goudron fondu.

— Le Wazir n'est donc pas à Bela fixé dans son État ?

— Si, mais il a une résidence ici. tenez, là

Une belle demeure se dresse dans des jardins, que grattent ou taillent des manœuvres. C'est curieux, mais les volets m'ont l'air fermés. Quand je dis fermés, j'entends hermétiquement, ce qui les distingue des habitations avoisinantes où ils sont entre-haïllés. (A cette heure encore chaude on n'ouvre jamais complètement.)

Un bref colloque s'engage avec le chef jardinier. Quelque chose doit ne pas aller au goût de J..., car son optimisme accuse une superficielle commotion. Vite rasséréné, il commande demi-tour.

— Le Wazir est parti, m'explique-t-il, en allumant une cigarette.

— Je croyais qu'il nous attendait ?

— Il est reparti pour Bela : il doit donc vouloir vous attendre là-bas.

— Ah ! bien. Mais comment est-il parti ?

Une ultime question jetée au jardinier avant de démarrer renseigne mon correspondant, qui me répond :

— Heu... en auto.

C'est bien cela ! J'étais presque sûr que l'on pouvait atteindre Bela en auto, et j'avais pris soin d'insister dans mes lettres pour que ma base de départ fût à Bela ! On aura préféré filer en Buick y préparer mon arrivée, et m'acheminer, moi, à chameau, depuis Mourad Khan : cela donne du temps pour étudier ma réception ! Espérons donc — puisqu'il faut toujours espérer quelque chose — espérons donc qu'elle sera soignée.

Au fond, je ne suis pas difficile, j'adore les animaux ! Et quelques jours supplémentaires (même complètement inutiles) sur les raisonnables bêtes à bosses me donneront le loisir de philosopher. J'explique cela sans la moindre nigreur à ce cher J..., qui me répond *ex-cathedra* :

— Le Makran (on désigne sous ce nom toute la torride région côtière du Beloutchistan) est absolument impraticable depuis fin juillet : c'est la mousson, les rivières en eau, et les crevasses par suite d'affouillements. Libre au Wazir de risquer sa voiture à lui. Aucune auto à Ka-

rachi n'aurait consenti à se lancer vers Bela. Son Excellence s'est probablement décidée il y a quelques jours, sur des indications reçues — l'état du sol change chaque jour. D'ailleurs votre caravane est commandée à Mourad Khan. Tout est bien. Ne regrettons quoi que ce soit. Regardons plutôt ce beau point de vue : c'est Clifton, cher ami !

Nous roulions, en effet, tout en causant, et Clifton est devant moi.

Clifton. Esplanade étriquée sur les flots gris. Beaucoup d'autres voitures sont déjà la nez à nez. Les gens qui en sont descendus échangent quelques paroles banales, semblent attendre cinq minutes rituelles, s'offrent une cigarette ou du feu. Ils ne regardent pas la vue, un seul moment — ils doivent la connaître, depuis le temps ! Quelques ladies promènent leur chien, et se détournent pudiquement lorsqu'il s'arrête au bord d'un tronc. Et puis tout ce monde reprend place, et s'en va automatiquement.

Plus le temps d'aller au bar avant le dîner. De Clifton dont l'air « marin » nous a creusé l'appétit — c'est du moins la coutume de l'y venir chercher — nous repassons vite à l'hôtel endosser le smoking avec pantalon blanc, le peu esthétique ensemble porte aux Indes, qui laisse croire qu'on a mis une veste noire sur un pyjama de nuit. Et nous repartons dare dare, pour le Sindh Club.

J'est un hôte rêve. Il vous mène de point en point, de minute en minute, en suivant un programme mille fois plus réglé à l'avance qu'il ne veut le montrer, et semble tout désolé quand je glisse une timide allusion à autre chose qu'à ce qu'il me fait faire à mon expédition en particulier. Reparler de cette dernière est à ses yeux un manque de confiance dans les préparatifs effectués. Je suis prêt à les admettre ultra soignés. Je finis donc par me laisser bêtement conduire et regaler.

V

ENTRE DEUX GINS OU UN SIMPLE NOM QUI A PASSÉ

Grands arbres, parterres somptueux, une construction de casino palace illuminée Double rangée de soldats sans armes, aux tenues blanches soulachées par l'or des boutons et le jaune cru des ceintures drapées Nous enfonçons.

Un formidable brouhaha s'élève du bar assiégré

La majorité des gentlemen de Karachi fonctionnaires commerçants et officiers, se retrouvent ici Habitude sacrée de 20 à 22 heures, on boit raide pour aiguïser la faim avant le dîner, dont les tables sont servies en nappes de neige et cristallerie dans les salons contigus

Nous sommes « avals » par l'ambiance Je ne sais comment J et moi arrivons à ce coin du bar, au cœur d'une grappe de joyeux compères qui nous criblent d'offres de *drinks* et de questions variées Je finis par accepter un whisky et le sujet du « gai Paris » Le bruit est fort, sans assourdir Tout le monde parle haut personne ne crie Et l'oreille s'habitue

Je suis saisi devant le volume de ces « soifs » britanniques, que je connaissais par mes séjours à Londres, mais que décuple la colonie Et dire que ce cycle d'alcools recommence chaque jour pour chacun ! On débute

par les consommations diluées, qui sont censées « laver » l'estomac gin-fiz, whiskys indos, fines à l'écou, etc, etc Et l'on passe graduellement aux alcools concentrés gin pur, whisky pur, cognac pur, qui (retenez ce détail !) continuent à se boire pendant le dîner ! On me servira sur des coutelettes de l'ormagnoc, ogite au préalable, et pour comble, dans une coupe frappée. Toute doctrine gastronomique s'envole. On renie ses idées préconçues. On ingurgite ce qui vous est tendu, en remerciant. L'essentiel n'est pas de l'ingurgiter, mais de le conserver, et de conserver aussi ses idées.

Le « gai Paris » tient toujours la sellette. Rares sont ces messieurs qui n'ont pas eu leur soir de Folies-Bergères, leur bonne revue du Cosino, leur aventure de petite femme avec ou sans oceroc. Et tous ont, l'excitation montante, leur histoire à placer. Je finis par n'avoir plus qu'à servir de témoin, à ratifier la possibilité de tel ou tel fait, à fournir tel ou tel nom oublié, à inventer (sans risque d'être contredit) ceux que moi-même je ne me rappelle plus.

J'avoue que, cependant, une pointe de déception me gagne. Personne n'ignore pourquoi je suis venu vers quelles contrées je vais partir. Ce sont des militaires qui m'entourent, pour la plupart. Or personne n'a une allusion pour les grands voyages, ni pour le Beloutchistan ! On préfère la gaudriole. Et je me dis que les cadets de 1937 du lieutenant Pottinger, de 1814, manifestent bien peu de curiosité à l'égard de la féodalité des Khans.

Au fond, les choses se passeraient-elles différemment ailleurs avec d'autres hommes dans les mêmes conditions ? Peut-être pas. L'alcool n'inspire pas la réflexion. Et c'est pourquoi ce n'est pas dans ses temples qu'il faut escompter l'attention ni les renseignements. A moins qu'une saute de la conversation, qu'un mot échappe ? Patientons.

Les beaux ordonnances blanches à parements canaris n'arrêtent pas de servir et de présenter leurs carnets à souches à signer. Car on ne paie pas à la commande.

on est en compte. En fin de mois, les totaux sont si élevés, paraît-il, qu'il faut souvent les reporter. Une griffe sur le feuillet blanc qu'on vous tend, et vous avez réglé six ou sept annus, à charge de revanche à la prochaine tournée. Le serviteur hindou, statue merveilleuse, s'incline avec à peine un soupçon de mépris, et porte le feuillet émarginé aux offices où s'enregistrent les « débits ».

C'est dans les tout derniers instants avant de passer à table qu'un petit officier sec, sympathique, me dit à brûle-pourpoint :

— Alors vous voulez connaître le Beloutchistan ?

— Oui. Et vous, êtes-vous allé ?

— Non. J'ai, avec quelques camarades, etc chasser le mouflon, à Bela, mais nous ne poussons pas plus avant. Est-ce que vos autorisations sont en règle ? Votre sécurité réglée ?

— Tout à fait.

— Et par les soins de J. ?

— Oui.

— Bien ! Bien ! Veillez quand même à ce que Gastrell ait été mis au courant.

— Gastrell ?

— Ah ! vous ne saviez même pas son nom ? Eh bien, raison de plus pour vous assurer qu'il ait donné son accord. Qui il est ? Heu. Mon Dieu, un Political agent de quelque importance. Mais pressons-nous, si vous le voulez bien. Je crois que les camarades pestent contre nous, et ont hâte de dîner.

Quel que soit l'entraîn de ce repas « arrose », le nom de Gastrell a marqué dans ma tête. À l'occasion j'y reviendrai.

**

J'ai omis de préciser que J. habite ninn hôtel, provisoirement. Sa femme étant allée passer l'été à Londres, il a fermé sa villa, et s'est transporté au Carlton avec son box, son chauffeur et ses chiens : deux cockers, élevés comme des enfants.

Cela simplifie la prise de contact au reveil quelques metres de galerie a parcourir, et nous sommes l'un chez l'autre a la valante de chacun

On se leve excessivement tard, ici, parce qu'on se couche tard, et que l'organisme passe la nuit a eliminer l'excès d'alcaal absarbe Tandis que je fais ma toilette, Abdul Rahum classe meticuleusement les emplettes qu'il avait charge d'exécuter pour moi, epoussette les boites de corned beef, etudie les images collees sur celles de legumes, classe les compotes par couleurs, astique les casseroles, et plie avec amour les couvertures — d'un rouge a dechaîner un taureau blase Cependant, le rabinet marque « Cold » m'arrose d'une douche a 35°

J'fait irruption, et manifeste l'intention de m'emmenner a son bureau Je suis sur a present que c'est un garçon des plus « ranges », et que je le « dérange » affreusement j'admire sa façon de ne pas le montrer, et j'accepte avec empressement de l'accompagner a un travail dont je ne l'ai que trop arrache, en lui creant l'obligation de me promener

Nous ne sommes pas longs a arriver a l'un de ces buildings commerciaux tires a des centaines d'exemplaires a Karachi, comme a Bombay et dans les autres villes anglo hindoues N'imaginez pas une des solides constructions de la meme définition dans la City ! A la colonie, on construit « cela » aux moindres frais et sans preoccupations de luxe Un ascenseur de fer meme pas peint nous hisse a un palier La, par toutes les portes, toutes ouvertes, baurdanne une ruche exacerbee cette rumeur praviert des salles communes, surtout

Ces salles communes mettent a la disposition de n'importe quel trafiquant hindou ou courtier europeen une table, un téléphone, et un panier a papier Les machines a écrire crepitent Les conversations se chevauchent Tous et crachats vant leur train L'ensemble tient dans des murs simplement barbaillés a la chaux

J'n deux pièces a lui son cabinet et un bureau a employés Malgré l'isolement de ce lieu, (*private*), le

luxe est toujours absent Tandis que mon ami « expédie » son courrier avec cette promptitude à saisir, à classer, à régler, que j'ai infailliblement admise chez tous les Anglais un commis de couleur fait défiler des échantillons de laines sous mes yeux, en annonçant des noms de provenances et de sous agences

Je retiens surtout ces dernières et m'enquiers aussi des ramasseurs hindous Je glane d'utiles indications générales à écouter radoter ce commis, ou à parcourir des yeux les nombreuses statistiques affichées

J'épargne J., qui oppose aux questions de la production et de l'élevage des airs détachés Une chose compte pour lui vendre, et elle compte plus que le produit vendu Il se cantonne délibérément dans son rôle de courtier C'est une force que de délimiter de façon aussi nette son champ d'activité On travaille mieux, plus vite Pour nous qui n'avons à mettre du sentiment en tout, même en affaires, cette méthode semble un peu sèche mais nous avons probablement tort, car les affaires de minent principalement de l'objectivité

J. dicte cinq télégrammes coup sur coup Les textes tombent de ses lèvres sans une hésitation, sans une pause Il en rajoute un sixième dont l'urgence lui revient en retard à l'esprit Là Son stylo se referme Ses lunettes regagnent leur etui Un regard lointain vers ce qui a pu être oublié ? Non, rien

— Hello ? s'écrie-t-il, en se levant Nous déjeunons au Ladies' Club dépêchons nous

Les affaires ont cessé d'exister Il a l'esprit frais de gage La ronde de Karachu le reprend à l'intention expresse de son invité Incomparable ami !



Le Ladies' Club est une grande bâtisse comme le Sindhi Club, un peu moins gaie cependant, contrairement à ce que l'on serait fondé à supposer J. y a invité « chez

elles » deux jeunes femmes de pilotes de la ligne des Impérial Airways. Ces messieurs sont en vol, et ces dames ont besoin de distractions.

Je passe sur ce déjeuner charmant et insignifiant. De là, l'auto nous mène en ville faire quelques courses, puis au Bath Club, car nos amies tiennent à se baigner.

L'installation étage ses pilotis sur les eaux grises d'un lagon, alimenté par la mer à travers des champs de végétations aquatiques. Un canal aux contours proprement découpés parvient jusqu'au pied des ploogeoirs.

Mmes Pilotes trouvent qu'il n'y a encore pas un chat, et qu'il fait trop chaud pour nager. L'eau bout... Nous nous allongeons donc sous la véranda, et nos élégantes somnolent en attendant l'heure chic. Elles se sont mises en costume de bain, et leurs jolies anatomies montent et s'abaissent à la cadence de leurs respirations, avec une douce salacité.

C'est mon premier tête-à-tête ou mon premier côte-à-côte, « au repos » avec J... N'est-ce pas le moment de poser la question préparée ?

— Dites-moi, mon cher J..., est-ce que mes projets ont l'assentiment d'un certain Gastrell ?

— Bien sûr, me dit-il, sans sourciller ni bouger, tant il est mollement captif de son transatlantique.

— Parce que je croyais...

— Ne crovez rien, au contraire ; croyez tout ! Tout est prévu ! Et d'ailleurs faites-moi penser à vous remettre le dossier de tous les papiers vous concernant, avant que vous ne partiez.

Décidément, je m'inquiétais à tort : Gastrell n'aura été qu'un simple nom qui passa...

Oo n'entend plus que les moustiques zézayer. La chaleur est sévère, et la réverbération de l'eau exagère l'effet : très bon lieu en vérité pour trouver la fraîcheur, et très bon moment pour y aller ! Mais oo est si bien étendu, et co si bonne compagnie...

Trois grands bruits et trois éclaboussements d'eau tiède nous réveillent... Trois plongeurs... Et trois bonnets

de caoutchouc émergent à cinq brasses des garde-fous. La folie de l'eau est déchaînée...

Le bar se déchaîne en même temps, derrière nous. Le dancing aussi.

Bain, cocktails, nous conduisent assez tard. La nuit ne tarde pas à descendre, sans fraîcheur, au bord de cet océan proche, dont on sent l'haleine fiévreuse comme une sorte de souffle oppressé. Le seul moyen de nous créer une illusion d'air va être de faire de la vitesse en auto.

L'auto de J... est malheureusement une conduite intérieure, et combien doucement menée par le driver en fez !

Rentrés à Karachi, et ayant reconduit les jeunes femmes, nous n'avons que le temps de changer de tenue pour gagner le Sindh Club, où pour mon second et dernier soir, je suis encore attendu.



Domage de partir demain... Je commençais à reconnaître un bon nombre de ces sympathiques assisistés, et j'en aurais donc bientôt connu quelques-uns.

Ce soir, le Consul de France est au Club. Il est Anglais, naturellement, et ne sait pas un traitre mot de français. Il est en outre un peu fatigué quand je l'aborde, et me parle de notre République avec quelque ironie (non pas, hélas, sans vérité : la vérité sort du puits, fût-ce d'un puits de whisky). Le Président Lebrun fait aussi l'objet de boutades cavalières, et de gloussements de gaité.

Il me confirme qu'il n'a pas à se tuer dans l'exercice de ses fonctions (celles de consul, les autres sont exceptées). Il n'y a *pas un seul Français* à Karachi. A Bombay, le consul est Français, mais il n'a guère comme clientèle qu'une phalange professionnellement légère de nos compatriotes féminines... J'ai toujours le cœur serré en

voyant la réputation que nous nous faisons à l'étranger par un éclat de mauvais aloi ne reflétant nullement notre grand sérieux foncier Et nous sommes mal juges Ceci dit sans dramatiser, car on sait nous trouver quand même, lorsque le monde est malade, que la guerre vient, qu'il s'agit de prendre les premiers chocs et de ne pas marchander l'héroïsme

Un vieux colonel retraite, avec lequel j'ai déjà dîné hier, s'est pris pour moi d'une affection que je lui rends Il a une bonne tête, tannée par les intempéries et les cordiaux appropriés Il est parfait lorsqu'il fredonne, avec un extraordinaire accent, des bribes d'airs de music-halls de Paris

A minuit, il nous oblige à jouer au cochonnet avec lui, et il n'est pas question de quitter boules blanches et tapis vert A 2 heures, il se met en tête de nous conduire chez des amis Nous voici embarqués de force dans sa Ford, qui s'élance à travers les avenues

J'ai rarement risqué ma vie à ce point ! Les arbres surgissent de toutes parts, et nous en froignons un Quant à l'adresse des gens chez qui nous courons personne n'en sait plus rien ! On ne se rappelle même plus, je crois, qui ils sont !

Nous finissons par passer devant un bungalow où des lumières brillent encore, et où un ménage charmant nous reçoit comme si c'était bien lui que nous devons visiter, et comme s'il n'attendait que nous pour déboucher de l'extra dry

La maison est proche du port Toutes les baies s'ouvrent sur la mer Un peu d'air en arrive à cette heure, s'impregnant au passage des parfums du jardin Des feux se reflètent et tremblotent dans le sombre miroir des flots

Les flots Je songe que c'est là mon dernier regard vers eux avant de m'enfoncer dans le Beloutchistan inconnu ! Comme ils sont calmes Ils semblent vouloir m'inspirer confiance pleine dans l'inventure qui commencera demain

Non, pas demain : aujourd'hui, car il est cinq heures du matin...

— Vous viens couche ? eric le colonel, en ovolant une dernière coupe de champagne. It is long way to Tipperary..

Quond je pense que vers 20 heures, il buvait de la bière poivrée : quelle série depuis ! Et de quel retour il nous menace !

Cette fois, il écrase une poubelle, un chien, et un arbuste, et fait deux fois le tour de Karachi avant de retrouver l'hôtel, hurlant toujours Tipperary.

VI

LE FLEUVE HAB, SEUIL DU BELOUTCHISTAN

Je me reveille non sans une réelle émotion. Le grand jour est arrivé. J'entre chez moi — de très bonne heure pour Karachi — à 9 h 30 — et me déclare que les autos sont avancées pour nous conduire à Mourad Khan, que nos boys peuvent « charger » celle des bagages, et qu'il a l'idée de m'emmener, pendant ce temps, voir un sien ami qui connaît Las Bela. J'en obtiendrai les dernières recommandations.

Quoique cette reminiscence soit tardive, j'acquiesce on ne s'en informe jamais trop.

L'ami de J. est un courtier en champagne et alcools. Sa maison de commerce est une curieuse construction de bois, à plusieurs corps de bâtiments d'un seul étage, dont les balcons déployés se regardent sur une cour intérieure.

Je préfère cette disposition ancienne et démodée aux affreux buildings que j'ai décrits, et où l'on a tout superposé.

Les grosses barriques jettent dans la cour leur note de vieux trafic « mers des Indes », du temps du « commerce des épices » dont parlaient mes géographies enfantines en me faisant rêver.

M. nous reçoit au milieu de ses employés. Unique pièce de bureaux en commun. Le patron a sa table cirée



5





Le caissier son cageot grillage. Les conquis elevent, au dessus de leurs paperasses des yeux de singes enous tilles. Une ravissante dactylographie *native*, dont la mère vend probablement des fruits dans les bas quartiers nous contemple langoureusement. Sa robe européenne n'empêche point de l'imaginer en costume hindou, qui lui siervait tellement mieux.

Comme il n'y a pas de temps à perdre, nous en venons au Beloutchistan sur le champ. Toujours la même histoire des mouflons tirés sur les premiers vallonnements du Makran, mais on n'est pas allé au delà Terminus Bela, où quelques riches traitants beloutches sont clients de gin ou de sirops de fruits.

Seulement M me change mes roupies papier contre une abondante monnaie de roupies métal et de petits annas, qui ont plus de chance d'être acceptés dans l'hinterland surtout après Bela en admettant que l'argent des Indes ait encore cours au delà.

Il est 11 heures quand nous prenons la route de Mourad Khan.

Même aspect désertique avec des touffes vertes disséminées qu'entre l'aéroport et Karachi. La brusque efflorescence du village de Pir Manglio n'en surprend que plus. C'est soudain une orgie d'arbres d'herbes, de fruits, un grouillement de population.

Une source chaude jaillit ici et explique la présence de l'oasis et de l'agglomération. Il est étonnant de constater, *à peine à quelques milles de Karachi*, comme la couleur locale ressuscite brusquement. La nature est celle des pages les plus attrayantes de Kipling. Les soieries des costumes chatoient. Les types sont de la beauté la plus fine. La race du Sindh quoique nous soyons près de la grande cité est ici nette de contamination.

Quelques milles encore et la route cesse, sans poteau pour l'annoncer. Les autos « tombent » sans transition dans le sable mou. Elles se mettent bravement à naviguer.

— Il n'y en a plus pour longtemps m'annonce J.

L'horizon est en effet coupe a faible distance Un bungalow est en vue Des masses confuses, que je prenais pour des tas de terre, redressent des cous galbes des chameaux attendaient

J pousse de vraies clameurs de jubilation .

— Ils y sont ! Ils y sont bien ! s'écrie-t-il

— Mais vous n'en doutiez pas, au moins ?

— Sait-on, avec les *natives* ! me dit-il avec philosophie Entre les promesses et les réalités

Malgré la température, il me fait passer un petit frisson dans le dos Je ne me serais pas aisément consolé, moi, d'avoir perdu le bénéfice de ces mois de préparation Heureusement tout va bien

Des hommes, à l'exemple des bêtes, revelent leur présence au dernier moment. L'un sort d'un buisson, l'autre de dessous une couverture couleur du terrain, deux autres de derrière leurs chameaux Et ces gens viennent à nous

Fière vision Les traits sont durs, hâles Les prunelles ont de sauvages éclairs, avec de soudaines lueurs d'yeux de chiens, pouvant signifier le dévouement La femme est sur ces corps, mais la noblesse est dans leurs poses, dans leurs haillons

Leur chef (mon guide) Mahmoud, est tout de noir vêtu, avec, sur sa sorte de redingote, des broderies effilochées par les ans (photo 1) Un costume qu'il doit porter depuis longtemps, et portera encore longtemps

Ses compagnons ont de larges chemises ocre, bleu-ciel, roses Tous les pantalons sont à la turque bouffants Les sandales de cuir indigène ont la pointe haut recourbée

Il y a deux jours qu'ils campent là, sans bouger, sans abri contre le soleil Il fait 40° à l'ombre s'il y avait de l'ombre, mais il n'y en a pas On se sent littéralement cuire les parties de peau exposées, cou et bras dans mon cas

Le bungalow voisin est un bâtiment barricadé - un poste de douaniers Car la frontière entre le Sindh et le

Beloutchistan passe là elle suit la rive gauche de la rivière Hab, sur laquelle nous nous trouvons, et qui, tout à l'heure, nous limitait l'horizon. Cette rive est en effet en fort escarpement par rapport à la rive opposée, dont la molle étendue fut dans les tremblements de l'atmosphère éblouissante et surchauffée.

A nos pieds, à pie, l'eau, l'eau vive, sur une largeur de Loire à Gien.

— Faites connaissance avec la mousson, me dit J en me la designant en période normale, il ne coule rien ici. En ce moment, vous voyez. Et vous verrez mieux que cela ! Je vous l'ai écrit !

— Comment le Wazir a-t-il pu passer en auto ?

— Ne cherchons pas il y a trois jours de cela, tout pouvait être différent. Et puis il n'a pas franchi Hab à Mourad Khan en tout cas. Les autos tentent leur chance plus près de la cote généralement.

Les charges s'arriment. Mes sacs jumelés se font bien pendant sur une bête, et sont déjà installés. Leurs poids sont équilibrés. Les crisses de provisions posent un problème plus délicat. Le travail s'achève cependant.

Les bâts sont à deux places, séparées par la bosse, la bosse unique. Les chameaux à deux bosses n'existent pas par ici, et sont l'exception même en Afghanistan, où M. Dollot raconte qu'au bout de deux ans, il n'en a vu qu'un. On ne les trouve qu'en haute Asie, Russie d'Asie, Caucase. Ils n'ont nullement le monopole du titre de *chameau* ainsi qu'on le croit.

Ce nom de chameau n'a d'ailleurs rien de flatteur, car chez les congénères à une bosse, on le réserve aux bêtes communes, et l'on appelle *dromadaires* celles de prix. « Entre le chameau et le dromadaire, écrit Palgrave, je ne vois d'autre différence que celle qui sépare le cheval de sang du lourd cheval de roulage. Le dromadaire est la bête de haute race. »

Sans vouloir decrier ma caravane, ce sont hélas des chameaux au sens Palgrave, et même d'assez vulgaires, que l'on m'a rassemblés.

Abdul Rahim s'empresse maladroitement parmi ses futurs compagnons aux sobres et routines à ces besognes du voyage perpétuel. Mon ridicule boy les gêne en croyant les aider. Il me rappelle un oiseau de volière plume, brusquement lâché parmi ses frères de la nature, et qui ne sait plus voler.

Pour faire caravane, il a lâché ses linges et son turban violet de Karachi, qui lui conféraient un certain cachet, pour une affreuse calotte de paille et un treillis kaki rape. Ce vieux domestique citadin n'est dans le bled qu'un pauvre articulé. Son seul avantage est de pouvoir servir à me faire comprendre, ce dont il vient de s'acquitter (en se rengorgeant).

Mahmoud revient à moi, sans un mot. Je suis prêt, sous entend son silence. Eh bien, parlons !

J'ai perdu sa volubilité charmante depuis que nous avons pris contact avec ma troupe hirsute. Elle le séduit aussi peu que les chameaux. Si je lui offrais de partir avec moi, il ne serait pas en ballée. Le moment des adieux le ranime.

— Good good luck ! Ah attendez, j'oubliais !

Il court à son auto.

— Voici le dossier dont nous avons dit un mot au Bath Club : vous le parcourrez à temps perdu, quand vous vous ennuierez ? Vous verrez tout ce qu'il n'a fallu écrire à propos du voyage que vous commencez !

Je sours l'enveloppe en chiffon dans un sac, et ma monture, obéissant à la baguette dont la frappe Mahmoud (mon compagnon d'équipage) et au crochet dont il lui relève le nez, me laisse brutalement à deux mètres en l'air.

— Good luck ! Good luck ! récrie J'agitant déjà un mouchoir vaste comme une serviette de table.

Nous nous sommes ébranchés. Les good luck retentissent toujours, et pour m'atteindre, prennent une note forcée (ce sont presque des vociférations) car nous gagnons du terrain.

Soudain, le silence. J'ai dû me fatiguer.

Je ne suis retourné.

Les autos et J... ne sont plus que des jouets piqués sur la dune de sable qui me cache la piste de Karachi, de ses whiskys et de ses distractions. Sur ma grande rupture d'avce tout cela, c'est comme un rideau qui serait tombé par la brusque extinction de la voix qui m'y rattachait.

Les secousses m'emportent, Mahmoud lancée de gutturales exhortations, et m'asphyxie de son âcre odeur (il a la place avant...).

Nous atteignons un gué. Prudemment, lourdement, les pattes noueuses soulèvent les clapotis de la rivière Hab. (photo 2).

PREMIÈRE PARTIE

ÉCHEC AU SUD

ÉCHEC AU SVD



VII

PÉRIPÉTIFS DANS LE MAKRAV

L'entrée d'un désert commence toujours par paraître désespérément vide, désespérément inintéressante. Peu à peu cependant l'attention trouve à se fixer à des riens chétives pousses, cailloux, structures de terrains, ou simplement colorations. Et bientôt ces riens revêtent une importance suffisante pour leur compagnie, quand, même, ils ne captivent point.

Ce Makrav m'a d'abord terriblement rappelé l'hostile désert *dankah* des zones intermédiaires entre la Somalie et l'Éthiopie. Même étendue gris cendre, même bosselage fastidieux, mêmes mirages.

De gros lézards verts ont des fuites perdues en soulevant à une verticale ridicule leur longue et épaisse queue. C'est manifestement pour ne pas s'en frayer en la traînant, qu'ils la redressent ainsi. Ils ont l'air de trébaler un mal. Je n'avais pas observé encore cette mode chez les *lacerlides* d'autres lieux. L'espèce hebutche doit compter parmi les maîtres de la poudre d'escampette.

Deux heures ne se sont pas écoulées, que je tombe sur de tournautes pierres sculptées.

Elles jonchent le sable Avec leurs fines ciselures, leurs inscriptions, elles ont l'air d'être les morceaux d'un objet de luxe crasse Ces ruines, me dit Abdul, remontent aux premiers temps de l'Islam • « A Mohammed ! » clame-t-il dévotement

Il faudrait avoir le temps de s'arrêter, de relever des détails Mais la caravane est tyrannique, sous ces climats il y a les heures où il faut avancer, il y a le massif vaguement vert à l'horizon, et qui recèle de l'eau, où il faut arriver Il y a, etc , etc

Cette première journée de gymnastique chamelière et de température de haut fourneau passe, dans un étourdissement ambulancier

Je frole des euphorbes candelabres dont je tranche au poignard, d'un geste machinal, les lourds chandeliers piquants Des litres de sécrétions sirupeuses et laiteuses coulent de ces plaies comme de tuyaux sectionnés Quelle n'est pas la générosité de ces plantes d'extraire cette abondance de suc de ce sol calcaire ! Suc perfide d'ailleurs, puisqu'on lui prête le pouvoir d'aveugler s'il vient à toucher les yeux (ce que je n'essaye point)

Au sortir des euphorbes, nous montons vers la passe de Chauki (photo 2 bis) parmi de curieux schistes granuleux On croirait que des pluies acides ont rongé ces rochers dans leurs parties solubles l'aspect final ressemble à l'œuvre d'un sculpteur maniaque Étrange érosion La pierre est gravée en vermicelle, en granules en haricots Et surgissant de ces blocs ou de ces tables ainsi burinés toujours quelques euphorbes avec d'autres plantes La mousson qui a usé la pierre, a nourri les végétaux Les zones déshéritées sont coutumières de ces contrastes, qui leur confèrent leur poésie si spéciale et leur caractère d'exception

Là encore je voudrais noter un détail, prélever un fragment, tout emporter Mais c'est notre allure qui m'emporte, comme je l'ai déjà dit

Au bas de la redescente de la passe de Chauki est une case de surveillant frontalier — et une seule Mes hom-

mes voudraient y établir le camp. Peut-être sont-ils attirés par l'exemple de la pauvre famille qui y fait halte à côté de nous.

Il y a un symbole d'émouvante pureté dans les gestes gauches de l'homme pour tendre à sa femme leur bébé. Il me rappelle ces compositions naïves qui évoquent le saint trio Joseph, la Vierge et l'Enfant, dans la fuite en Egypte. Le chameau a beau avoir ici remplacé l'âne, le climat, la nature, les costumes, les types eux-mêmes ont tant de similitudes, que le rapprochement se fait. Le bon père est si empêtré avec le petit dans les bras, que pour ne pas lâcher la cordelière de sa bête, il marche dessus. Ma photographie a saisi ce minuscule détail amusant (photo 3 bis).

Ma carte entre en service. Naturellement, elle ne ressemble en rien au pays. Mais elle porte Chauki, et à 7/8 milles plus loin mentionne le nom de Nargchakri. Etant donné que le soleil est haut encore, et que je tiens à avancer (je considère le trajet de Karachi à Bela comme une simple marche vers ma base de départ, donc à couvrir dans le délai le plus bref), je fais déclarer par Abdul à Mahmoud que :

— Un officier anglais m'a dit de ne se coucher ce soir qu'à Nargchakri, place idéale.

Pure invention, mais susceptible d'impressionner.

Une vive stupeur, suivie d'une violente discussion éclate chez mes hommes. Abdul me dit qu'ils ne comptent pas obéir. J'éleve alors la voix, et le départ est acquis. Mais il y a quelque chose qui m'a échappé dans la scène dont je viens d'être le témoin.

A ce moment le garde de la passe, sorti de sa case, nous barre le chemin — (le mot de *passe* est un peu prétentieux pour un simple *passage* à travers un éperon de 500 mètres d'altitude). L'homme — un sauvage dont rien ne révèle la fonction, mais qui ne s'en prévaudrait pas, je pense, s'il ne l'avait réellement — exige de moi des papiers.

Première vigie de l'Etat de Bela.

Ni mon passeport, ni la mention spéciale 61508 du Control Officer n'ont l'heur d'avoir son agrément, ni sans doute sa compréhension. Il tripote ces pièces où l'endroit, à l'envers, je crois un moment qu'il va les renverser. Enfin, il me les rend.

Cela risque d'aller mal. Abdul, Mahmoud et consorts se sont rapprochés en cercle, flairant déjà qu'ils vont pouvoir camper. C'est alors que je songe au paquet que J. m'a remis juste avant de me quitter.

Je l'extirpe du sac où je le fourrai et le tends au garde d'un air souverain.

Les doigts crasseux — mais combien fins et aristocratiques — recommencent leur tripotage de papiers. Je vois avec terreur se dessiner le même résultat qu'avant lorsqu'une des feuilles agit. L'index reste collé sur la signature qui figure au bas.

Hochements de tête approbatifs. Le garde prend mes hommages à témoin, et replie respectueusement le dossier en entier.

J'ai eu le temps de déchiffrer le parafte magique qui m'a ouvert le chemin : c'est celui de Nabi Bakshi, Wazir de Las Bela. Grâces soient rendues au Wazir ! Et continuons.

La nuit tombe quand j'arrive en vue de Nargchakri.

Le village — presque une petite cité — couronne un fort bastion rocheux. Quelle intuition j'ai eue de pousser jusqu'ici quand je compare cela à l'unique maison de Chauki, chez un bonhomme qui pouvait très bien se roviser contre moi dans la nuit.

Au lieu d'approcher, voilà que Mahmoud fait agiter notre chameau ? Tout le monde descend ? Et nous sommes en plein dans les épineux.

— Eh ! Abdul ! Pourquoi ne monte-t-il pas au bourg ?

Polabres, et éclats de rires, auxquels Abdul se laisse enfin gagner.

— Il n'y a pas de village ici me répond-il : ce que nous voyons n'est qu'un rocher curieusement conforme. Nargchakri est un point d'eau seulement.

Un point d'eau parlons en ! Le ne vertai ou est l'eau que demain, car elle finit eclorc tant de moustiques qu'on ne crampe qu'à 500 metres de son emplacement

Ià ou nous nous installons nous n'avons que d'enormes scarabees noirs, gros comme des noix, qui toute la nuit me visitent impudemment

Terribles heures sans un seul adoucissement a l'etouffante lourdeur, a la moiteur, dans lesquelles nous baignons J'ai le temps de mediter sur une des plus typiques illusions d'optique dont j'aurai ete le jouet L'eperon rocheux qui nous domine avait bien l'air coiffe d'une sorte de douar marocain Je comprends pourquoi a Chaouki, mon idee n'emballait point !

Des gouttes tièdes tombent, sans que creve la pluie Impossible de dormir Les scarabees galopent dans mes paquetages faisant crisser toiles et papiers

Le feu des hommes agonise, tison apres tison Et eux que ce climat a entraînes depuis l'enfance, dorment voluptueusement



Brulant reveil avec une bonne surprise du lait Un pasteur noir tout noir — de ses vêtements a ses longs cheveux soyeux — est passé avec une forte troupe de buffles et de vaches Il descendait à petites etapes vers Mourad Khan dans le tintement des clochettes

J'assiste ensuite au pittoresque rassemblement de nos chameaux

Hier soir, ils ont ete laches en liberte La faim les a conduits hors de vue N'importe qui s'en inquiéterait leurs maitres point Sans bouger ils se contentent d'entamer une serie de longs appels modules, d'ailleurs sans similitude entre eux on dirait un langage anthropo-camélide Et le resultat est probant un des fuyards ressort de derriere une eminence les autres suivront un à un

Seulemeot nous perdons une heure et repartons sous un ciel deja méchant

Des les premiers milles, je n'ai pas de peine à m'apercevoir que Mahmoud m'entraîne nettement au nord nord est, alors que l'axe général de ma marche devrait être plein nord ouest. Or, nous ne suivons aucune piste déterminée. S'il y a sur ce sol sauvage des traces de troupeaux, très fréquentes il n'y en a aucune d'un passage habituel et régulier. Nous pourrions aussi bien appuyer à gauche qu'à droite. Je me décide à tenter un contrôle.

— Est-ce bien le chemin le plus court pour Bela ? ai-je demandé.

La surprise, les discussions d'hier reprennent Mahmoud tance violemment Abdul (Remarquons incidemment notre piquante situation mutuelle, à mon guide Mahmoud et à moi nous sommes simplement séparés par la bosse de notre chameau, mais devons passer par Abdul, lequel caracole à dix mètres, pour communiquer !)

Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il ne te nu ne pas à Belo, traduit Abdul enfin.

— Hein ? Quoi ?

— Ses ordres, les ordres donnés par le Wazir, sont pour Lak Torpori (*Lal* = passe).

Le ton de commandement que je pris hier n'était rien en comparaison du coup de gueule que je pousse.

Qu'est-ce que vient faire cette histoire de Lak Torpori ? Je verrai cela plus tard et je m'en moque d'ailleurs reprenant la carte de E. A. Tandy Surveyor of India, j'y choisis le point de Toreoko pour la seule raison qu'il est à peu près à une distance d'étape quotidienne et j'exige d'y être conduit.

L'ordre — le mien cette fois — parvient à Mahmoud qui incline la tête en signe de soumission. En somme, je ne lui demande pas autre chose que de m'emmener chez le Wazir ? Je ne « suis » pas. C'est ce qu'il a dû se dire.

La caravane oblique, et le trotillage reprend. Notre marche est toutes les 3 heures brisée par de courts arrêts pieux. On ne fait pas agenouiller les bêtes pour

ces petites haltes, ce sont leurs conducteurs qui s'agenouillent, baisent le sol, étendent leurs vêtements. Cette conscience religieuse en plein raid frappe. La prière prime sur le désir d'avancer. Devoir sacré. Et dans le silence du désert, ces simples voix convaincues qui s'élèvent sont, les premières fois, pour l'Européen, un sujet d'étonnement.

Si j'étais Dieu j'attacherais du prix à cet hommage à lui rendu, dans un des plus sauvages recoins de sa Création. Les hommes y semblent faire corps avec les éléments pour glorifier le Tout Puissant.

Oui, je défie le plus disert de nos athées de salons de ne pas s'avouer « touché » en pareilles conditions.

Nous ne tardons pas à traverser une étendue qui n'est qu'un immense cimetière. Les différences d'âge, de structure entre les tombes sont aussi symptomatiques que leur nombre, très grand (photo 4).

D'antiques sépultures simples dessins en pierre sur le sol, avec une pierre levée là où repose la tête du cadavre, voisinent avec de vrais cercueils, sculptés, massifs, recents.

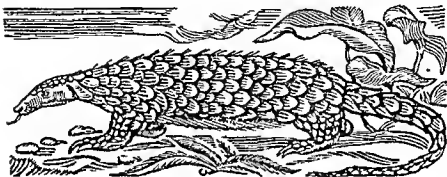
Suis-je sur le théâtre de batailles, où chaque fois des mains pieuses ont enseveli les tués ? Est-ce au contraire l'emplacement d'une ville peu à peu abandonnée ? Les corps qui gisent sous terre gardent le secret du passé, des passes successifs, car il se peut qu'il y ait plusieurs époques derrière les vestiges que porte ce vallon habité par la Mort, déserté par la Vie.

Je relève la position du lieu, ses caractéristiques, et je retourne à la caravane qui m'attend. Les hommes en bavardant, les animaux en machonnant les touffes des tamarins.

Les broussailles augmentent. Le gibier apparaît. Sans parler des francolins perdreaux communs, qui s'envolent fréquemment, laissant un petit nuage de poussière à l'endroit qu'ils quittent, j'aperçois soudain un animal original, un pangolin.

Il se frouillait sous des ronces quand nous l'avons sur

pris. De la taille d'un blaireau, il avance en faisant onduler les écailles de son dos et de sa queue. Il a le museau effilé, les pattes fortement griffues. Il paraît que cuit à l'étouffée, c'est un excellent mets.



Le pangolin n'est qu'insectivore. Il est moins varié, en cela, pour sa bouche, qu'un autre petit quadrupède qui existe en Himalaya, et qu'on nomme le panda. Ce dernier, quoique « spécialisé » rongeur, lui, s'adjoint à l'occasion un plat de viande. On est apparemment de goûts plus modestes dans les monticules du Makran que sur les contreforts du Toit du Monde.

C'est aussi dès ces reliefs moyens que l'on commence à remarquer le chamois bélouche, aux bois torsadés : sorte de mouflon. Nous rencontrons un pisteur (ces indigènes s'appellent *shikaris*), en train de reconnaître de bonnes places pour la prochaine saison de chasse.

Des regards à poils bis suient.

La chaleur devient tellement intolérable que Mahmoud déclare que les bêtes doivent s'arrêter. Mon bras et ma cuisse droite, qui n'ont cessé de recevoir le soleil, ont éclaté, et de jolis bourrelets de viande rose sortent, sans douleur, contrairement à ce que l'on supposerait : la douleur ne vient qu'après, si l'on néglige de se soigner. Mais je me sers aussitôt de ma graisse de suint de mouton (lanoline), et il n'en sera plus question.





Nous choisissons pour notre halte le passage de la rivière Windar (photo 5) (et photo 5 bis avec Abdul)

Elle est miraculeusement en eau comme l'était la rivière Hah mais elle ne coule pas elle a été déjà absorbée par le sable en aval et il ne reste ici qu'une poêle liquide sur une certaine longueur du lit

Nous occupons un riant vallon gorge de hautes herbes vertes saines et piquet de tamarins ombellifères aux domes fournis nous nous reposerons sous eux

Profitons de ce repit pour clouer mes tentes. J'en sors une, et entreprends d'initier Abdul à ses secrets. Dix minutes d'application et de coups sourds sur les fesses que le sol tord sans les avaler. Tension des cordes. Je ruisselle à grosses gouttes mais je compte sur une immense volupé. Voici le toit mis. L'ombre de Monsieur est servie. Passons à Prélassons nous

Chaleur de terre. Les radiations calorifiques traversent la soie mince. Après mon bouillantage c'est la cuisson à l'étouffée. Et les mouches bourdonnent comme dans un lampion

À bout de dix nouvelles minutes le supplice l'emporte sur la volonté de me trouver bien. Evacuation remise en louses. Ce ne sera qu'en cas de pluie que je ressortirai mon attirail ! Contre le soleil il n'y a que le feutre épais ou les paillasses des peuples campeurs pour donner ombre fraîche vraie ombre

Un des hommes est allé cueillir des plantes qu'il connaît pour leur valeur fourragère. Les autres cuisent le pain. L'opération plutôt curieuse qu'hygiénique mérite une description

On sort la farine des linges maculés qui la contiennent. Les mains sales la malaxent dans de l'eau et font une pâte à l'apparence boueuse. On en plaque une grosse pierre aussi ronde que possible et l'on expose celle-ci au feu en présentant successivement toutes ses faces. La cuisson achevée il ne reste plus qu'à casser la croûte calcinée et à la partager. C'est un pain de plomb

Mes conserves de viande ont tourné, sans l'effet de la chaleur et des trépidations. Je mis deux boîtes de compote d'abricots, bien que leur sirop ait pris le goût du fer-blanc.

Le seul agrément de ce vnllon est l'ombre — hélas tournante... — des tamarins au feuillage — ou plutôt aux épines — surnis. Ils n'atteignent pas les tailles des tamariniers de l'Inde, qui se dressent à vingt au vingt-cinq mètres de hauteur dans la jungle. Ils ont cependant dix mètres. On prête à leurs petites feuilles bipennées une vertu laxative. « Ylonihla » signifie purgation en sindhy, et se chuchote à propos de ces arborescentes légumineuses. Je devrais en boire une tisane après mon lunch indigeste...

Au crépuscule, nous nous remettons en route. La nuit nous couvre sans que nous nous arrétions. Les accidents du relief s'affaiblissent : je n'y vois plus, mais j'ai l'impression que nous avons franchi une ligne de crêtes, et que nous redescendons, régulièrement.

Comment Malunoud se guide-t-il ?

Mystère. Je suis certain en tout cas que nous descendons sur la large vallée de Bela.

Ils chantent. Malunoud, une complainte grave. Ismaïl, le jeune valet chamelier qui ferme la marche, assez loin en arrière, nasille, lui, de burlesques refrains. Abdul lâche de longs soupirs d'épuisement...

— Où est Toréoko ?

— Passé. Ce n'était qu'une « place ».

Bon ! Encore une facétie de la carte. Pour Nargchakri, je dois reconnaître après coup qu'elle ne portait qu'un rond bleu de pont d'eau ; mais Toréoko y figurerait bel et bien en rond noir, donc en village ; or le lieu n'est qu'une fiction...

— Et où allons-nous, alors ?

— A Uthal, à un jour de Bela.

C'est l'essentiel : ils ont compris mes désirs, et vont même plus vite que je ne le demandais. A trois heures du matin, nous marchons encore.

Vers cette heure, Abdul manifeste des signes d'inquietude, et finit par me confier qu'il y a des tigres dans la region Pottinger le pretendait lui aussi, en 1811 Mais cela me parait bien etonnant !

— Regardez, me dit-il les chameaux sont inquietes Leur nervosite est un fait Ouvrons l'œil pour le cas ou il y aurait quelque chose d'interessant, et pour autant que cela serve d'ouvrir l'œil dans la nuit

Nous cotoyons d'assez gros epineux qui déchirent la peau, et dont s'echappent une fois sur trois d'énormes rapaces venus y percher leur sommeil Leurs lourds envols, a un metre de distance tout au plus, secouent les arbres et affolent nos betes, déjà assez agiles, et qui font des écartis brutaux

Tout d'un coup, c'est l'arrêt : ma monture refuse d'avancer Les ronces nous enserrant La tres vague piste de trunpcaux que nous suivions est évidemment perdue Mahmoud met pied a terre pour chercher Je l'aide avec ma torche

— Attention au tigre ! implore Abdul, qui reste colle aux chameliers

Cet imbécile finirait par m'insuffler sa hantise du gros gibier Je crois en voir partout Et puis pourquoi les chameaux grognent-ils derrière nous, sinistrement ?

Nous avançons avec mille precautions dans la vegetation acérée Halte ! Qu'a n-t-il la, de gros, de fauve, de vivant ? Cela a bouge

Je liehe un coup de torche electrique Tout bascule, tout se leve mollement Un enorme chameau en liberte, qui dormait, n'ete reveille En fait de tigre, l'apparition est bouffonne !

Mahmoud semble enlante, et crie quelque chose a Abdul, qui nie reerie

— Nous touchons aux pâturages des environs d'Uthal, comme le prouve la rencontre de ce premier animal La piste ne peut donc pas être loin

Il la re trouve, en effet, et de nouveau nous courons De gauche et de droite surgissent d'autres chameaux

apercus. je balaie de ma lumière leurs yeux papillo-
tants. Sont-ils mille, deux mille ? Et tout cela sans liens,
en plein retour à la nature. Les Uthaliens sont con-
fiants : il est vrai qu'ils n'ont guère de voisins. Ils me
font songer à de leurs ancêtres de plus haute Asie dont
parle Marco Polo (au ^{xiv}^e siècle), et qui, « ayant marqué
leurs bêtes de leur sceau, les laissaient paître sans garde
aucune dans les plaines ». Les coutumes sont intactes.

Le jour ne point pas encore quand nous atteignons
la ville. Nous ne pouvons faire notre entrée à cette
heure. les remparts sont, paraît-il, fermés chaque soir,
et, en tout cas, aucune maison ne s'ouvrirait avant la
matinée.

Nous haraquons donc aux approches de la petite cité.

Je m'étends dans le sable, sur le dos, délicieusement
engourdi de fatigue, les yeux rives au beau ciel pâlis-
sant. Cependant, quelque anxiété me tenaille. quelle
est cette histoire de Lak Torpori ?

Mais la saine lassitude a raison de toutes les affres.
Le sommeil cette fois s'empare de moi. Ici pas de sca-
raabes coureurs !

Mon voisin le plus immédiat mon chameau, tousse
en m'envoyant son haleine fétide.

Tout le reste de la caravane dort. les hommes en
boules, les bêtes avec leurs cous déployés sur le sol,
comme de formidables reptiles (photo 3)

VIII

LES CURIOSITÉS D'UTHAL

Poules grinçantes Outres énormes que les attelages de bœufs, en un va-et-vient éternel, immergent dans les puits lorsqu'ils reculent, ressortent pleines lorsqu'ils avancent .

Ruissellement des eaux ainsi puisées à travers les verdure .

Calmes besognes des laboureurs drapés d'indigo, que visitent des femmes vêtues de soieries écarlates, avec des tournures de deesses (elles cachent leurs visages et vous laissent sur des suppositions, peut-être supérieures à ce que serait la vue)

Et au cœur de ces vergers, à l'abri de sa muraille circulaire, la ville On ne l'entend pas vivre Derrière sa boue séchée, elle paraît morte, cuite, informe

Nous y pénétrons par une sorte de poterne Lorsqu'on vient de l'éblouissante lumière externe, l'ombre dense qui régné ici « emprisonne »

Les bêtes sont laissées dans une écurie commune Imaginez l'entassement de ces chevaux fringants, de ces ânes, de ces chameaux, mêlés dans leurs harnachements multicolores et dans leurs odeurs L'essaim des mouches recouvre le tableau de son assourdissant orchestre (photo 8).

Je m'avance maintenant au fil des ruelles de deux mètres de large, recouvertes de clayonnages tamisant le soleil. Les enchevêtrements qui renforcent les rives des toitures sont en bois naïvement découpé et peinturluré. De chaque côté s'ouvrent des boutiques à l'arabe, des cafés indigènes. L'Europe n'a pas poussé ici la moindre tentacule. La couleur est strictement indochinoise.

Le marchand d'eau circule. L'éventaire de l'épicier étale pêle-mêle ses pains de sucre antiques, ses fruits secs, ses fruits frais (?) - figues lycales, pastèques, citrons nains dattes. L'odeur du poisson pêché en mer d'Oman, et demi-pourri en caravane, imprègne les narines.

Un marchand d'étoffes aux tons clinquants, et de sandales aux curieuses broderies bleues, jaunes, vertes, est recueilli assis devant ses richesses.

Un forgeron façonne des outils tels qu'en devait manier Abraham. Et un tourneur plus nu que Job, modèle un pied de meuble - une main opère la rotation de la pièce à l'aide d'un arc-boutant, l'autre présente le ciseau, les pieds entrent le bâti.

Quelques malades reposent sur des couches. J'apprendrai que les fièvres se passent souvent ici, ainsi qu'en bien d'autres régions, même élevées, du Boutchistan. Il faut s'en méfier en permanence, prendre des doses irrégulières de quinine, et faire bouillir son eau.

Mon arrivée a été immédiatement colportée aux quatre coins d'Uthal. Un émissaire ne tarde pas à me rejoindre dans ma promenade périphérique, et me mène à un rest-house de la grande place hors murs du sud (photo 6).

On m'ouvre ce logement, et je m'y installe tandis que mes chameaux déjà arrivés barquent sous le soleil torride. Je suis presque honteux de mon ombre, ou je me prélasserai, à côté de leur brasier. Mais souffrent-ils ? Leur viande doit être insensible.

Ils sont d'ailleurs l'objet de la sollicitude immédiate de mes hommes qui, en étapes, ne s'en occupent pour

ainsi dire pas On les débarrasse de leurs hameçons nasaux de conduite, ablation délicate à pratiquer (ainsi que le montre un de mes clichés) une maladresse risque de blesser la muqueuse, et de s'attirer une bonne morsure en guise de réaction (Photo 7 bis) Une corvée d'eau s'est établie, et le pansage commence Les mains frottent le cuir à fond de poils, et même à rebrousse-poil — (les mêmes mains qui feront le pain tout à l'heure) Les animaux se laissent traiter avec des yeux de jouissance Leurs parties hassées et d'accès difficile vont avoir, elles, d'autres soigneurs Qu'on savoure maintenant cette seconde et pittoresque toilette

Quand les hommes ont fini et se sont éloignés, merles et corneilles descendent des poutres de ma maison Ils sautent sur les cous, les bosses, familièrement Ils picorent les parasites dispersés par les ablutions, ou qu'ils aient élu refuge Les voici maintenant sous les ventres, entre les cuisses, s'attaquant là à plus gros gibier les affreux insectes plats comme des punaises hôtes de ces places secrètes, et que je voyais « collés » à l'arrière du chameau qui me précédait en route

De temps en temps un grognement rauque proteste contre un trop vif coup de bec Mais en moyenne, la séance se poursuit en parfait accord entre quadrupèdes et volatiles C'est à ne pas croire qu'il y ait tant « à manger » sur un chameau

Seule dans sa façon d'opérer, une vieille dame corneille — une experte sans doute — cure voluptueusement une oreille, qui a de petits tressaillements de chair chatouillée

Mais ma meilleure surprise, et, dirais-je tout court, ma joie, est de soudain voir apparaître des moineaux Oui, de braves, de vulgaires moineaux parigots pépieurs, batailleurs, gloutons J'éprouve une impression toute drôle de les retrouver ici dans leur uniforme beige de chez nous, ni plus ni moins chaud alors que la température, d'un pays à l'autre N'ai-je pas moi, lâché mes vêtements pour aller demi nu ? Eh bien les bons

petits mainemix sans strictement pareils aux Indes à ce qu'ils sont nillens, et gardent la même agilité qu'ailleurs pour se disputer le crotin : même le crotin de chameau !



Le maître de postes me rend visite. Robe blanche, fez rouge. Il est le premier personnage de ce reini entre Karachi et Bela. Sans que j'aie rien en à dire, Abdul se rue sur les caisses à peine descendues des bāls, sort bouilloires, gohelets, ustensiles, allume un feu de bouts de hais : il prépare le thé pour notre hôte.

Ce deroier a un beau visage d'intellectuel, qu'il n'est sûrement pas. Ses yeux sont doux, sa barbe longue et noble. Ses fonctions en cet Etat, encore contrôlé par le gouvernement des Indes, exigent un familier de l'anglais : il l'est, c'est-à-dire qu'il le parle à peu près dans mon genre... Il est d'ailleurs natif du Panjab (Photo 7).

Je lui manifeste ma surprise devant sa très active cité. Elle ne se signalait en effet sur ma carte que par le même petit rond que Pobuni Chauki (oprs la passe de Chauki), où n'exisloit qu'une cabane, que Toréoko où il n'y avoit rien.

Azharuddin (ainsi se nomme-t-il) a un moliu sourire sceptique à l'évocation des cartes et des conclusions qu'on en déduit. En homme pratique, il doit accepter de notre civilisation ce qu'elle offre d'utile, par exemple les bonnes lunettes d'écaille qu'il porte, et se méfier par principe de tout le reste. Il répond :

— Uthal est la seule ville du Makran entre Sonmiyani et Bela. C'est à cela qu'elle doit sa relative importance.

Je lui explique de mon mieux les projets qui m'amènent par chez lui.

— En tout cas, vous ne m'attendiez point ? dis-je, en terminant

— Nullement J'ai vu le Wazi repasser ces jours derniers, il ne m'a pas parlé de vous

— Pourtant, il était bien convenu que je me rendrais initialement à Bela Et mon guide prétend avoir reçu l'ordre de me conduire à Lak Torpori C'est incompréhensible ! Au fait, je ne me doute pas où est ce Lak Torpori ? Le savez-vous ?

— Lak Torpori ? Oh ! ce n'est pas ici Attendez

Azharuddin va se servir quand même de la carte du colonel Tundy, qui émerge de ma poche il me la demande d'un air amusé Son doigt frôle un long nagle rose court sur le papier

Mais comme il cherche à l'est ! Il traîne en bordure des lades Je suis d'un œil incrédule la poursuite du lieu hypothétique Quoi ? Le voici là ? Là

— Réalisez-vous le chemin qui vous était proposé ?

— Je le réalise Un circuit périphérique en bordure du Beloutchistan ! Sans quitter la frontière des Indes de plus d'une vingtaine de miles, jusqu'à cette fameuse passe de Torpori, d'où je suppose que l'on gagne directement Khozdar, après avoir évité les montagnes, la seule partie intéressante ! Oui, je réalise, beaucoup de choses Evidemment, avec ces intentions, il devenait logique de me constituer ma caravane à Mourad Khan car dans les parages désertiques (et insipides) où l'on voulait m'expédier, je n'avais aucune chance de rencontrer âme qui vive, ni bête à louer Tandis que dans la direction de Bela, que j'avais notifiée, on pouvait très bien m'avancer en auto, tout en me permettant de me monter en animaux, ou je voudrais, sur mon chemin depuis cette nuit je « marche » dans le chameau Ah ! quel gâchis ! Quelle stupidité !

Mais il est préférable de rire plutôt que de me monter la tête devant un excellent homme qui n'est pour rien dans la situation Post-master m'a écouté poliment comme s'il ne comprenait point ou comme s'il estimait ne point avoir à comprendre Et il a bien raison !

Il regarde par contre, avec un évident plaisir le th

bouillant emplir sa tasse. Au même moment où Abdul le sert, ses « gentilleses » à lui m'arrivent, nux bras de serviteurs à mollets nus. L'un porte du beurre que je sens d'ici, l'autre des fruits, un troisième une corbeille de ces curieuses cigarettes indigènes faites de tabac plus ou moins vert, ficelé dans des feuilles entières. Un quatrième, un poulet.

Abdul immole aussitôt le volatile pour mon repas du soir, et nous offre un spectacle risible et pitoyable. On ne tue pas net en Islam, Abdul n'a seulement fait une entaille à la tête, et la mort devra venir par perte de sang. Le poulet part en bonds de 5 à 6 mètres : une agonie saut par saut... et qui le saupoudre de poussière.

Azharuddin suit ces convulsions sans la moindre émotion, comme un détail tout à fait quotidien.

Ça y est : victime morte. Abdul s'en va tranquillement la quérir à 100 ou 150 mètres.

Le farniente est délicieux à l'ombre de ma galerie. J'ai orienté la conversation sur les moutons, qui ont pour moi les motifs d'intérêt que j'ai cités. Azharuddin me fournit de précieux renseignements, que j'épargnerai au lecteur, comme tous ceux du même ordre que je recueillerai en semblables occasions : leur place est mieux dans des rapports techniques que dans ce carnet.

D'ailleurs, conclut-il, des moutons, vous en rencontrerez beaucoup à cette saison, d'ici à Bela : on les mène paître les premières floraisons de mousson. A ce propos, quand comptez-vous poursuivre ?

— Le plus tôt possible.

— Je vous conseille de vous reposer jusqu'à ce soir, et de ne partir qu'à la nuit. A quelques heures d'Uthal, vous trouverez le gîte d'étapes de Wyaro, édifié par Son Excellence. En repartant, à l'aube, vous verrez les nombreux troupeaux dont je parlais. Et vous serez à Bela dans la journée.

Il me quitte, en me promettant de revenir me faire ses adieux.



Toute à l'entretien qui s'achève, mon attention s'était détournée de la foule qui de gosse en gosse, puis d'adulte en adulte, s'omassait Mes sacs mes caisses, mon repas qui mijote moi-même nous sommes l'objet de la curiosité

Ma position est celle d'un acteur en solo sur scène, face au public, et incapable de parler car je ne sais pas encore un traitre mot des idiomes locaux Dans ces cas-la, le geste doit suppléer à la voix

Qu'imaginer ? Que faire ? Je le sais bien pardieu ce que je voudrais faire, si je le pouvais Mes entrailles secouées me relancent rageusement Mais ici je suis le point de mire, et gagner la touffe d'arbustes du bout de la place nue ne réussirait qu'à rendre étonnées mes intentions Conflit robeloisien Essayons d'oublier

Je me donne une contenance en procédant gravement aux plus insignifiantes opérations Vérifier mon stylo la chaleur duogi et il déborde en m'inondant les doigts Annoter mon carnet il se vide de tous ses papiers volants Nettoyer mon objectif j'y emploie le chiffon avec lequel je me suis essuyé et je barbouille ma lentille d'encre bleue

C'est manqué, mais tout cela a enchanté ces gens Je me coucherois, qu'ils ne seraient pas moins beats !

On s'habitue à tout même au pilori Au bout d'un quart d'heure, je me sens chez moi J'ai la force d'âme du tigre derrière ses barreaux, devant 10 000 promeneurs dominicains, et qui ne regarde même plus les morceaux de pain Ou la superbe du petit sultan voué aux adorations Bien calé, je reve, tout bonnement Et je n'ai pour cela qu'à lever les yeux vers la splendide soirée

A chaque instant, des paysans rentrent des champs Leurs petits chevaux pressent l'amble en se rapprochant de l'écurie tandis que le cliquetis de leurs sonnailles

tinte dans un air si pur qu'il transporte les moindres sons.

Des femmes se succèdent à une aiguade, où un bouquet de tamarins plonge des racines hypertrophiées : tentacules de pieuvre.

Des chiens aux membres puissamment nerveux, aux épais fouets longs, circulent à pas comptés, se reniflent, se menacent.

C'est à cette heure où un tout petit peu de fraîcheur vient du sud, que l'on comprend la raison d'être de l'armée de cônes d'argile qui hérissent les maisons. Ils sont des prises d'air orientées vers les vents de mousson. Lorsque ces derniers soufflent, ils s'engouffrent dans ces goulottes, et propagent dans l'habitation une illusion de soulagement.

Mes hommes déplient leurs vêtements, et se prosternent vers la Mecque. Mahmoud et Ismaïl psalmodient. Leur dévotion est émue. Le boy Abdul ne leur est pas inférieur sur ce chapitre : il est parmi eux, s'agitant, marmonnant, saintement ridicule. Que cette folie est donc belle en sa simplicité, et en la rigoureuse et fidèle observance de ses rites.



J'ai suivi le conseil d'Azharuddin. Nous nous sommes ébranlés aux ténèbres. L'heure est favorable à la marche. La détente d'Uttal a été réparatrice pour nous, pour nos mauvais chevaux, redevenus presque gais. Enfin, et surtout, nous sommes sur une piste motorisée qui vient, paraît-il, du golfe de Soumiani : exceptionnel terrain après la folle nature dont nous sortons.

On s'est contenté de racler les cailloux. Il en résulte deux interminables rangées pierrenses, qui nous font un encadrement blanchâtre, et nous guident dans l'obscurité.

Cela devient de la cavalcade. Nous nous grisons de vitesse sur nos montures, non moins stupéfaites que nous. Les hommes qui en étaient ménagers en mauvais

terrain, jouent ici de la badine, et un perpétuel englelement environne les échins.

Une, deux, trois heures s'écoulaient à courir dans le noir. Une torpeur a fini par nous gagner dans cette progression indéfectiblement rectiligne. Nous endormir serait encore peu de chose, et ne nous exposerait qu'à une chute mortelle. Ce qui, par contre, est plus grave, c'est l'incident qui s'est produit il y a un instant, et se répète.

Le chameau de tête filait tranquillement son train monotone, quand nous avons entendu un cri, puis un choc sourd. Il venait de tomber dans une crevasse. Or les crevasses succèdent aux crevasses dans la belle piste automobile, comme autant de chausse-trappes ! Je les examine à la torche.

Ce sont des tranchées en zigzag de 2 et même de 3 mètres de profondeur, résultantes évidentes d'une action d'infiltration. Il faut songer aux millions de mètres cubes déversés par les pluies diluviennes. Et ne pas oublier non plus que le Pourali dont c'est le delfin, n'existe déjà plus en eau visible. Au plus haut par le sol, il peut contribuer par minage à une dislocation superficielle.

Quoi qu'il en soit, il est inutile de songer à continuer la marche de nuit. J'avais espéré, d'après notre début foudroyant, gagner Bela d'une traite. Azharuddin savait sans doute ces difficultés. Comme par miracle, le gîte de Wyaro, qu'il me recommanda, se dresse à quelques centaines de mètres.

Il est ferme, et nous nous étendons sur ses marches.

Un soleil de bonne heure brulant se charge de nous remettre sur pied, et la caravane qui n'avait pas débâté est vite refaite.

L'eau qui causa les éboulements dont nous pâtimmes à l'avantage, en échange, d'avoir vivifié la végétation. Les écureuils, les rats, jouent à cache-cache sous de gros buissons. Nous longeons des cultures qui servent opulentes si elles étaient soignées.

Des maisons d'argile sont éparpillées, ou à Obara, rassemblées. Les laboureurs sont aux champs, et inter-

rompent un instant leurs besognes pour nous regarder passer. J'ai l'impression de me promener dans un grand parc désordonné.

Des llaques se sont évaporées par endroits en laissant d'énormes craquelures imitant un puzzle (Photo 9). Ailleurs, elles miroitent encore un ou deux jours de ce soleil, et il n'en restera que le souvenir. Nous nous arrêtons à l'une d'elles pour nous humecter, tant la chaleur a brûlé notre peau.

Je veux procéder à mes ablutions, mais mon chameau, dont j'ai gardé en main la cordelière, me gêne en me tirant dessus : il s'obstine à reculer de l'eau. Je perds l'équilibre, et pour le reprendre, je pose le pied sur un morceau de bois à demi immergé devant moi.

Fuite du morceau de bois dans un remous frémissant.

Mahmoud se tord. Il est enchanté de voir que je n'ai pas su discerner comme notre chameau la sournoise immobilité d'un crocodile des sables ! Avouons que l'animal n'est pas effrayant, 1m 25 à 1m 50 de long tout au plus, mais rien n'est plus désagréable que sa révélation mopinée.

Les moutons sont une constante diversion. Leurs cortèges laineux coulent en tous sens, blanches rivières, tachetées de toisons noires, serpentant parmi les herbes. De nombreuses chèvres se mêlent à eux.

Je cherche vainement à capturer un bélier, sur lequel je voudrais prélever une meche. Il me fuit en réglant exactement sa vitesse sur celle de mon approche, si bien que notre distance reste immuable : exaspérant manège.

Ismail vient à mon aide, et s'en empare comme il eût pris un enfant ! Et pourtant il est aussi inconnu de l'animal que moi ? Tour de main, mystère d'influx, et effet d'odeur : le fort fumet de mes hommes qui personnellement m'incommode, rassure les moutons. C'est celui de tous leurs maîtres (Photo 4 bis).

Le soleil monte implacable sur cette matinée d'études.

ovines Les milles de jungle s'ajoutent aux milles de terre cuite, ou aux milles de champs entre les reliefs affaissés des petites chaînes Mor à l'est, Halṛ à l'ouest

La piste, moins crevassee et moins plate, ondule Il fait si chaud et les mirages me désorientent à tel point que je ne sais plus bien d'où je viens, ni où je vais Abdul Rahim est, sur son chameau, une loque chiffonnée

Pour demeurer pensant, je prends le mince vocabulaire english sindhi qui servit à l'Expedition française de l'Himalaya Jacques Azemar me l'a prêté Et j'essaye d'un colloque decousu, et complètement inepte, avec les chameliers

Dire « soleil », ou « chalcur », ou « soif », ou « vite », ou autres imbecillités Mais parler

IX

A BELA, CHEZ LE WAZIR-I-IZAM

C'est en plein midi que tout d'un coup, après un relèvement de terrain, apparaît à l'horizon une colline bombée, dominant des végétations assez denses.

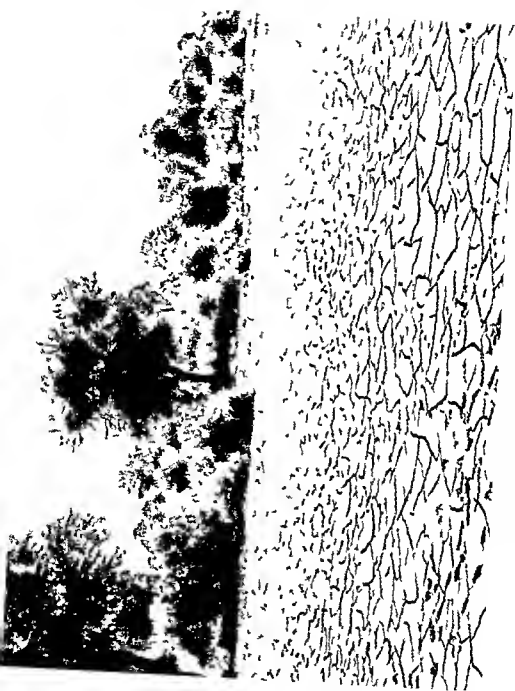
De prime abord, je n'y remarque rien. Mais l'attention que lui prêtent mes gens appelle la mienne. Je connais la brusque fixité de leurs regards lorsque quelque chose d'intéressant surgit : c'est leur manière d'avertir.

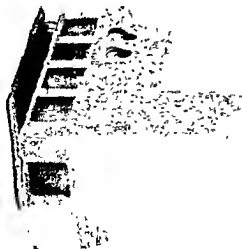
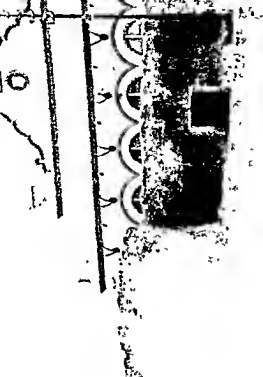
En examinant mieux la colline bombée, et en bravant pour cela les insupportables jeux de lumière qui l'environnent, j'aperçois de légers creux et de légères saillies dans la masse.

— C'est Bela, clairotte Abdul, que la vue de la ville ressuscite.

Décidément, ces maisons du Makran ont l'art du camouflage. Rien ne les distingue en leur boue des fauves couleurs du sable. Leurs formes basses leur font faire corps avec le terrain. Pourtant maintenant que nous approchons, les détails s'accusent, les plans se tranchent. Nous avons tourné, et sous ce nouvel angle un cube blanc se détache : le palais, sans doute.

Ainsi, j'arrive ! Mon cœur bat. Je vais savoir pour quels motifs on a si bien préparé mon expédition qu'elle





devait froter le Belouchistan comme un mystère sans l'entamer

Et quel accueil va t on me faire ? C'est de ma propre autorité que j'ai modifié l'itinéraire Tandis que je courais vers Bela à travers les petites chaînes S O N E du Makran le Wazir (qui ne m'attend nullement et qui n'a peut être qu'une karachi que pour ne pas me voir) le Wazir est en droit de me croire gignant sagement Lak Torpori

Pas de faubourgs L'enceinte approche Elle est creusée par une voie d'entrée assez large ma caravane s'y enfourme moi en tête avant mis pied à terre ruisselant de la très longue étape



Où suis je ? Qu'étais Uthial auprès de ce soudain pas en arrière dans le temps que je suis en train de faire ? Je me demande à quelle époque je recule et si tous ces hommes qui me dévorent de leur curiosité sont bien nés à mon siècle ?

Des teinturiers brassent des linges dans des cuves enfouies en terre L'indigo la garance teintent ces bains primitifs pauvres colorants végétaux dont les plantes mères poussent aux flancs des montagnes et qui n'ont pas la solidité *indestructible* des drogues Kuhlmann Ils ont en contre partie le pouvoir de « passer » en tons rares ou l'œil enerve vite reconnaît les chatouillements des vieux tapis persans ou turcomans faisant songer à la palette de nos vitraux de cathédrales

La rêverie s'empare de moi je m'attarde devant ces premiers artisans Mon chapeau que j'oubliais me bite dans le dos et me pousse vers le spectacle suivant un atelier étincelant de métal Sabres poignards voltigent là avec les fusils à crosse courbe Les aciers jettent leur éclat discret sous l'ombre noire de la boutte que ou le turban et la barbe de l'ouvrier sont deux tâches blanches

Une vache en liberté arrive à ma rencontre Je dois l'impressionner Elle s'arrête, plaque au sol une bouse de la largeur de la ruelle, et opère un demi-tour brutal, en piétinant son frais dépôt, qui m'éclabousse en gouttes tièdes

Je continue droit devant moi • je pense que je suis la direction opportune pour un arrivant officiel ? Les artères latérales sont si étroites, que les débordements des éventaires qui se font face se touchent presque Il y fait nuit Leurs voûtes en clayonnages seraient trop basses pour mes chamcaux Allons donc sans nous détourner de la rue principale

Des masses d'enfants jouent et se poursuivent Je me rappelle une petite fille de treize ans peut-être, au visage de femme faite, avec la marque précoce de la vie dans ses yeux d'opale verte Une volupté anormale émane de son corps infantile Ses compagnes, même plus âgées, restent, elles, de grands bébés en robes de teintes violentes

Des bousculades se produisent entre cette marmaille et des anes, exténués sous le poids de leurs charges fruits, fourrage, briquettes, d'argile séchée Une pauvre bête renversée gigote, impuissante à se relever

Un bœuf curieusement harnaché deambule, pesamment Il porte en deux sacoches géantes (les peaux de deux de ses congénères, assemblées à cet effet) 400 ou 500 litres d'eau, pour le moins qu'il a charge, évidemment, de distribuer en ville Son conducteur l'excite de l'aiguillon et de la voix, sans l'emouvoir

Toutes ces petites scènes se déroulent au ralenti dans l'enclos de ces remparts de boue séchée Impressions d'indifférence complète vis à vis du reste du monde, de résignation heureuse, de paresse Sur les quelques milliers d'habitants de Bela, combien sortent chaque jour vers leurs jardins ? Le « minimum vital » juste ce qu'il faut de bras pour ravitailler la population

Ces gens ne mangent pas pour bien manger ils mangent seulement pour « durer » d'un effort n l'autre, d'un

voyage au subant par exemple Et entre les efforts on évite la moindre dépense énergétique D'ou cet aspect de farniente d'un intérieur de ville telle que Bela ces commeres bavardes ces vieux fumeurs ces attrables de kavouas et toute la gamme des trainards imaginables On est étonné que des santes ninsi traitées arrivent à affrouter lorsqu'en vient la nécessité les terribles itinéraires de 20 et 30 journées de caravanes !

Mes réflexions en marchant sont interrompues par la profonde salutation d'un Punjabi bleu ciel et blanc sandales ocre qui accourt au devant de nous et me harangue Abdul se précipite pour le traduire

— Son Excellence le Wazir I Izam vous attend on a aperçu notre caravane des entrées de la ville et on l'a prévenu de notre approche Il nous faut suivre son itinéraire



Il advient en certaines circonstances que les sens perdent leur sens On voudrait continuer à raisonner à se rattacher à ce que l'on pensait avant que l'envoûtement ne nous prenne Impossible ! On est captif grisé comblé incapable de la moindre réaction

C'est exactement ce qui m'arrive ! Entre la route incandescente et la fraîcheur de ce jardin la transition fut trop rapide De même entre mes chancliers bornes et sales et le magnifique vieillard qui m'entretient doucement tandis que de vrais plats des boissons glacées se succèdent sur une table à quatre pieds

Mon hôte Sherik Khan Bahadur Sh Nabi Bakshi Wazir de l'Etat de Bela me reçoit sous ses portiques

De haute taille il porte une barbe blanche finement peignée Le turban est blanc le complet de soie blanc aussi Sur cet ensemble immaculé le teint bistre vient faire opposition et plus encore les yeux noirs profonds et pleins d'intelligence malicieuse

Son Excellence parle un anglais impeccable, et se met à ma portée sans que j'aie à faire effort. Après n'avoir cessé de lutter contre mes hommes, contre les éléments, j'ai l'impression que toute peine a subitement cessé, et que je suis le jouet d'un enchantement.

Des frondaisons touffues s'étagent en gâteaux, ou s'alourdissent en plongées vers le sol, ou bien encore s'accrochent à la demeure, grimpent jusqu'à nous. Les citronniers ont leurs citrons. Des fleurs multicolores peignent leurs tons vifs de ci, de là. De ce débordant en clos je reçois une haleine végétale, une haleine dont l'air surseché du Makran m'avait fait perdre le goût. Ce « vert » étale à profusion contre moi vaut un bain d'eau frappée.

En fait d'eau la table porte mieux que cela. Des citrons presses du petit lait. Ma soif est inextinguible. Quand on ne me regarde pas je vide mon verre (de n'importe quoi) à grands traits, et le repousse vite du côté de l'éclanson. Un gaillard au teint cuivre aux linges bleu ciel et dont les pieds adhèrent au dallage de tout le large éventail de leurs doigts. A combien de verres en suis-je ?

Le Wazir a auprès de lui un neveu Mohd Hamid ud Din qui il semble chérir paternellement. Je crois comprendre que le jeune homme est son fils adoptif, son héritier. Le collège de Lahore l'a européanisé sans lui conserver le cachet de haute race que l'oncle garde intact. Mohd Hamid a 19 ans. Il doit se morfondre dans cet exil. La venue d'un voyageur est une aubaine pour lui. Il m'observe avec curiosité mais se réserve pour le moment. Ce n'est guère que le Wazir qui parle, avec son timbre chaud, ses intonations nuancées, une abondance enfin qui en Islam n'est pas coutume.

— La France ! Monsieur Balsan la France le pays qui a produit Bergson. Aimez-vous votre Bergson ? Je l'admire tant. Il sera aussi vivant aussi actuel dans deux cents ans qu'aujourd'hui. Telles sont les lumières qu'il a données que toutes les nouvelles qui viendront

ne les remplaceront pas. On développera peut-être ses idées, ou l'on en aura d'autres, mais on ne les infirmera point. Elles demeureront des bases fondamentales.

Je suis aussi stupéfait de voir Bergson cité ici que de le voir cité avec une opinion aussi ferme. J'en manifeste mon étonnement d'un mot¹. Réplique.

— C'est vrai ! Mr Jolinson n'a dû oublier de vous expliquer. Je suis poète, je suis philosophe, ou les deux à la fois, ce qui donne soit de la mauvaise poésie, soit de la mauvaise philosophie. Bref, il est bien naturel que je suive avec passion tous les penseurs du monde. Mon neveu prend lui aussi un penchant pour les lettres, n'est-ce pas Molid Hamid ?

— Les vœux nequiesce l'étudiant comme il aurait dit no. (Il est *lecturer* au Government College de Sialpur, au Punjab.)

Pour l'instant, il déguste un ragoût de mouton dont j'ai moi, le palais arraché. Une sauce de feu ! J'absorbe coup sur coup deux verres de lait d'un air qui essaye mal d'être détaché. L'échanson me devisage avec inquiétude et l'intendant se départit une seconde, pour m'observer, de son garde à vous léthargique.

Le cérémonial est « laquais » par les merles bleus qui s'agitent dans les poutres et les coléoptères noirs émigrent du jardin sur le dallage, et nous courent sous les pieds. Il y a aussi de curieux insectes qui couvrent 50 cm en un clin d'œil, s'arrêtent un bon temps sans qu'on sache pourquoi puis repartent à fond de train dans un autre axe de marche.

— Nous sommes Punjabis, n'est-ce pas continue le Wazir. Les Punjabis sont des artistes. Cela a ses avantages comme ses inconvénients. Enfin ! Le gouvernement

¹ Il faut croire que cette attention des penseurs d'Extrême-Orient pour nos philosophes ne date pas d'aujourd'hui. Je relève dans François Bernier, Français à la Cour du Grand Mogol Aurang Zeb (la conquérant de Colconde) à Delhi à la fin du XVII^e siècle : « Mon Agah Hanechmend han m'attend au camp avec impatience. Il ne peut non plus se passer de philosopher tout l'après-dînée sur les livres de Descartes et de Descartes. »

de Sa Majesté m'honore quand même de sa confiance par mon mandat important en Las Bela

— Votre mandat ? dis-je, poliment, en savourant des dattes et du caille, mais en devenant attentif

— Oui, mon mandat N'allez pas me prendre cependant pour le chef de l'Etat un Djam, Beloutche authentique un roi diriez-vous, possède ici le pouvoir Je suis moi le représentant de l'Angleterre, son observateur, si vous voulez J'ai un rôle de surveillance, mais n'ai que celui-là C'est à ce titre, d'ailleurs, que j'ai eu à connaître de votre cas et que je vais être obligé de vous arrêter en cours de Mais cela est une autre histoire

— Nullement ! Parlons-en, voulez-vous, Excellence ? J'en oublie du coup souf, appetil et charme ce que j'attendais est en train de poindre

— Soit Hélas, ce sera vite fait Hassan ? L'intendant bondit à l'appel de son nom, enregistre un ordre, et disparaît Il revient avec mon guide A la rapidité avec laquelle ce dernier a été touché, je juge qu'il devait être en attente, comme un chien, dans quelque salle voisine Il est encore tout sableux La fatigue creuse ses traits Il n'a visiblement pas mangé, peut-être pas bu, tandis que nous festoyions Ruec d'acier s'il en est et respectueuse, et résignée

Le Wazir lui pose une série de questions, et s'adresse pour finir à moi :

— C'est bien ce que je supposais c'est sur votre assistance qu'il a charge de route

— Il m'emmenait, prétendait-il vers Iak Torpori

— Parfaitement votre itinéraire y passait

— Mais je n'ai jamais demandé cela ? J'avais sollicité d'attaquer la haute montagne, ici, à Bela

Subtil sourire

— Bela pouvait aussi bien s'entendre de l'Etat de Bela que de la ville de Bela, n'est-ce pas ? On pouvait ne pas y attacher un sens précis, d'autant plus que de France, vous n'étiez pas en mesure — je le pensais, en tout cas

— d'avoir des idées nettes sur un pays presque inconnu

— C'était, permettez moi de le souligner, pour le traverser que je venais, et non pour en parcourir la bordure. Avouez, Excellence, que la piste de Lak Torpori a Khozdar est presque la frontière même des Indes ?

Sous les dehors et sur le ton les plus courtois, c'est une passe d'armes. Le café coule dans les tasses, merveilleux si j'en crois son arôme. Le Wazir redouble de bonne humeur, j'allais dire de bonhomie, pour trouver des réponses exactement inverses à celles que j'espère.

— Certes, m'accorde-t-il. Mais que voulez vous ? Londres s'adresse au Gouvernement des Indes pour votre projet. Delhi se retourne vers le Major Gastrell, Political Agent pour le Beloutchistan, le Political Agent permet que l'affaire me vienne. Vous me suivez ? La question de sécurité se pose. Ma responsabilité est engagée à son sujet. Et je vous ai préparé une route sûre. Dear Sir, il vous a plu d'en dévier ? Cela m'a valu le plaisir de votre visite. Pour moi, c'est bien ! Pour vous, moins bien car d'ici, je ne puis que vous renvoyer à Lak Torpori par un parcours insipide. À moins que vous ne préféreriez rentrer à Karachi ? Au Sindh Club ces messieurs auront vite fait.

— Grand Dieu, non. Je préfère une troisième solution. Je voulais passer par Bela. J'y suis. Il me suffit de continuer.

— Impossible. Mon autorité ou plutôt ma vie ne s'étend que jusqu'à Kamal Khan, au pied des montagnes. Au-delà commence un pays douteux, territoire de tribus indépendantes et guerroyantes. Je ne les connais pas. Je n'ai aucun contact avec elles, aucune influence sur elles. Je ne puis répondre de votre passage, ni des lors vous laisser partir de ce côté.

À l'entendre, rien n'aurait changé depuis Pottinger et les démêlés que narre le lieutenant de Capaves avec la tribu des Bezendjars. C'est d'ailleurs vraisemblable. Mais Pottinger s'en sortit bien. Alors ?

— Non, ajoute mon hôte d'ici à Kalat par ces mon

tagues terribles, sans pistes, par la mousson dont la saison bat son plein, et qui vous frappera peut-être chaque jour, le trajet serait trop périlleux. Quinze journées de marche dure suffiront-elles ? Allons ! Dear Sir Bal-san, la seule décision à prendre est de retourner à Karachi.

J'admire comme ce vieillard varie ses expressions avec jeunesse. Il est tour à tour évasif, catégorique, grave, et un instant après moqueur. Plaisante-t-il quand ses traits se figent, et parle-t-il d'autorité lorsqu'ils se détendent ? Ses yeux pétillent d'idées dont on ne connaît que ce qu'il veut en révéler, sous une forme indéfectiblement élégante. Et, petit à petit, de phrase en phrase, il canalise vers ses suggestions.

— Vous avez dans votre malheur une chance...

— Vous trouvez ?

— Justement il y a une auto à Bela, qui attend de trouver l'occasion de repartir. Je connais l'homme, un bon chauffeur de Karachi, habitué au sable et à ses pièges. Je lui parlerai, et ferai votre marché. Il doit arriver, malgré la mauvaise saison, à vous ramener aux Indes.

Je suis mes réflexes plus que ma réflexion : l'instinct est parfois le meilleur conseiller, quand le découragement empêche de raisonner avec clarté. Quelque chose me souffle d'opposer la souplesse à la souplesse, de ne pas m'entêter sur l'heure, ni par principe. J'ai le souvenir d'une expédition antérieure, dans un autre continent, où pour avoir agi en force, j'ai finalement perdu le bénéfice d'une approche prolongée.

Je ne laisse pas paraître mon dépit, comme si je m'élevais au-dessus des tracasseries des circonstances.

— Nous verrons, dis-je.

— Bien sûr. Rien ne presse.

Le wazir lui non plus n'est pas de ceux qui s'acharnent sur un clou ; il saute à pieds joints sur un tout autre thème :

— Notre repas est fini. Mon neveu vous offre de faire

la sieste avec lui dans ses appartements, pendant que l'on achevera de vous ouvrir la maison d'hôtes : elle sera prête à la fin des heures chaudes. On vous y conduira à ce moment, et je passerai vous y prendre vers 18 heures. Nous irons à une réception de Son Altesse le Djam en l'honneur des fiançailles de sa fille.

Les mots d'Excellence, d'Altesse, de réceptions, d'honneur, font sourire dans cette ville de boue sèche, où les rues suintent d'urine, et ont la capricieuse largeur de sentes de chèvres. A défaut des moyens de poursuivre ma traversée, j'ai au moins de savoureuses observations en perspective.

X

LA SIESTE DE MOHD HAMID UD DIN

L' « appartement » de Mohd Hamid est attenant aux bâtiments dont la ceinture de portiques abrita le déjeuner. On y parvient au bout du couloir d'ombre où nous étions attablés.

Mobilier réduit au minimum. Une coiffeuse rococo, une table, deux lits ou plus exactement deux matelas à drap unique (sans drap de dessus). Le support des moustiquaires fait « ciel » en surplomb sur ces vastes reposoirs.

La pénombre est découpée par les baies, où les larges feuilles de bananiers chantent sous le soleil de leur vert le plus hurleur, et où le ciel gris aveugle le regard qui s'y pose : un de ces gris de chaleur, perfides.

Nous avons occupé chacun une couche. Il serait décent d'échanger quelques mots avant de dormir, mais je me demande par quel bout prendre une conversation ? Mohd Hamid me dévisage avec fixité dans l'attente que je m'y décide, visiblement décidé, lui, à ne pas prononcer la première parole.

A ce moment un grand panneau blanc, dont je n'avais pas interprété l'utilité, se met en branle. Un souffle d'air passe sur nos corps. Une panka, c'est parfait ! Le der-

nier confort. Mois où se cache le mochiniste ? Je finis par apercevoir ses pieds nus pointant hors du profil de l'appareil, qui le coche lui même : on ne peut souhoiter plus discret.

Toujours le regard oigu du jeune homme : trouvons quelque chose.

— Venez-vous souvent avec votre oncle ?

— Depuis la fin de mes études, oui.

— Quelles sont vos distractions ici ?

— Il n'y en a pas. En dehors de déplacements aux jardins que nous possédons sur le Pourali, je reste à lire.

J'aperçois à sa portée Seven Pillars of Wisdom, du fameux colonel Lawrence. Il a vu mon regard, et éclote de rire :

— Un qui ne vous oime pas, vous, Jo France !

Le rire se prolonge et résonne. Toute la physionomie s'éclaire d'intelligence. Le garçon pour être peu communicatif de prime abord, n'en doit pas moins être plein d'idées personnelles, peut-être de voleur : mon opinion à son égord se corrige ou sur et à mesure qu'il parle, avec mesure, et jomois pour ne rien dire. Nous nous arrêtons un instant à l'aventurier anglois, dont il a parfaitement compris le cynique génie destructeur-constructeur (puisque, pour bâtir à son goût, il prépara d'abord la ruine des autres).

Mohd Homid s'est apprivoisé.

— Bela n'est pas drôle pour moi, me confie-t-il. Les jardins c'est joli, ou plutôt bon, car ils regorgent de fruits ; mais je m'en losse. Les livres, j'en suis vite au bout. Et les femmes manquent...

— J'ai pourtant aperçu des silhouettes prometteuses ?

— Rien de convenable. Heureusement, nous ne faisons ici que de simples séjours. Nous sommes Hindous et pas Beloutches : notre cœur, nos plaisirs sont aux Indes.

Nos propos se ralentissent, cessent. Ici se place une tentative pour dormir. Le crin-crin de la panka est

tellement regulier qu'il vaut une berceuse, au lieu d'être gèneur. Mais sa ventilation qui, elle, devrait être salubre, est au contraire malheureuse. elle remue avec l'air les centaines de mouches qui sans cela ne bougeraient point, peut-être ?

C'est le bourdonnement d'un meeting d'aviation entendu de la pelouse à Vincennes, quand il y a foule d'avions en l'air. Innombrables atterrissages inter-vols sur nos joues, nos bras, nos jambes. Je ne cesse de me claquer la chair en tous sens.

Une sorte d'engourdissement finit pourtant par affaiblir ma conscience du monde extérieur.



Qu'y a-t-il ? La cessation des grincements de la panka m'a lire de ma torpeur.

Mais cela ne dure pas. Voici le grand panneau qui repart. Un, deux, un. Les escadrilles de mouches repartent elles-mêmes.

Je me retourne sur mon maletas pour une nouvelle somnolence, à défaut de sommeil.

Je n'y parviens plus !

Le bruit qui me berçait, et auquel je m'étais habituée, n'est plus le même. Est-ce bête d'être sensible à d'aussi petites nuances ? Et quand les nerfs se mettent de la partie, la « petite nuance » prend des proportions formidables.

Décidément, rien à faire. Je ne fermerai plus les yeux. C'est la faute de cette panka, car elle n'maintenant, en plus de son grincement, comme un cliquetis de chaînes.

Je finis par lui donner un regard. Elle n'a pourtant rien de changé ? Mais si. Ce qui est changé, ce sont les pieds de l'opérateur. c'est sur eux qu'elles sont, les chaînes que j'entendais, solidement rivées aux chevilles. Et les tractions rythmées du tireur provoquent leurs entre-chocs en cadence.

La suspension momentance de la ventilation provient de la « relève »

Quel étrange remplaçant est venu succéder au serviteur qui assura le premier tour de la fastidieuse besogne — si fastidieuse qu'elle devrait endormir celui qui l'exécute, avant ceux qu'il a chargé d'endormir ?

— Ça ? Un prisonnier, un pum, me répond Mohd Hamid, sans percevoir mon étonnement. On s'en sert. Et il repart dans ses rêves



Cette sieste de couleur bien orientale, teintée de barbaresque, se termine par l'arrivée inopinée d'Abdul Agité, phraseur, il déclare que le rest-house est grâce à lui prêt pour me recevoir. C'est le vrai boy d'elapes !

Les rest houses construits pour les Européens, dans les lieux où quelques uns d'entre eux peuvent être appelés à se rendre, sont presque tous semblables. Quand on en a pratiqué un, l'on connaît tous les autres. A toutes fins utiles, je décris celui-ci.

Il est situé au sud de la ville, sur une légère éminence précédant celle de Bela. Cour délimitée par de basses murettes de terre. Au fond, la construction trois ou quatre pièces communiquant entre elles, et ouvertes sur la galerie couverte extérieure. Le jour se vit dans les pièces, la nuit sur la galerie. Un mobilier colonial est à la disposition du voyageur : sièges, baignoire en zinc, timette portative. De grosses nattes couvrent le sol. Il y a un gardien en pied. C'est lui qui ouvre quand l'occasion en vient, qui ferme, mais qui jamais ne balaye. On trouve intacts les saletes de son prédécesseur, les résidus d'évaporation de ses eaux dans le fond de la baignoire, ses épluchures, ses papiers gras, et, le principal, son emargement sur le cahier de passage.

Seuls, des officiers ont laissé leurs noms avant moi. Je reconstitue aisément leur présence, je les vois d'inter-

pellant avec une bêtise simple, choquant leurs verres ou leurs gobelets, se portant des toasts

L'eau ruisselle sur mon corps Délices Le « frichti » d'Abdul Rahim dispense un alléchant fumet Tout me sourirait, si je ne sortais d'apprendre que l'on me barre la route

Ah! on va avoir affaire à un joueur tenace Je ne sais ni ce que je ferai, ni quand, ni comment j'agirai mais l'amertume me tenaille, ma volonté s'aiguise

J'ai mis tout en œuvre pour traverser le massif beloutche On me met des bâtons dans les roues pour les meilleures raisons du monde, au nom d'une sollicitude touchante Ce n'est nullement de mon goût *Je passerai quand même, dusse-je inventer des moyens extraordinaires*

LES FIANÇAILLES DE SARDAR RAZUL BAKHSI

Mais je n'ai pas le temps de batur des plans. Déjà le Wazir-I Izam vient s'enquerir de mes nouvelles et me chercher, j'entends sa voix chaude sur mon seuil. Et je ne suis pas fiable.

Quelques instants après l'échange des politesses d'usage « Ne manquez-vous de rien ? » « Merci, jamais je ne fus mieux » etc, etc, nous ressortons côte à côte vers la petite cité. Nous allons à pied, en promeneurs, populairement.

Autour des portes des maisons les gens s'inclinent, saluent dévotement. Nous devons figurer pour eux ce que représentait au moyen âge le tour du Seigneur et de son nouvel hôte parmi les ruelles de la cité forte. Le Wazir tire l'oreille d'un bambin, lance une boutade à un patriarche edente, menace de sa canne un chien hargoeux. Avec sa belle barbe et sa bonhomie dosée, il tient de Henri IV en visite chez le manant.

— Au fait, me dit-il en marchant, le Djam fete en ce moment Sardar Razul. Or, Sardar Razul est le chef des Mengal, la batailleuse tribu de Wad. Il regne sur le nord de la région que je qualifiais de douteuse. C'est un heureux caractère, et à qui tout sourit les affaires, l'amour. Ses immenses troupeaux représentent une richesse considérable.

— Est-il à Bela depuis longtemps ?

— Non, mais il va y séjourner plusieurs semaines, pour prendre une seconde épouse en la personne d'une fille du Djam. Son futur beau-père lui offre une maison, qu'il est en train de décorer : nous y arrivons. C'est là que nous sommes conviés, et pas au Palais.

Des énergumènes sans autre pièce d'uniforme que leurs vieux fusils de la guerre de Crimée, se mettent au présentement-armes. Leurs pieds nus mordent le sable de tous leurs ongles. C'est un peloton de la « Garde » de Bela, poste à l'entrée de la réception.



D'un coup d'œil, il m'est facile d'embrasser la situation. On ne comptait pas sur moi évidemment quand les invitations furent lancées, j'ai été invité par raceroç mais depuis que je l'ai été, depuis quelques heures, par conséquent, je suis l'« événement ».

Au mouvement général que notre entrée provoque — tout le monde se lève, — à la soudaine convergence des yeux, je constate que l'on ne parlait que de moi, et que l'on n'attendait que moi. L'on espère peut-être que je vais prononcer un discours ?

Nous traversons la cour dans un silence de mort vers la galerie bourrée d'hommes. De quoi être à mon aise ! Si je pouvais faire une pirouette, siffloter, me décontracter. Soyons sérieux. L'air poli de commande, la démarche aussi dégagée que possible, je continue à approcher. Je cherche avec désespoir le personnage à saluer. Mais « chez eux », dans le camp opposé, personne ne se détache. Ils ne sont pas compatissants, vraiment !

Me voici au contact. La situation est sans issue quand le Wazir, qui m'avait laissé traîtreusement à moi-même, me rejoint au dernier moment, et me dirige vers un tout petit homme à bonnet d'astrakan.

— Sir Balsan Dyrin Mir Ghulam Mohammed Khan



Le Djam est d'une laideur curieuse, mais respire la gentillesse. Déjà le Wazir m'attire vers un tout autre « type » il est même amusant de voir un tel contraste entre deux hommes de pays identique.

— Khan Bahadur Sardar Razul Bakhshi, Khan Mengal

Le futur gendre ! Lh bien, le couple beau père et gendre aura son originalité. La seule ressemblance est dans l'âge. Pour le reste, Sardar Razul est de haute taille, de forte corpulence. Il a le geste aussi facile que le Djam est réservé. Il penche vers moi son visage gras, on perçoit de petits yeux courcurs. Le flot de ses paroles coule, entrecoupe de mots anglais, de beloutchi, de sindhvi. Je suppose qu'il me fait les honneurs de la résidence qui lui est offerte : sa main potelée me désigne les mosaïques, le plafond à caissons peints, la disposition intérieure. Et il y ajoute des explications sans conteste intéressantes. Je suis tout cela de mon air le plus important et le plus connaisseur : tant que c'est lui qui parle, j'ai la paix. Et je souhaite qu'il se prolonge.

Malheureusement il achève. Le thé est servi sous l'inévitable galerie, avec des pâtisseries. Tout le monde s'attable en un clin d'œil. Le service, les politesses pour se passer les plats ou les théières suppléent à la conversation. On ne se mettra à parler qu'au bout d'un temps, et par petits groupes.

Le Djam m'a pris moi à sa droite, le Wazir à sa gauche. En face de lui Sardar Razul fait des trempettes et multe sourires. Mohd Hamid Ud Din, que nous avons retrouvé, a repris son expectative. Cependant, le Wazir et Sardar Razul s'entrechenaient avec une vivacité croissante, en me lançant de fréquents coups d'œil. Il est question de moi. Sardar Razul insiste (sur je ne sais quoi), joint la mimique au verbe. Finalement le Wazir se retourne de mon côté et me déclare :

— Le chef des Mengal est au regret que je vous ai arrêté sur le chemin de son territoire. Il tient absolument à vous exprimer son opinion lui-même.

Un colloque en anglais *cnckney* s'engage, dans lequel je concentre toute mon attention pour attraper quelques bribes de sens. Le proluxe Sardar me promet tout ce que niait le Wazir, me garantit tout ce qu'il mettait en doute. L'affaire se transforme en chose *presque trop facile*, pour qui a comme moi lu Pnttinger. Il m'indique des délais. leur brievete m'etonne. Je cite le cas de mousson d'un seul cnup, les délais dnublent.

Il y a un je ne sais quoi chez cet homme, un ton a la fois mielleux et railleur, une contradiction, qui me mettent sur mes gardes. Je suis la proie d'une hesitation terrible. Et pour y ajouter, plusieurs convives suivent la scene, me fouillent du regard, guettent ma reponse, et troublent mon independance.

Je cite telle quelle l'impression que me produisit Sardar Razul. Pouvais je savoir que j'aurais un jour l'occasion de revenir completement sur un jugement aussi defavorable ? Je n'en aurai que plus de plaisir a le rehabiliter dans la suite.

Point n'est besoin d'aller en Asie pour trouver de braves gens sous des apparences de cnquins, a coté de coquins aux allures apaisantes. Et pour le moment, tout chez le bonhomme m'inspire des doutes. Il me rappelle certains chefs indigenes de mes voyages antérieurs, auxquels je m'étais fie sur l'éclat de leurs yeux, tandis qu'ils m'offraient leur aide totale. ce n'était que mensonge. Les protestations d'amitie du fitaorari félon de Néjo, en Ethiopie, sont fraiches dans ma mémoire.

Mon hesitation n'échappe pas au Wazir. Que pense-t-il ? Il est léger et réfléchi, hant et impénétrable. Son beau regard noir va de Sardar Razul a moi.

La proposition qui m'est faite vient a l'encontre des objections et du veto qu'il m'opposa. Mais il me sent indisposé par le conseiller. Me juge-t-il « mûr » au point de ne plus avoir besoin de m'interdire le passage, parce qu'il voit que j'y renoncerai de moi-même ? Ce serait la de la diplomatie supérieure. elle ne m'étonnerait pas de sa part, étant donnée son adresse. Et je ne

lui en voudrais pas, car on ne peut éprouver que de la vénération pour ce vicillard aristocratique

Comme un silence s'est produit, — le premier, — il me dit

— Allons, vous aurez le loisir de vous décider, car nous nous retrouvons tous après le dîner chez Son Altesse le Djam, qui nous offre en son palais une soirée de chants du Punjab Vous nous fixerez à la fête ?

— Très bien, fais-je avec calme, enchanté de gagner du temps (La temporisation est mieux jugée chez les Arabes et leur coreligionnaires que la bousculade)



Nouvelle (et toujours ridicule) prise d'armes, nu-pieds, n la sortie du porche. Du seuil, la vitte plonge vers une petite place où stationne une Chevrolet découverte. Un tel engin a Bela attire l'œil

— Précisément, me renseigne le Wazir, toujours pie-ton n mes côtes, c'est l'auto que je vous destinais. Elle a conduit ici un dignitaire il y a quelques jours, et attendait une occasion de s'en retourner en charge. La course n'est pas sans imprévu, et le propriétaire préfère l'accomplir aux risques — et aux frais — d'un client, que pour lui tout seul.

Il ajoute quelques pas plus loin

— Vous l'auriez à bon compte, car il faut que l'homme rentre. Et par ces temps de mousson, les voyageurs sont exceptionnels. Voulez-vous que je discute ses prix ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur, Excellence

— Il vous en coûtera autour de soixante roupies, car vous économisez l'aller

— Ah ? Quelle aubaine

Ces précisions sont pittoresques sur ces lèvres altières ! Son Excellence doit avoir l'impression que je suis désormais acquis à l'idée du retour, et me prend le bras avec une légère pression que je suis libre d'interpréter

Un colloque en anglais *cockney* s'engage, dans lequel je concentre toute mon attention pour attraper quelques bribes de sens. Le prolix Sardar me promet tout ce que niait le Wazir, me garantit tout ce qu'il mettait en doute. L'affaire se transforme en chose *presque trop facile*, pour qui a comme moi lu Pottinger... Il m'indique des délais : leur brièveté m'étonne. Je cite le cas de mousson : d'un seul coup, les délais doublent.

Il y a un je ne sais quoi chez cet homme, un tan à la fois mielleux et railleur, une contradiction, qui me mettent sur mes gardes. Je suis la proie d'une hésitation terrible. Et pour y ajouter, plusieurs convives suivent la scène, me fouillent du regard, guettent ma réponse, et troublent mon indépendance.

Je cite telle quelle l'impression que me produisit Sardar Razul. Pouvais-je savoir que j'aurais un jour l'occasion de revenir complètement sur un jugement aussi défavorable ? Je n'en aurai que plus de plaisir à le réhabiliter dans la suite.

Point n'est besoin d'aller en Asie pour trouver de braves gens sous des apparences de coquins, à côté de coquins aux allures apaisantes... Et pour le moment, tant chez le banhomme m'inspire des doutes. Il me rappelle certains chefs indigènes de mes voyages antérieurs, auxquels je m'étais fié sur l'éclat de leurs yeux, tandis qu'ils m'offraient leur aide totale : ce n'était que mensonge. Les protestations d'amitié du *Staorari* félon de Néjo, en Éthiopie, sont fraîches dans ma mémoire...

Mon hésitation n'échappe pas au Wazir. Que pense-t-il ? Il est léger et réfléchi, haut et impénétrable. Son beau regard noir va de Sardar Razul à moi.

La proposition qui m'est faite vient à l'encontre des objections et du veto qu'il m'opposa. Mais il me sent indisposé par le conseiller. Me juge-t-il « mûr » au point de ne plus avoir besoin de m'interdire le passage, parce qu'il sait que j'y renoncerai de moi-même ?... Ce serait là de la diplomatie supérieure : elle ne m'étonnerait pas de sa part, étant donnée son adresse ! Et je ne

lui en voudrais pas, car on ne peut éprouver que de la vénération pour ce vieillard aristocratique

Comme un silence s'est produit, — le premier, — il me dit

— Allons, vous aurez le loisir de vous décider, car nous nous retrouvons tous après le dîner chez Son Altesse le Djam, qui nous offre en son palais une soirée de chants du Punjab Vous nous fixerez à la fête ?

— Très bien, fais-je avec calme, enchanté de gagner du temps (La temporisation est mieux jugée chez les Arabes et leur coreligionnaires que la bousculade)

Nouvelle (et toujours ridicule) prise d'armes, nuptials à la sortie du porche Du seuil la vue plonge vers une petite place où stationne une Chevrolet découverte Un tel engin à Bela attire l'œil

— Précisément, me renseigne le Wazir, toujours pieux à mes côtés, c'est l'auto que je vous destinais Elle a conduit ici un dignitaire il y a quelques jours, et attendait une occasion de s'en retourner en charge la course n'est pas sans imprévu et le propriétaire préfère l'accomplir aux risques — et aux frais — d'un client, que pour lui tout seul

Il ajoute quelques pas plus loin

— Vous l'auriez à bon compte, car il faut que l'homme rentre Et par ces temps de monsoon, les voyageurs sont exceptionnels Voulez-vous que je discute ses prix ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur, Excellence

— Il vous en coûtera autour de soixante roupies, car vous économisez l'aller

— Ah ? Quelle aubaine

Ces précisions sont pittoresques sur ces lèvres altières ! Son Excellence doit avoir l'impression que je suis désormais acquis à l'idée du retour, et me prend le bras avec une légère pression que je suis libre d'interpréter

comme une marque de compassion dans mon infortune. En même temps, l'expression de ses traits serait plutôt moqueuse...

— Descendons donc voir l'homme et l'engin, avant que je ne vous reconduise au rest-house.

La vieille bagoole sent la toile cirée fondante. Les caresses du sable ont maté sa peinture. Le chauffeur était là, quoique invisible, assoupi sur le tapis-brosse arrière. Il se dresse tel un diable hors sa boîte.

Palabre cocasse entre le Wazir de l'Etat de Las Bela (Khan Bahadur) et ce bout de mécano bâtard...

L'heure tourne. Il n'y a que le temps de diner avant la soirée du Djam. J'obtiens que le Wazir ne s'impose pas le détour nécessaire pour m'accompagner, et je regagne vivement mon rest-house.

Je voudrais surtout être seul à seul avec moi, pendant trois quarts d'heure ou une heure. Cesser d'avoir à me casser la tête à comprendre ce que l'on me dit, ou à « tenir », des attitudes de circonstance. La catastrophe est sur moi depuis que je suis à Bela, et je n'ai pas encore eu un instant pour choisir une tactique. Car le lecteur m'a fait la confiance de supposer que j'étais moins malléable, ou moins impressionnable, que pouvait le croire le Wazir-I-Izam ? Attention... Ma réaction commence.

VII

LA GRANDE DECISION

— Dinner is ready, Sir !

Du plus loin qu'il m'a aperçu groissant le sentier du rest house, mon prétentieux serviteur m'annonce mon repas en agitant un linge. Eh bien, mangeons ! Le déjeuner du Wazir est déjà digéré, et n'a pas ossouvi une foin de plusieurs jours.

Un des plus grands reconforts que j'éprouve dans les coups durs du genre de celui qui m'arrive, c'est de toujours retrouver ma santé prête à répondre à un nouvel appel. Elle me reste, indéfectiblement solide, vivante, vorace, quelles que soient les excentricités auxquelles je l'ai soumise ! Du fond de ma chair, c'est un précieux gage de confiance et d'espoir qui monte. Un bon terrain animal est la cheville ouvrière de toutes les initiatives.

— Thank you, Sir

Remerciements d'Abdul, parce que j'apprécie ses prières. Il n'y a pas de quoi ! A présent que mon appétit se calme, je perçois — mon goût se reveillant — qu'elles étaient des plus ordinaires.

Pour n'en pas perdre l'habitude, mes chameliers cuisinent en plein air. Leur maigre fumée zigzague dans l'embrasure de ma fenêtre, sur un fond de ciel qui s'obscurcit de plus en plus. Ils devisent sentencieuse

ment, avec de longs arrêts dans la conversation. Je les ai vu psalmodier aussi de la sorte, en se renvoyant des strophes coupées de silences de plusieurs secondes. En somme, ils ont la même façon de prier et de parler.

Bruit de moteur. C'est la Chevrolet bleu ciel qui vient s'ajouter à l'encombrement de ma cour. En Orient, tout ce qui dépend ou tout ce qui a une chance, même infime, de dépendre de vous, s'agglutine à vous, marque votre seuil, cherche votre regard. Je n'ai pas traité avec le petit chauffeur que déjà il se considère de ma maison.

De ces chameliers et de leurs bêtes baraquées, ou de ce mécano et de sa ferraille, un seul groupe me suivra demain dans mon voyage. Lequel ? Ils le savent encore moins que moi, mais tous ils vont coucher devant ma porte, fatalistes, prêts à obéir à ma volonté quels que soient ceux qu'elle désigne.

J'exhorte Abdul à se presser de desservir. Je veux table rase et solitude. Du thé, ma gourde de cognac et du tabac assisteront ma réflexion. Ayant épuisé mes cigarettes, je fume celles offertes par le post master d'Uthal. Le tabac est enveloppé dans un cornet fait de l'une de ses propres feuilles, et le tout nonné d'une ficelle. Odeur et goût âcres, mais léger pouvoir stupéfiant, qui ne me déplaît pas dans la minute actuelle. J'en sens déjà l'heureux effet mental.

J'ai extirpé d'un de mes sacs le fameux dossier que J. me confia juste avant mon départ sur la rive du fleuve Hab. J'ai rapproché la lampe. Les feuillettes me glissent des doigts en leur désordre, mais mon attention papillonne dans cette paperasse avec une lucidité surprenante.

Bien de sérieux d'abord. Bien encore. Ah ! lettre du Passport officer to the Government of Sindh, en date du 22 mai 1937, émettant l'avis qu'aucune autorisation spéciale ne semble s'imposer. Le 29 juin lettre de J. consultant le Wazir-i-Izam de Bela. Et voici une missive signée Nabi Baksh K. B. (Khan Bahadur) du 16 juillet c'est la réponse du Wazir.

Il se charge de me faire conduire à Lak Torpori (Ce fameux Lak Torpori qui n'a pas éveillé l'attention de J, quoiqu'il eût dû a me dévier complètement) Mais ses hommes ne peuvent aller au delà — c'est un comble ! — Il faut consulter, pour dépasser ce point, le Political Agent de Kalat

Lettre de J à ce dernier, du 17 juillet Réponse du Political Agent pour la première fois apparaissent pour moi le nom et la signature du Major Gastrell sur une pièce officielle

Que dit le Major Gastrell ? Il écrit de Mastung ville forte du nord beloutche Il demande des renseignements sur les buts de mon voyage Si aucune objection n'est retenue à mon égard il accordera les facilités à partir de Lak Torpori Déjà il joint copie de ce qu'il écrit au Wazir de Bela pour la jonction en ce lieu Le ton de cette lettre est celui de l'homme qui examine et tranche en dernier ressort

Tout le reste ne compte plus beaux papiers forts enroulés au doigt comme les aiment les Anglais, « pelures » verts jaunes Je refourre tout en vrac dans mon sac Une chose importe Gastrell, l'existence de Gastrell, l'accord plein de Gastrell

Sans son accord plein à lui, sans celui de ses Wazirs là où il en entretient sans la force d'un message portant sa griffe là où je ne trouverai plus que des Khans beloutches, j'échouerais Ou je n'aurai qu'une demi-satisfaction une réussite au rabais lente sans les honneurs dus aux difficultés vaincues une suite d'accueils par les petites portes

Abdul a fini sa vaisselle Il sait très bien qu'une détermination s'élabore dans ma tête Et comme la ville l'a corrompu, et qu'il n'a plus ce très pur fatalisme auquel je faisais allusion par ailleurs il vient traîner près de moi sous le prétexte de me porter des dattes des oasis voisines en réalité pour me tirer des nouvelles

— Que faisons nous Sir demande-t-il ?

— Attends Tu ne seras pas long à le savoir

Les chameliers, eux, en sont à leur prière Je ne les distingue plus La nuit est totale Les insectes bombardent ma lampe Je ne lâche point le fil de mes pensées

Si Gastrell m'avait connu, mon début eût été autre Mettons-nous à sa place Un Français (le Front Populaire est de 1936, et nous sommes en 1937) émet la prétention de traverser un pays féodal, de simple protectorat, où le Service Politique et les militaires britanniques ne circulent qu'infinitement peu, et jamais sur le trajet sollicite Quelles initiatives ira-t-il prendre ? Quelles seront ses influences ? Et d'abord, à quoi rime son voyage ? On vit bien des Français agiter notre propre colonie indochinoise, et y exciter les esprits Le Major aurait pu se montrer plus difficile encore qu'il ne l'a été, et me refouler net

Mon parti est pris Je vais chercher son viatique Je le joindrai et le persuaderai Il est dans le Nord, puisque sa lettre vint du Nord Le train va de Karachi à Quetta de là Et si la chance me sourit, je réussirai mon parcours en sens inverse, nord-sud

Un détail revient d'ailleurs à ma mémoire les mots d'anglais que possédait Sardar Razul Les Mengal, sa tribu, ne sont pas très loin de Kalat, et il doit y avoir des contacts entre ces peuplades presque septentrionales et les postes avancés anglais Raison de plus pour qu'un départ organisé la haut, dans ces régions présente plus de facilités que je n'en eus au sud, avec l'isolement créé par le désert du Makran

— Abdul ! Nous retournons demain matin à Karachi avertis le chauffeur de l'auto qui est arrivée Et dis-lui d'avancer tout de suite pour me conduire au palais du Djam

Puisque j'ai une voiture, qu'elle me serve immédiatement Mon entrée en équipage dans Bela va faire sensation à cette heure nocturne moteur claironnant mon approche, phares m'annonçant en antennes Ah ! Messieurs de Bela ! Ne pensez pas que je vous apporte le poids d'une défaite Que mon assurance, que mon optimisme

même vous intriguent ! Augurez tout de mon attitude, je vous surprendrai encore. Un jour vous me verrez revenir par les montagnes que, demain, je vais vous sembler fuir.

Que l'avenir fasse justice ou non a ces fanfaronnades, elles m'apaisent. Je monte dans ma torpédo haletante. Les cliameaux déploient des cols courroucés au bruit des pelarades du moteur qui s'éveille. Des silhouettes armées vont de long en large. c'est ma « garde », que l'on a envoyée au rest house pour me protéger contre des ennemis imaginaires — a moins que ce ne soit contre mes propres entreprises ?

— Abdul, je prierai les chameliers demain a 8 heures. Nous fumerons une dernière fois ensemble¹.

L'auto dévale. Des chiens sous passent dans mes phares et s'acharnent a ma poursuite. Le sable fouette les garde boue en grele. Freinage a l'entrée de la ville.

Notre largeur est juste celle des ruelles et nous roulons déjà beaucoup trop vite. Pourvu qu'aucun curieux ne s'avise de sortir d'une porte ! Mais tous les habitants dorment. on ne veille que chez les Seigneurs.

¹ Rien ne flatte les caravaniers comme la cigarette familièrement fumée avec eux. Les Gold Flake ou Craven qu'on leur donne leur font l'effet d'un plaisir de grand luxe à côté des pipes à eau dont ils se servent à cinq ou six.

Ils ne mettent pas la cigarette à leur bouche mais tirent dessus à travers leurs doigts comme « ils enseignaient de l'abimer par le contact de lèvres habituées à serrer la solide canule du Ichlam (leur narghileh).

XIII

LA FÊTE NOCTURNE DU DJAM MIR

Une place haut perchée (Bela est construite sur une bosse), où grouillent des curieux : debout, couchés, accroupis. Un vaste porche en torchis, comme l'enceinte qu'il entaille. Obscurité au dehors, ténèbres sous le porche. J'y pénètre¹.

Un bœuf me cloue sur place. Les moutons m'échappent-ils dans le bled pour me poursuivre chez le Djam ? Le cube laineux d'un énorme bélier se détache au bout de quelques secondes d'acclimatement au noir. Ses cornes ont les torsades puissantes de certains motifs grecs. Il est à son poste habituel, le bon animal ! Ce n'est pas parce que Son Altesse reçoit, qu'on a jugé nécessaire de le déloger. Il illustre par son modeste exemple tout le secret de cette alliance que l'on constate, en Orient, entre la simplicité et le faste² !

Mais deux intendants étaient à l'affût de mon arrivée ; ils s'empressent pour me conduire. Comme nous débouchons dans la cour interne, d'un seul coup la fête me prend aux yeux, envahit mes oreilles... Brusque et magique apparition.

1 La photo 10 montre la vue extérieure du palais du Djam, que je retournai photographier de jour.

2. Je retrouverai le même portier laineux sur le seuil du consul de S. A. le roi d'Afghanistan à Chaman, lorsque je voyagerai vers Kaboul.

Le palais s'élève au-dessus de l'obscurité épaisse de la cour, dans un ciel d'argent où scintillent les mille et mille points d'or des étoiles. Il est couronné d'une terrasse en plein air, qui flamboie : aucune lumière en dehors d'elle, et sur elle, sous le feu des photophores, toute la société du Djam Mir, immobile. Un chant est en cours. L'assistance observe le plus profond silence. Seule règne l'étrange harmonie de ces notes gutturales ou nasales, qui exercent sur nos sens européens une influence d'hypnose.

Je suis tellement saisi, que je marque un temps d'arrêt, et que les guides qui me précèdent se retournent et reviennent vers moi à tâtons. J'ai les yeux littéralement rivés à cette terrasse flamboyante et chantante...

Je demeure figé jusqu'à ce que la musique cesse. Sa fin me désoriente comme lorsqu'on sort d'un rêve. En série, des détails moins poétiques que l'harmonie qui me tint captif me frappent. Un chien me renifle obstinément les jambes. Je frôle un bambin dont, à certaine odeur, je dirais qu'il pose culotte, s'il en possédait une. Un groupe de vieux, indignes de la réception officielle, est béatement pâmé dans la crasse et fasciné par la fête. Les chapelets s'égrènent machinalement dans les mains calleuses.

J'y vois de mieux en mieux. La cour regorge d'humains, mêlés de quelques animaux, en quête des miettes des réjouissances du Prince. Mais marchons, les intendants s'impatientent.

On serait mieux de s'en tenir sur ses impressions ! Au fur et à mesure que j'avance, le palais me paraît moins merveilleux... Le mirage s'annihile. La construction est en matériaux équivalents aux bâtisses beloutches, avec cette différence qu'elle est enduite au plâtre. Une seule curiosité saillante : les massives de moussous, bois au noble grain, alignés en frise sous la balustrade de la terrasse.

Des escaliers tortillants me mènent d'abord au premier. J'entrevois de terribles meubles genre du « Salon

premier prix » Lévitan. L'effort qu'il a fallu pour les amener mérite plus de considération que leur style. Et quelle mise en place !... Les armoires sont en rang d'oignons contre les murs, les chaises forment carré autour et assez loin d'une table centrale, où un pot de fleurs s'ennuie. Je remarque d'ailleurs que presque aucun invité ne s'est attardé dans ce moderne. Montons... Suivons toujours...

Pour la seconde fois, j'éprouve un saisissement : ceci non, ceci n'est pas au-dessous de mon admiration à distance.

Une grande baie cintrée m'introduit sur la terrasse. Tout le monde est là, par terre, à l'orientale. Chacun a son coussin, dont la riche diversité des coloris s'orange sous le brutal luminaire. On les sent contents, ces gens, épanouis, bavards, compères. A présent que les musiciens ont fait trêve, le bruit des conversations s'unit en une rumeur énorme.

Je regrette de n'être plus dans la cour, pour embrasser d'en bas, dans la grande nuit muette, l'ensemble de ce bourdonnement de ruche. Ici, il m'assaille, il m'étonne presque, et l'éclat des photophores m'éblouit.

Mes électrons font, pour me conduire, des boucles savantes : nous contournons les couches éparses. Quelqu'un lève les yeux et me voit ; d'autres yeux, tous les yeux se lèvent... C'est (comme chez Sardar Razul, mais avec un nombre plus imposant), l'attention soudain fixée, et le silence.

Je suis parvenu au divan des soumités. Djam, fils du Djam (à qui je serai présenté), Wazir, Mohid Hamid ud Din, Sardar Razul se lèvent en brochette. Poignées de mains et phrases de bienvenue en langages composites... Mots et gestes officiels, dont l'auditoire se régale.

Le Djam m'invite à prendre place sur un vaste coussin recouvert de tapis de haute laine, et s'adresse aux musiciens d'un signe. Je n'avais pas encore remarqué ces derniers. Ils sont là, tout près, le plus près évidemment du groupe officiel. Types nettement différents des Re-

loutches, mais bien apparentes à Molid Hauid ud Din. Ce sont des artistes du Punjab, sortes de troubadours, qui louent ainsi leur talent de cour en cour. Loli, dans l'Inde sans les Anglais (c'est bien celle où je suis), ra conte avoir admiré une troublante bayadere qu'un Maharadjah du Nord fit venir du Sud de la Péninsule. Eh bien, Ghulam Mohammed Khan, Djain beloutche, s'est payé des chanteurs du Punjab. Des chanteurs de l'Inde la plus raffinée dans cet État du Beloutchistan, pays mal connu et farouche — on mesure la valeur du divertissement qu'il offre.

Quel peut être le thème de ces notes tour à tour languoureuses et violentes ? Le sens de cette cascade d'expressions dans les prunelles folles ? Il y a un grand — il domine ses compagnons d'une tête — dont l'accent rauque me râpe les nerfs. Leurs yeux, tous braqués sur moi — on a dû leur commander de chanter en mon honneur — étincellent. Ne pouvant, malgré ma bonne volonté, goûter ce que tantôt ils me vocifèrent, tantôt ils me roucoulaient, j'ai pris le parti de garder un air absent et grise d'amateur en transe musicale. Mes hôtes semblent apprécier cette pose. Tout est donc pour le mieux.

Cependant, j'inspecte subrepticement non pas « la salle », mais la terrasse. La folie du rythme barbare a empoigné progressivement ces hommes. Plus un seul ne se préoccupe de moi. Ils font cœur avec ce chœur démoniaque. Ils palpitent. C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans cette fête, de les voir commuer de la sorte avec une poignée d'hallucins, dont le chant reflète ce qu'ils pensent, ce qu'ils sentent, ce qu'ils aiment. De même qu'il est symptomatique de les saisir « au naturel », en costume, dans ce cadre, sur cette terrasse byzantine, au dessus du salon d'apparat aux meubles modernes, qui, lui, n'a retenu personne.

Nouvel entr'acte. Les valets apportent des citronna des. Les papotages repartent. À travers les phrases polies banales, je sens que l'on attend ma réponse quant

à la suite de mon voyage : mais l'on n'ose pas me la demander.

— Excellence, dis-je à brûle-pourpoint, m'adressant au Wazir, j'oublie de vous remercier de l'auto : je viens de m'en servir pour me rendre ici. Elle est parfaite

— Ah ! elle vous plaît ?

— Beaucoup. Espérons qu'elle ira aussi bien de Bela à Karachi, car je vais partir à l'aube

Un imperceptible sourire glisse sur les lèvres du noble Hindou Sardar Razul, lui, n'a pas compris ce que j'ai dit — il sait encore moins d'anglais que moi — et se fait traduire ma phrase. Aussitôt, il hoche la tête, et affecte une résignation mêlée de regrets pour l'insuccès de ses conseils

— Je vous prie d'accepter ma gratitude, lui dis-je, mais mon voyage ne se présente pas, décidément, dans les conditions que je desirais (Ce n'est pas pour lui que je prononce très lentement ces paroles : le Wazir les entendra) Et j'ajoute non moins lentement : Qui sait ? Ces conditions se réaliseront peut-être ailleurs ? Peut-être vous reverrai-je plus tôt que nous ne nous en doutions ?

J'ai beau soigner mon département, le faire à l'assurance, je sens que l'intérêt se détourne de moi : la nuance est à peine décelable, tant est exquise la politesse en Islam, pourtant, depuis que l'on a appris que je me replie sur Karachi, il est clair que je cesse d'être un « visiteur à l'indien » Je ne suis plus que le *quidam* de passage. Le détachement est net.

— Ne vont-ils plus chanter ? dis-je, pour dissiper ce léger malaise

— Non, ils ont fini, répond le Wazir à la place du Djam, sur un ton un peu sec de ceux que l'on emploie lorsqu'on ne tient pas à éterniser un contact

Je crois deviner qu'à présent qu'ils m'ont « reçu », ces Messieurs ont envie que je m'en aille, et que je les laisse entre eux se distraire à leur aise. Je me lève : les adieux commencent

— Au revoir, Excellence, dis-je au Wazir

— Que votre retour se passe de façon favorable

Je lis dans ses yeux que je ne compte plus guère pour lui. Une page tournée. S'en félicite-t-il ? S'en moque-t-il ? En tout cas son amabilité demeure jusqu'au bout impeccable et jusqu'au bout je m'en délecte. C'est son image à lui, ce sont ses manières de bonne roce, qui s'associeront en moi au souvenir de la féérique réunion que je quitte. Sa présence n'a cessé de me rehausser la qualité du spectacle.

Je supposais les poignées de mains terminées, quand quelqu'un se présente encore.

— Shohabuddin Jafar, Tashildar de Bela

On appelle *tashildar* une sorte d'administrateur, dont les Anglais doublent leurs Wazirs dans les provinces qu'ils contrôlent. La physionomie qui s'offre à moi est franche, ouverte. Une sympathie spontanée en émane. Je lis la confiance dans le regard. La confiance, ou moment ou tous me croient battu !

Cet homme jeune m'a réchauffé le cœur. Quelque chose me dit que l'avenir nous réunira une seconde fois.

Les intendants sont revenus. Je retrouve les escaliers en spirales. Personne ne m'inute, personne ne s'en va.

Je retille dans la cour. La même obscurité de cave y règne. La même foule y stagne. Je m'y faufile de mieux en mieux. Mon ami le belier grogne en mon honneur. Le porche. Deux minutes pour retrouver le chauffeur. En voiture.

A ce moment, les chants punjabis reprennent comme d'une gorge uoïque. La fête « rembraye ». C'est bien ce que je soupçonnais. On voulait que je n'en aille. Mais quel charmant stratagème que de m'avoir fait croire, pour me presser, que l'on cloturait le bal ! Je passerai l'idée à des amis, lorsqu'ils voudront « vider » un hôte de marque.

N.B. C'était le palais du Djam Mir décrit dans ce chapitre surmonté de sa terrasse qui formait le cube blanc qui se discernait dans la masse de Bela lorsque j'approchais de la ville.

XIV

ENSABLÉ DANS LE MAKRAK

Nous sommes partis de bonne heure. Tout marche bien au début. Nous profitons de la route motorisée Be-la-Uthal, droite, d'aspect solide : celle que je faisais à chameau à 6 à l'heure, en pestant, puisqu'on pouvait la dévorer à 50... Et c'est bien à 50 que nous venons de l'attaquer, sous le fouet d'une ardeur fraîche.

Nous n'avons pas couvert 10 kilomètres que bâille la gueule d'une crevasse. Le détour à faire se lit dans le sable, tracé et retracé par pieds, pattes, pneus aussi. Mais le détour rencontre d'autres crevasses, des « sous-crevasses », où s'amotcent des « sous-détours », souvent deux pour l'un même. Auquel se fier ? C'est qu'une fois engagé, il n'est plus question de revenir en arrière ! Alors, faut-il n'en adopter aucun, et ne s'inspirer que de soi-même ? Piquer au jugé ?

De crochet en crochet, on s'éloigne terriblement de la piste. On ne la voit même plus ! Où est-elle ? Le temps passe. Les nerfs s'excitent. Quand enfin on la retrouve, c'est pour retrouver à une minute ou deux de là une fosse nouvelle, et le recommencement de la même gymnastique.

Enfin le chauffeur. Abdul, et moi conspirant à ces



Des nez sortent des tasses de thé, des journaux. Mon correspondant est estomac.

— Vous avez, comment dites-vous en français, le diable au corps ?

— Non, je l'ai eu contre moi jusqu'ici, ce qui est plus ennuyeux. Au revoir, mon bon. D'ici peu de semaines, je vous raconterai avec plaisir des histoires de Beloutchistan. Pour l'instant, permettez que je bonèle rapidement un paquetage ?



Cette chambre d'hôtel est une effroyable tentation. La quiette obscurité m'incite au sommeil. Le lit déplié s'offre de tous ses frais draps blancs. Le surmenage et les insomnies des jours précédents provoquent en moi comme un remous. Un vertige me prend, j'ai une envie brusque de tout envoyer promener et de me vautrer au repos.

Ce serait du joli ! Il faut bien que je parte, et des ce matin, puisque j'ai lancé cette décision sur le ton du défi. Il me reste une heure et quart à peine avant le train.

Encore dois-je mettre à profit ce bref laps de temps pour prendre bien des dispositions. M'enfermant à double tour, je commence par recapituler l'épais dossier qui me concerne, et par en extraire et classer toutes les pièces à conviction, toutes celles dont la signature a des raisons de m'intéresser. Le reste, je le laisserai en dépôt fidèle à mon excellent ami, joint à mes autres excédents.

J'ai tenu à opérer seul, en l'absence des regards d'Abdul Rahim. Je compte ne pas l'emmenner, et j'ignore comment il prendra cette décision, il est donc inutile de courir les risques de sa mauvaise humeur. Puis-je savoir ce qu'il ira inventer sur moi fiévreuse compulsation de papiers officiels, juste avant de m'éloigner ?

Je lui ai dit que je rechargeais mon appareil de photographie. Il attend dehors sur le paillason et doit se

demande ce qui se passe en réalité. Quand il est admis à rentrer, il a les yeux d'un cocher qui sort sa tête d'un devoir auquel il n'a rien compris.

Vite, un peu de toilette. J'en ai besoin. Les longues étapes en bât, la nourriture irrégulière, tantôt massive et pinçante, l'absence de transition entre nos climats et celui du Makran, m'ont fortement éprouvé.

La réaction nerveuse m'a permis d'oublier toute hygiène jusqu'ici, et c'est parfait pour un temps. Mais au seul d'un nouvel effort, physique et moral, probablement plus rude que le premier, je trouve à cette eau qui ruisselle, dont je dispose à volonté par litres, un vrai pouvoir de régénération. Je perds bien (est-ce une perte de temps?) dix ou quinze minutes à m'en inonder.

Mais j'ai autre chose à faire : réduire le contenu de mes sacs. Je laisse mes tentes, mon matériel de cuisine, encombrant. Mes conserves iront à Mme Abdul, qui saura trouver des accommodements avec sa religion pour absorber ces aliments artificiels et proscrits.

Maintenant, en route : la gare est à quelques pas.



Un hôtel aux Indes offre un peu avant 11 heures un piquant tableau. Les plus paresseux clients viennent de partir pour leurs affaires, les plus matinaux, ceux qui seront les plus ponctuels pour le lunch de midi, ne sont pas encore rentrés déjeuner. Les couloirs, les papiers appartiennent des lors aux boys de ces Messieurs en toute propriété. Car en plus de la valetaille de l'hôtel, il y a les domestiques attachés à chacun. Tout cela perore, accroupi sur des nattes, ou à cheval sur les balustrades de galeries, on adossé aux parois. Les uns tiennent une brosse à cirer, d'autres une brosse à habits, d'autres rien. Les cigarettes des maîtres se grillent activement, et n'en déplaise au Coran, il arrive à leurs whiskys de légèrement baisser de niveau à ces moments.

Je passe au milieu de ce personnel epars comme une hallucinante apparition comme un être d'Apocalypse (ou de l'équivalent en mahometan)

Abdul est plutôt gene d'être harnache de bagages devant ses collègues Il ne l'est pas longtemps precautionneux, il avait sous-loue sur ses gages deux petits colporteurs, auxquels l'entrée de l'hotel est defendue, mais qui attendent dans le jardin Il se decharge majestueusement sur eux, et m'accompagne des lors les bras ballants, tres fier, tête haute, a la maniere d'un guide urbain ou d'un veritable intendant

Nous sortons de l'exuberance du jardin L'inventivite anglaise en matiere horticole a reussi a enfermer dans les grilles de l'hotel des parterres chatoyants La verdure joue au satin douillet d'un ecrin, les fleurs aux joyaux Toutes les fleurs de chez nous Cannas, petunias, glaïeuls Et les grilles ont l'air d'un contenant trop etroit pour son contenu

La gare apparait au bout de quelques centaines de metres Personne a l'exterieur Mais des que l'on passe sur le quai, la foule « eclate » brusquement grouillante, puante, brillante J'y cherche vainement un Europeen! Aucun n'est evidemment amateur pour ce voyage brûlant a travers le desert du Sindh

— Il faudra faire attention, me previent Abdul fermer tous les volets a cause du sable Et ne pas descendre sans chapeau aux stations

J'ai pris une premiere aller pour Quetta pour la somme de 60 roupies Je n'ai pas pris de retour C'est que je compte fermement revenir par d'autres moyens, et par le Beloutelustan

Mon billet me donne droit, paraît-il, a un compartiment entier C'est sans doute la raison pour laquelle il accuse une telle difference de prix par rapport aux troisiemes indigenes 7 roupies 12 annas pour la même distance Les indigenes doivent apprecier le bon marche de la locomotion qui leur est offerte, et leur affluence s'explique ainsi Esperons que leurs wagons seront derriere

le mien, sans quoi le vent de la marche reserve de desagréables surprises a mon odorat

Tout ce monde est stoiquement assis sur d'in vraisemblables colis en attendant le train. On emporte des cages a serins, a perdrix, des chats, des defroques roulees, des moulins a cafe, des pipes a sec ou a eau, etc

Un vieux bonhomme, bien digne ma foi sous son turban serin et avec sa barbe d'antan, est accroupi vers l'ouest, direction de la Mecque, en plein soleil. Je suppose qu'il prie. Mais un mince filet s'échappe bientôt du tas de bouffantes soieries qu'il constitue, et m'apprend qu'il procedait a une autre opération. Le petit filet serpente, brille, et s'évapore avant d'atteindre la fosse de la voie. Il me rappelle le Pourah et autres rivières du Beloutchistan, rappelees au ciel avant d'atteindre l'océan.

Ah ! voici tout de même un client sérieux. C'est un sous officier de la Royal Air Force, suivi de quatre soldats, d'un chien monumental, et d'autant de bagages qu'un acteur en tournée. Et voici le train.



Ces premières du Sindh Express vous laissent rêver lorsqu'on a une haute idée du chic anglais. Figurez-vous une boîte en bois n'ouvrant sur l'extérieur que par de minuscules fenêtres, ou trois guillottes (deux volets et une vitre) sont prêtes a vous couper le cou. Le volet intérieur est une grille métallique censée filtrer les insectes. Le volet du dehors est latté, pour faire écran au soleil.

Tout cela a peut-être été méritoirement prévu, mais des que l'on roule, on est a tel point dans ce vase clos qu'on ouvre les deux volets. La vitre, on ouvrirait la paroi si l'on pouvait. Et l'air chaud se rue sur vous dans un tourbillon dont le seul avantage est de créer une illusion de rafraîchissement, et dont le résultat pratique est de tout saupoudrer de sable.

Quand je penetre dans mon compartiment, il est d'ailleurs encore sableux. On dirait une cabine de bain, sur une plage. Les banquettes sont en toile cirée noire, élimée. Le minuscule lavatory communiquant à une cuvette à rabattant en zinc, comme il y a 40 ans. 40 ans, c'est bien cela. Tout est vieillot, desuet. Et l'on peut prendre cette remarque dans un sens élogieux, si l'on y voit la preuve que cette voie ferrée a de l'histoire. Ce fut incontestablement courageux aux Anglais d'autrefois, de lancer le rail au travers de cette désolation, affolante et sans horizons, qu'est le désert du Sindh.

Mais j'ai beau railler cette fameuse toile cirée, elle a beau me faire songer aux inconfortables capitons des vieilles victorias ou des coupes qui étaient encore en service dans ma tendre enfance, elle m'attire comme un aimant! Mon sommeil, invincible, et inutile à vaincre, a présent, exige une couche, n'importe laquelle. Je croule.

Abdul n'a dû s'en aller sans forme particulière de congé.

Je n'entends même pas le train s'ébranler.

Ce sommeil de plomb, presque de mort, tire le plus opaque des voiles entre les mésaventures dont je sors, et mes chances de demain.



Je ne sais comment un bruit un peu plus fort qu'à d'autres stations m'a soudain ramené à quelque lucidité. Haïderabad, mentionne une énorme pancarte.

Étendu, je ne vois pas la foule. La fenêtre n'est pas assez basse pour me la montrer, mais je l'entends assez grand Dieu! et je sens ses frottements et ses remous contre le wagon. Elle se bat pour des fruits, des boissons.

Je me soulève sur un coude. La mer des toits d'Haïderabad m'apparaît en un amalgame de croûtes roses sur un ciel de plomb fondant. Toutes dirigées parallèlement par centaines, les goulottes d'aération en argile

pointent hors des maisons, vers le plein ouest, en attente du vent de l'océan. Un peu de brise pour les entrailles des habitations ! semblent-elles implorer. Elles ont l'air des becs ouverts d'une immense volière d'oiseaux qui étouffent...

C'est probablement pour m'être brusquement « réveillé sur cette vision » que j'en conserve une particulière impression.

XVI

CONVERSATION DANS LE TRAIN

Et j'ai dormi d'une seule traite jusqu'au lendemain

Le petit jour ou plutôt la fraîcheur du petit jour me surprend Mes fenêtres sont restées ouvertes, et la vitesse de marche à cette heure réalise un semblant de froid J'ai toussé et rouvert les yeux

Le désert du Sindh n'est plus là Les montagnes ont pris sa place, hautes, profondément entaillées, d'une couleur terre de Sienne accusée Pas une herbe n'égaye les sauvages versants Pas une pierre pour créer une impression de solide Nous voyageons entre de gigantesques tas d'argile cuite Un coup de canon là dedans soulèverait des dômes de poussière, et provoquerait de formidables éboulements Et avec cela, les tunnels se succèdent Pour ne pas s'effondrer, ils doivent être construits en vrais tubes de ciment ?

Halte à une petite station Un steward hindou vêtu à l'europpéenne se présente aux premières, pour annoncer qu'un *breakfast* est servi L'arrêt est de 20 minutes

Seuls clients existants, l'aviateur et moi nous nous rencontrons fatalement autour des thés bouillants, et, fatalement, après la première bouchée de pain grille, nous parlons

Il rejoint une base d'aviation de la R A F au Waziristan

— Une base d'opérations, ou une garnison ?

— Les deux à la fois. Nous y vivons en camp, faisant des vols d'entraînement, des reconnaissances, et quand le besoin s'en fait sentir, nous intervenons dans les opérations.

— Sont-elles donc actives au point d'appeler le concours de l'aviation ?

— Mais elles battent leur plein. Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'une trentaine de mille hommes sont engagés, dont il tombera un ou deux milliers cette année, comme l'an dernier. Ah ! c'est cher, la guérilla.

— Toujours les Waziris ?

— Oui, les insupportables Waziris.

Le sous-officier repose sa tasse un moment, et semble s'évader dans une rêverie. Je m'aperçois que je ne l'ai pas encore décrit.

Il a 1m 90, des cheveux roux, 25 ans sans doute, et un visage d'enfant marque de naïve énergie. Il est distingué. Chez nous il aurait, tel qu'il est, le physique et l'élégance d'un officier. Mais l'armée anglaise est en général plus aristocratique que la nôtre. Les porteurs d'un seul galon — ou d'un bouton — sont déjà des Messieurs. Ce qui ne signifie pas que cette armée tiende mieux au feu.

Il mange sans se presser, mais sans interruption, et finit par engloutir un volume mouï pour un « petit déjeuner ».

— C'est un feu qui couve que cette guerre, reprend-il, et qu'on ne peut pas éteindre à fond. On l'étouffe ici aujourd'hui, il repart là demain.

(J'ai oublié également de préciser que le jeune homme ne s'exprime pas en un langage coordonné comme celui que je lui prête pour faciliter mon récit. Il lance de brèves déclarations décousues, qui s'enchaînent cependant quand on s'attache au sens. J'en ai donc pu faire des assemblages, sans rien changer à ce qui me fut si pittoresquement dit.)

— Et pourquoi cette obstination à la dissidence ?

— Parce qu'ils sont les Waziris, et ne nous pardon-

ment pas de les avoir fendus en deux fractions par la frontière indo-afghane tirée en 1892. La fraction annexée aux Indes prend prétexte de tout pour se livrer à des déprédations. La fraction afghane l'alimente en munitions, quand l'effervescence prend de l'ampleur, et parfois même en partisans. On peut se demander comment joue l'influence russe là dedans.

— Le fanatisme religieux s'y mêle peut-être aussi ?

— C'est lui qui aggrave la situation et empêche le moindre arrangement. Toutes ces populations n'ont pas en effet de grands chefs, de khans puissants ou plus ou moins puissants, comme au Belouchistan. La hiérarchie ne monte guère au delà de chefs de famille ou de très petits chefs de clan. Alors c'est aux fakirs et aux mullahs¹ que va le monopole de l'action.

Noter que déjà en Afghanistan, la densité des mullahs est sérieuse. 100 000, estime M. Dolot, sur 10 millions d'habitants. M. Dolot précise qu'il s'agit là de laïcs instruits, connaissant le Coran sur les 100 000, 7 000 seulement auraient accompli les études qui permettent d'être à la fois juge et prêtre.

On peut aisément supposer que dans les sauvages montagnes du Waziristan, on doit être moins difficile encore pour reconnaître à un zélateur quelconque le droit de se faire appeler mullah.

— Je vous posais la question, dis-je, parce que les journaux d'Europe nous ont parlé du fakir d'Ipi.

— C'est le plus acharné. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? Avec un féodal, on parvient encore à mettre sur pied un accord, moyennant quelques concessions, quelques honneurs donnés. Avec des fanatiques, comme vous le disiez, je dirai même moi des forcenés, allez donc discuter. La guerre sainte entretient le prestige de cette bande de prédicateurs. L'état de paix les fondrait dans la masse.

— Et alors, tous les ans la campagne recommence ?

1 Religieux mahométans.

nistan, et repassant la frontière aussitôt leur exploit accompli un aller-retour de 80 à 90 milles

Mais la locomotive siffle, le steward s'inquiète, nous regagnons le quai, déjà vieux amis

La petite station, coquette, avec ses décorations de fleurs, semble écrasée par les reliefs voisins. Les farouches monts rouges se dressent de tous côtés. Une caravane qui a dû venir porter quelque denrée au train, se renfonce dans cet impressionnant décor au pas lent de ses chameaux. Les hommes n'ont pas même eu la curiosité d'attendre notre départ. Bien droits en selle, en leurs haillons noirs, turbans blancs, ils ne se retournent pas. Ou vont-ils grand Dieu, dans cette argile nue? On n'ose pas y soupçonner un centre de vie quelconque.

— Mais l'on s'y bat encore parfois, me répond l'Anglais, car j'ai fait une réflexion à haute voix. Ici est en effet le district de l'agence de Sibi. En juin 1935, les Jamalis s'opposèrent à nos intentions de coloniser les terres irriguées par le barrage de Sukkur. 200 excités occupèrent nos troupes. En février 1936, c'est jusqu'à Jaenabad, à 80 milles au sud, qu'il y eut des ennuis! Tenez, montez donc dans mon compartiment, vous rejoindrez le vôtre au prochain arrêt. J'ai encore du whisky.

Les roues grincent, écrasant la poussière terreuse sur l'acier des rails. Je me trouve quelque peu dépaycé, parmi mes hôtes soldats.



Une glacière de route est ouverte sur le plancher. La glace a eu le temps de fondre depuis Karachi, et les bouteilles flottent dans une eau où les sables du Sindh se sont déposés en boue. On a bu à toutes les bouteilles, mais aucune n'est finie.

Valises, cantines, colis divers avec les inevitables cannes de golf, gisent ou perchent partout. Le jeune

aviateur était seul dans le compartiment, mais il faut opérer de savants déplacements pour me trouver une place... Le chien géant assiste à notre installation sans remuer du coin où il est affalé, comme une masse de viande sur l'étal d'un boucher. Seules nous suivent ses prunelles minuscules, et sa queue traduit la joie de revoir son maître en tapotant lourdement la cloison du W.-C.

La porte de communication avec le compartiment voisin s'entr'ouvre. Les têtes intriguées des soldats apparaissent. Ils se demandaient qui pouvait bien faire la conversation avec leur sous-officier, et s'enquièreient s'il n'a besoin de rien, afin de donner un prétexte à leur curiosité.

Le train avance de plus en plus péniblement. Deux machines ont été adjointes à la première pour aborder ces passages très élevés — (nous allons nous faufiler entre des montagnes de 7.000 à 10.000 pieds) — et les trois locomotives mêlent leurs halètements¹.

Nous nous portons aux fenêtres. Tout le monde y est serré. Précisément, le train est engagé dans un tournant à très faible rayon, accroché aux pentes d'un cirque. Grâce à ce virage, on a un coup d'œil d'ensemble sur le « public » qui se presse « en galerie » aux baies des wagons.

Ils sont là invraisemblablement mêlés, les montagnards aux rudes profils, et aux longues barbes aux cri-neux flottements, les paysans des terres basses aux traits plus mous, pour beaucoup coiffés de calottes, les natives de contrées de l'Inde tout à fait différentes, torses nus, couverts d'amulettes en osselets.

Mes yeux ferment le cercle de cette étrange revue sur

¹ Nous sommes dans l'une des célèbres passes de Bolan, qui servirent de voie d'accès en Afghanistan à sir John Keane en 1839, et puis à la colonne Ronald Stewart en 1878. Ces troupes continuèrent leur marche par Quetta, Chaman, Kandahar. J'aurai l'occasion dans un autre livre, en suivant leurs traces d'évoquer leurs destins inégaux.

mes voisins immédiats les soldats du sergent, tassés à la fenêtre contiguë à la mienne Ils mâchonnaient leur brûle-gueule en bruyère Le déplacement de la marche n'envoie leur fumée odorante De temps à autre, l'un d'eux retire sa pipe pour lancer une remarque, peut-être un témoignage d'admiration pour le paysage ou nous nous mouvons ? Quoique je n'en jurerais pas Le troupier est rarement artiste Et pourtant, *lorsqu'on* sent ce qu'on voit, il y a de quoi s'émerveiller tant la nature est souveraine

Quel contraste entre l'instrument de civilisation qu'est ce train, et l'inaccessibilité de cette désolation ! Nous représentons la victoire de l'homme sur les éléments rebelles or quoique vaincus, ces éléments continuent à peser sur nous de leur superbe mépris

Au moment où je médite sur ce thème saisissant, se détache une énorme plaque argileuse, qui était collée — et sans doute mal collée — au versant qui devalait au dessous de nous Ce morceau géant parti, se divise en deux, en cinq, dans les heurts de sa chute, avant de raconter un fond Au dessus du point d'impact s'élève l'immense nuage de sa pulvérisation Et cela a été si brutal et rapide, cela nous a penchés sur un tel abîme en même temps, qu'une réelle impression d'infini me touche

Un tunnel nous absorbe à présent

— Vous allez à Quetta ? me demande le sergent

— Oui

— Pour y habiter ?

— Non, dis-je prudemment peut-être tenterai je un tour en Belouchistan, vers Kalat, voire un peu plus loin

— Dans le domaine de Gastrell, par conséquent Une agence terriblement décheatée, mais qui elle, au moins, est bien partie

— Qu'entendez vous par là ?

— Que la situation a été prise comme il fallait des le début des le milieu du siècle dernier Il est vrai que le Belouchistan était féodal Il est divisé en Khanats, petits

Etats chacun sous l'autorité d'un Khan : on pouvait donc tenter des arrangements pacifiques. On l'a fait ; on a réussi, d'officier en officier, les méthodes se sont correctement transmises, et l'on a la paix ou à peu près, de ce côté, sous la condition d'une adroite surveillance : c'est le rôle du major Gastrell. Au fait, vous ne réaliserez pas vos projets sans lui ?

— Je pensais bien solliciter son accord

Le sergent sourit

— Mais le trouverez-vous ?

— Il est donc si caché ?

— Cache, non, mais mobile, oui. Et l'on ne sait pas toujours où il est

— Donnez-moi un conseil ?

— Hum ! Assurez-vous d'abord le moyen de l'atteindre : découvrez à Quetta un bon chauffeur, expert aux pistes, et une bonne auto. Si vous n'avez pas cela, à quoi vous servirait-il de savoir où il est ?

Je me plais toujours à reconnaître le sens pratique des Anglais, leur don pour serier les questions dans l'ordre où elles doivent être abordées. Mon premier mouvement a été de trouver inepte la réponse du sergent. J'en ai jugé plus tard différemment.

Je ne puis m'empêcher de m'ennuyer à le voir aux prises avec tous les impedimenta dont il s'est encombré. Comme Quetta approche, que nous accédons au plateau de 5 000 pieds qu'elle occupe, et que la masse de 10 000 pieds du Murdar se profile déjà sur la droite, il remballé tout sans hâte mais méticuleusement. Mêmes précautions dans le compartiment à côté. Bruits de couvercles, crissements de sacs dont les courroies se resserrent, cliques d'objets dérangés. Le chien reçoit sur le crâne le casque de son patron, (à auque renforcée), et consent à se réveiller.

C'est cela, c'est cette excessive affection du confort, qui affaiblit la valeur de cette armée. Ces soldats ne sont pas des peureux, mais ils aiment trop leur toilette et ses accessoires, leurs tabacs savamment épicés, leurs

gros bouquins cartonnés ; ils les aiment jusqu'à les trimbaler au combat ! Qu'on ne leur demande pas dès lors d'aller à la mort... Ils attendront tout simplement qu'elle vienne à eux, *si elle le veut*. Ils ne feront rien pour la provoquer : sorties à la Saint-Cyrienne, coups de mains audacieux. Mais notez que si elle vient, et qu'ils n'aient pas le moyen matériel de l'éviter par des moyens de défense suffisants on en retraitant, ils l'accueilleront héroïquement : on en a vu tomber la pipe aux dents, sans un juron. Je les admire hautement, tout en connaissant leurs sympathiques « petits côtés ».

Je restitue son accent au sergent pour les derniers instants qui nous restent entre nous :

— Et votre bagage, ho, dit-il ? Vous a oublié gagner votre wagonne à oune station...

— Oh, je n'ai que deux sacs à chameau, déjà bouelés.

— A chameau ? Pouah, le vilaine bête empoisonné ! Je préfère mon avionne.

XVII

QUETTA, BASE MILITAIRE

J'ai à peine rejoint mon compartiment pour en ressortir avec mes sacs, qu'un « Passpori please ! » sec me cloue sur place

Ici, à l'inverse de la coutume, le vérificateur cherche le client, au lieu que l'on ait à se diriger vers lui C'est, en l'occurrence, un policier anglais kaki, short, ceinture de cuir ou le brecknell a mis les plus étincelants reflets

Je lui tends mes papiers, ou il se plonge

Evidemment, puisqu'il ne s'intéresse qu'aux Européens, — le flot des natives s'écoule autour de lui sans qu'il daigne les remarquer — il n'a pas beaucoup de peine à les trouver il y en a peu ! Le sergent R A F échappant à la visite, je serai son seul client aujourd'hui

À trois reprises il sort de sa lecture (je me demande ce qu'il y déchiffre !) et me regarde fixement à la hauteur de mon col Chaque fois j'ai vers le nœud de ma cravate le geste instinctif que l'on a dans ces cas là Mais aucune explication Il n'y en a pas, sans doute ? Ce doit être un maniaque

Soudain il se départit de son mutisme, et m'assaille Questions en avalanche D'où est-ce que je viens ? Que





Des nez sortent des tasses de thic, des journaux Mon correspondant est estomaqué

— Vous avez, comment dites vous en français, le diable au corps ?

— Non, je l'ai eu contre moi jusqu'ici, ce qui est plus ennuyeux. Au revoir, mon bon d'ici peu de semaines, je vous raconterai avec plaisir des histoires de Beloutchistan. Pour l'instant, permettez que je boucle rapidement un paquetage ?



Cette chambre d'hôtel est une effroyable tentation. La quiete obscurité m'incite au sommeil. Le lit déplié s'offre de tous ses frais draps blancs. Le surmenage et les insomnies des jours précédents provoquent en moi comme un remous. Un vertige me prend, j'ai une envie brusque de tout envoyer promener et de me vautrer au repos.

Ce serait du joli ! Il faut bien que je parte, et dès ce matin, puisque j'ai lancé cette décision sur le ton du défi. Il me reste une heure et quart à peine avant le train.

Encore dois-je mettre à profit ce bref laps de temps pour prendre bien des dispositions. M'enfermant à double tour, je commence par récapituler l'épais dossier qui me concerne, et par en extraire et classer toutes les pièces à conviction, toutes celles dont la signature a des raisons de m'intéresser. Le reste, je le laisserai en dépôt ficelé à mon excellent ami, joint à mes autres excédents.

J'ai tenu à opérer seul, en l'absence des regards d'Abdul Rahim : je compte ne pas l'emmener, et j'ignore comment il prendra cette décision, il est donc inutile de courir les risques de sa mauvaise humeur. Puis je saurai ce qu'il ira inventer sur ma fiévreuse compulsation de papiers officiels juste avant de m'éloigner ?

Je lui ai dit que je rechargeais mon appareil de photographie. Il attend dehors sur le paillason et doit se

demander ce qui se passe en realite Quand il est admis a rentrer, il a les yeux d'un ecolier qui sort sa tele d'un devoir auquel il n'a rien compris

Vite, un peu de toilette J'en ai besoin Les longues etapes en bat, la nourriture irreguliere, tantot massive et pimentee, l'absence de transition entre nos climats et celui du Makran, m'ont fortement eprouve

La reaction nerveuse m'a permis d'oublier toute hygiene jusqu'ici, et c'est parfait pour un temps Mais au seuil d'un nouvel effort, physique et moral, probablement plus rude que le premier, je trouve a celle eau qui ruisselle, dont je dispose a volonte par litres, un vrai pouvoir de regeneration Je perds bien (est ce une perte de temps?) dix ou quinze minutes a m'en inonder

Mais j'ai autre chose à faire reduire le contenu de mes sacs Je laisse mes tentes, mon materiel de cuisine, encombrant Mes conserves iront a Mme Abdul qui saura trouver des accommodements avec sa religion pour absorber ces aliments artificiels et proscrits

Maintenant, en route la gare est a quelques pas



Un hôtel aux Indes offre un peu avant 11 heures un piquant tableau Les plus paresseux clients viennent de partir pour leurs affaires, les plus matinaux, ceux qui seront les plus ponctuels pour le lunch de midi, ne sont pas encore rentrés déjeuner les couloirs les paliers appartiennent des lors aux boys de ces Messieurs en toute propriété Car en plus de la valetaille de l'hôtel, il y a les domestiques attelées à chacun Tout cela perore, accroupi sur des nattes ou à cheval sur les balustrades de galeries ou adossé aux parois Les uns tiennent une brosse à cirer, d'autres une brosse à habits d'autres rien Les cigarettes des maîtres se grillent activement, et n'en déplaît au Coran il arrive à leurs whistlys de légèrement baisser de niveau à ces moments ..

Je passe au milieu de ce personnel epars comme une hallucinante apparition comme un etre d'Apoealypse (ou de l'equivalent en mahometan)

Abdul est plutot gêné d'etre harnache de bagages devant ses collegues Il ne l'est pas longtemps precautionneux, il avait sous-loue sur ses gages deux petits colporteurs, auxquels l'entree de l'hotel est defendue, mais qui attendent dans le jardin Il se declarge majestueusement sur eux, et m'accompagne des lors les bras ballants, tres fier, tete haute, a la maniere d'un guide urbain ou d'un veritable intendant

Nous sortons de l'exuberance du jardin L'inventivite anglaise en matiere horticoles a reussi a enfermer dans les grilles de l'hotel des parterres chatoyants La verdure joue au satin douillet d'un ecrin, les fleurs aux joyaux Toutes les fleurs de chez nous.. Cannas, petunias, glaïeuls Et les grilles ont l'air d'un contenant trop etroit pour son contenu

La gare apparait au bout de quelques centaines de metres Personne a l'exterieur Mais des que l'on passe sur le quai, la foule « eclate » brusquement grouillante, puante, brillante J'y cherche vainement un Europeen! Aucun n'est evidemment amateur pour ce voyage brulant a travers le desert du Sindh

— Il faudra faire attention, me previent Abdul fermer tous les volets a cause du sable Et ne pas descendre sans chapeau aux stations

J'ai pris une premiere aller pour Quetta pour la somme de 60 roupies Je n'ai pas pris de retour C'est que je compte fermement revenir par d'autres moyens, et par le Beloutchistan

Mon billet me donne droit, paraît il, a un compartiment entier C'est sans doute la raison pour laquelle il accuse une telle difference de prix par rapport aux troisiemes indigenes 7 roupies 12 annas pour la même distance Les indigenes doivent apprecier le bon marche de la locomotion qui leur est offerte, et leur affluence s'explique ainsi Espérons que leurs wagons seront derriere

le mieux, sans quoi le vent de la marche réserve de désagréables surprises à mon odorat

Tout ce monde est stoïquement assis sur d'in vraisemblables colis en attendant le train. On emporte des cages à serins, à perdrix, des chais, des défroques roulées, des moulins à café, des pipes à sec ou à eau, etc.

Un vieux bonhomme, bien digne ma foi sous son turban serui et avec sa barbe d'antan, est accroupi vers l'ouest, direction de la Mecque, en plein soleil. Je suppose qu'il prie. Mais un mince filet s'échappe bientôt du tas de bouffantes soieries qu'il constitue, et m'apprend qu'il procédait à une autre opération. Le petit filet serpente, brille, et s'évapore avant d'atteindre la fosse de la voie. Il me rappelle le Pourah et autres rivières du Beloutchistan, rappelées au ciel avant d'atteindre l'océan.

Ah ! voici tout de même un client sérieux. C'est un sous-officier de la Royal Air Force, suivi de quatre soldats, d'un chien monumental, et d'autant de bagages qu'un acteur en tournée. Et voici le train.



Ces premières du Sindh Express vous laissent rêveur lorsqu'on a une haute idée du chic anglais. Figurez-vous une boîte en bois n'ouvrant sur l'extérieur que par de minuscules fenêtres, ou trois guillottes (deux volets et une vitre) sont prêtes à vous couper le cou. Le volet intérieur est une grille métallique, censée filtrer les insectes. Le volet du dehors est latte, pour faire écran au soleil.

Tout cela a peut-être été méritoirement prévu, mais dès que l'on roule on est à tel point dans ce vase clos, qu'on ouvre les deux volets la vitre, on ouvrirait la paroi si l'on pouvait. Et l'air chaud se rue sur vous dans un tourbillon, dont le seul avantage est de créer une illusion de rafraîchissement, et dont le résultat pratique est de tout saupoudrer de sable.

Quand je penetre dans mon compartiment, il est d'ailleurs encore sableux. On dirait une cabine de bain, sur une plage. Les banquettes sont en toile cirée noire, élimée. Le minuscule lavatory communiquant à une cuvette à rabattant en zinc, comme il y a 40 ans. 40 ans c'est bien cela. Tout est vieillot, desuet. Et l'on peut prendre cette remarque dans un sens élogieux, si l'on y voit la preuve que cette voie ferrée a de l'histoire. Ce fut incontestablement courageux aux Anglais d'autrefois de lancer le rail au travers de cette désolation, affolante et sans bornes, qu'est le désert du Sindh.

Mais j'ai beau railler cette fameuse toile cirée, elle a beau me faire songer aux inconfortables capitons des vieilles victorias ou des coupes qui étaient encore en service dans ma tendre enfance, elle m'attire comme un aimant! Mon sommeil, invincible et inutile à vaincre, à présent, exige une couche, n'importe laquelle. Je croule.

Abdul a dû s'en aller sans forme particulière de congé.

Je n'entends même pas le train s'ébranler.

Ce sommeil de plomb, presque de mort, tire le plus opaque des voiles entre les mésaventures dont je sors, et mes chances de demain.



Je ne sais comment un bruit un peu plus fort qu'à d'autres stations m'en soudain ramène à quelque lucidité.

Itāiderabad, mentionne une énorme paucartie.

Entendu, je ne vois pas la fonte. La fenêtre n'est pas assez basse pour me la montrer, mais je l'entends assez grand. Dieul et je sens ses frolements et ses remous contre le wagon. Elle se bat pour des fruits, des boissons.

Je me soulève sur un coude. La nier des toits d'Itāiderabad m'apparaît en un amalgame de croûtes roses sur un ciel de plomb fondant. Toutes dirigées parallèlement par centaines, les gouttelettes d'acration en argile.

pointent hors des maisons, vers le plein ouest, en attente du vent de l'océan. Un peu de brise pour les entrailles des habitations ! semblent-elles implorer. Elles ont l'air des becs ouverts d'une immense volière d'oiseaux qui étouffent...

C'est probablement pour m'être brusquement « réveillé sur cette vision » que j'en conserve une particulière impression.

XVI

CONVERSATION DANS LE TRAIN

7

Et j'ai dormi d'une seule traite jusqu'au lendemain

Le petit jour ou plutôt la fraîcheur du petit jour me surprend Mes fenêtres sont restées ouvertes, et la vitesse de marche à cette heure réalise un semblant de froid J'ai toussé et rouvert les yeux..

Le désert du Sindhi n'est plus là Les montagnes ont pris sa place, hautes, profondément entaillées, d'une couleur terre de Sienna acérée Pas une herbe n'égaye les sauvages versants Pas une pierre pour créer une impression de solidité Nous voyageons entre de gigantesques tas d'argile cuite Un coup de canon là dedans soulèverait des dômes de poussière, et provoquerait de formidables éboulements Et avec cela, les tunnels se succèdent Pour ne pas s'effondrer, ils doivent être construits en vrais tubes de ciment ?

Halte à une petite station Un steward hindou vêtu à l'europeenne se présente aux premières, pour annoncer qu'un breakfast est servi L'arrêt est de 20 minutes

Seuls clients existants, l'aviateur et moi, nous nous rencontrons fatalement autour des thés bouillants, et, fatalement, après la première bouchée de pain grillé nous parlons

Il rejoint une base d'aviation de la R A F au Waziristan

— Une base d'opérations, ou une garnison ?

— Les deux à la fois Nous y vivons en camp, faisant des vols d'entraînement, des reconnaissances, et quand le besoin s'en fait sentir, nous intervenons dans les opérations

— Sont elles donc actives au point d'appeler le concours de l'aviation ?

— Mais elles battent leur plein Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'une trentaine de mille hommes sont engagés, dont il tombera un ou deux milliers cette année, comme l'an dernier Ah! c'est cher, la guerilla

— Toujours les Waziris ?

— Oui, les insupportables Waziris

Le sous officier repose sa tasse un moment, et semble s'évader dans une reverie Je m'aperçois que je ne l'ai pas encore décrit

Il a 1m 90 des cheveux roux, 25 ans sans doute, et un visage d'enfant marque de naïve énergie Il est distingué Chez nous il aurait, tel qu'il est, le physique et l'élégance d'un officier Mais l'armée anglaise est en général plus aristocratique que la notre Les porteurs d'un seul galon — ou d'un bouton — sont déjà des Messieurs Ce qui ne signifie pas que cette armée tienne mieux au feu

Il mange sans se presser, mais sans interruption, et finit par engloutir un volume mouï pour un « petit de jeuner »

— C'est un feu qui couve que cette guerre, reprend il, et qu'on ne peut pas éteindre à fond on l'étouffe ici aujourd'hui, il repart la demain

(J'ai oublié également de préciser que le jeune homme ne s'exprime pas en un langage coordonné, comme celui que je lui prête pour faciliter mon récit Il lance de brèves déclarations decousues qui s'enchaînent cependant quand on s'attache au sens j'en ai donc pu faire des assemblages sans rien changer à ce qui me fut si pittoresquement dit)

— Et pourquoi cette obstination à la dissidence ?

— Parce qu'ils sont les Waziris et ne nous pardon-

nent pas de les avoir fendus en deux fractions par la frontière indo-afghane tirée en 1892. La fraction annexée aux Indes prend prétexte de tout pour se livrer à des déprédations. La fraction afghane l'alimente en munitions, quand l'effervescence prend de l'ampleur, et parfois même en partisans. On peut se demander comment joue l'influence russe là dedans.

— Le fanatisme religieux s'y mêle peut-être aussi ?

— C'est lui qui aggrave la situation et empêche le moindre arrangement. Toutes ces populations n'ont pas en effet de grands chefs, de Khans puissants ou plus ou moins puissants, comme au Beloutchistan. La hiérarchie ne monte guère au delà de chefs de famille ou de très petits chefs de clan. Alors c'est aux fakirs et aux mullahs¹ que va le monopole de l'action.

Noter que déjà en Afghanistan, la densité des mullahs est sérieuse. 100 000, estime M. Dolot, sur 10 millions d'habitants. M. Dolot précise qu'il s'agit là de laïcs instruits, connaissant le Coran. Sur les 100 000, 7 000 seulement auraient accompli les études qui permettent d'être à la fois juge et prêtre.

On peut aisément supposer que dans les sauvages montagnes du Waziristan, on doit être moins difficile encore pour reconnaître à un zélateur quelconque le droit de se faire appeler mullah.

— Je vous posais la question, dis-je, parce que les journaux d'Europe nous ont parlé du fakir d'Ipi.

— C'est le plus acharné. Vous me comprenez bien n'est-ce pas ? Avec un féodal, on parvient encore à mettre sur pied un accord, moyennant quelques concessions, quelques honneurs donnés. Avec des fanatiques, comme vous le savez, je dirai même moi des forcenés, allez donc discuter. La guerre sainte entretient le prestige de cette bande de prêcheurs. L'état de paix les fondrait dans la masse.

— Et alors tous les ans la campagne recommence ?

¹ Religieux mahométans

— Tous les ans Par des incidents isolés, d'abord Je vous en citerai de préférence des exemples de 1935, car je parcourus beaucoup le pays cette année-là en diverses missions En bordure de l'Afghanistan, des querelles de familles chez les Achakzaïs furent les premières occasions, et l'histoire se termina par une incursion venue d'au delà de la frontière, contre laquelle une sévère répression s'imposa Plus au sud, dans la circonscription de l'agence Zhob

— Qu'appellez-vous agence ?

— La région est divisée en agences politiques, commandées chacune par un political agent — probablement quelque chose dans le genre de vos officiers de renseignements, exerçant leur surveillance sur leurs Cercles respectifs, dans les contrées marocaines sujettes à caution ? Je vous disais donc que dans l'agence Zhob, qui se situe plus au sud de la frontière afghane (la rivière Zhob coule parallèlement à cette dernière, 40 milles au dessous), dans l'agence Zhob, en avril, le bandit Pale attaqua une camionnette des postes 5 morts, 3 blessés Fin avril et mai, constants enlèvements En août, 3 de mes camarades suivaient une piste en auto, ils tombent dans une embuscade En septembre, 2 courriers et des travailleurs isolés sont encore enlevés Furent tués contre le train en partance de Fort Sandeman

— Evidemment, c'est l'alerte perpétuelle Les coups portés ont beau n'être pas importants, pour y parer, à la façon dont ils se produisent, il faut être en nombre partout

— Et si on n'y est pas par malheur, en nombre, ces gens là vous fondent dessus avec des effectifs grossis comme par miracle Ils ont une vraie télégraphie à eux dans ces montagnes sauvages, et sont immédiatement renseignés sur le moindre point de faiblesse de la défense Un exemple de leur mobilité le 5 janvier 1935, dans l'agence Loralai, encore plus au sud que Zhob — vous voyez que le danger ne cesse pas en descendant ? — incursion sanglante de Sulaiman Khelk venus d'Afgha-

nistan, et repassant la frontière aussitôt leur exploit accompli un aller retour de 89 à 90 milles

Mais la locomotive siffle, le steward s'inquiète, nous regagnons le quai, déjà vieux amis

La petite station, coquette, avec ses décorations de fleurs, semble écrasée par les reliefs voisins. Les farouches monts rouges se dressent de tous côtés. Une caravane qui a dû venir porter quelque denrée au train, se renforce dans cet impressionnant décor au pas lent de ses chameaux. Les hommes n'ont pas même eu la curiosité d'attendre notre départ. Bien droits en selle, en leurs haillons noirs, turbans blancs, ils ne se retournent pas. Ou vont-ils, grand Dieu, dans cette argile nue ? On n'ose pas y soupçonner un centre de vie quelconque

— Mais l'on s'y bat encore parfois, me répond l'Anglais, car j'ai fait ma réflexion à haute voix. Ici est en effet le district de l'agence de Sibi. En juin 1935, les Jamalis s'opposèrent à nos intentions de coloniser les terres irriguées par le barrage de Sukkur. 200 exécutés occupèrent nos troupes. En février 1936, c'est jusqu'à Jacobabad à 80 milles au sud, qu'il y eut des ennuis ! Tenez, montez donc dans mon compartiment, vous rejoindrez le votre au prochain arrêt. J'ai encore du whisky.

Les roues grincent, écrasant la poussière terreuse sur l'acier des rails. Je me trouve quelque peu dépaysé, parmi mes hôtes soldats.



Une glacière de route est ouverte sur le plancher. La glace a eu le temps de fondre depuis Karachi et les bouteilles flottent dans une eau où les sables du Sindh se sont déposés en boue. On a bu toutes les bouteilles, mais aucune n'est finie.

Valises, cantines, colis divers avec les inevitables cannes de golf gisent ou perchent partout. Le jeune

aviateur était seul dans le compartiment, mais il faut opérer de savants déplacements pour me trouver une place. Le chien géant assiste à notre installation sans remuer du coin où il est affalé, comme une masse de viande sur l'étal d'un boucher. Seules nous suivent ses prunelles minuscules, et sa queue traduit la joie de revoir son maître en tapotant lourdement la cloison du W-C.

La porte de communication avec le compartiment voisin s'entr'ouvre. Les têtes intriguées des soldats apparaissent. Ils se demandaient qui pouvait bien faire la conversation avec leur sous-officier, et s'enquirent s'il n'a besoin de rien, afin de donner un prétexte à leur curiosité.

Le train avance de plus en plus péniblement. Deux machines ont été adjointes à la première pour aborder ces passages très élevés — (nous allons nous faufiler entre des montagnes de 7 000 à 10 000 pieds) — et les trois locomotives mêlent leurs haletements¹.

Nous nous portons aux fenêtres. Tout le monde y est serré. Précisément, le train est engagé dans un tournant à très faible rayon, accroché aux pentes d'un cirque. Grâce à ce virage, on a un coup d'œil d'ensemble sur le « public » qui se presse « en galerie » aux bords des wagons.

Ils sont là invraisemblablement mêlés, les montagnards aux rudes profils, et aux longues barbes aux cri-neux flottements, les paysans des terres basses aux traits plus mous, pour beaucoup coiffés de calottes, les natives de contrées de l'Inde tout à fait différentes, torsés nus, couverts d'amulettes en osselets.

Mes yeux ferment le cercle de cette étrange revue sur

1 Nous sommes dans l'une des célèbres passes de Bolan qui servirent de voie d'accès en Afghanistan à sir John Keane en 1839 et puis à la colonne Donald Stewart en 1875. Ces troupes continuèrent leur marche par Quetta Chaman Kandahar. J'aurai l'occasion dans un autre livre en foulant leurs traces d'évoquer leurs destins inégaux.

mes voisins immédiats les soldats du sergent, tasses à la fenêtre contiguë à la mienne. Ils mâchonnent leur brûle-gueule en bruyère. Le déplacement de la marche m'envoie leur fumée odorante. De temps à autre, l'un d'eux retire sa pipe pour lancer une remarque, peut-être un témoignage d'admiration pour le paysage ou nous nous mouvons ? Quoique je n'en jurerais pas. Le troupier est rarement artiste. Et pourtant, *lorsqu'on sent* ce qu'on voit, il y a de quoi s'emouvoir tant la nature est souveraine.

Quel contraste entre l'instrument de civilisation qu'est ce train, et l'inaccessibilité de cette désolation ! Nous représentons la victoire de l'homme sur les éléments rebelles — or quoique vaincus, ces éléments continuent à peser sur nous de leur superbe mépris.

Au moment où je médite sur ce thème saisissant, se détache une énorme plaque argileuse, qui était collée — et sans doute mal collée — au versant qui devale au-dessous de nous. Ce morceau géant parti, se divise en deux, en cinq, dans les heurts de sa chute, avant de rencontrer un fond. Au-dessus du point d'impact s'élève l'immense nuage de sa pulvérisation. Et cela a été si brutal et rapide, cela nous a penchés sur un tel abîme en même temps, qu'une réelle impression d'infini me touche.

Un tunnel nous absorbe à présent.

— Vous allez à Quetta ? me demande le sergent.

— Oui.

— Pour y habiter ?

— Non, dis-je prudemment — peut-être tenterai-je un tour en Beloutchistan, vers Kalat, voire un peu plus loin.

— Dans le domaine de Gastrell, par conséquent. Une agence terriblement délicate, mais qui elle, au moins, est bien partie.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que la situation a été prise comme il fallait dès le début — dès le milieu du siècle dernier. Il est vrai que le Beloutchistan était féodal. Il est divisé en Khanats, petits

Etats chacun sous l'autorité d'un Khan on pouvait donc tenter des arrangements pacifiques. On l'a fait, on a réussi, d'officier en officier, les méthodes se sont correctement transmises, et l'on a la paix ou à peu près, de ce côté, sous la condition d'une adroite surveillance c'est le rôle du major Gastrell. Au fait, vous ne réaliserez pas vos projets sans lui ?

— Je pensais bien solliciter son accord

Le sergent sourit

— Mais le trouverez-vous ?

— Il est donc si caché ?

— Caché, non, mais mobile, oui. Et l'on ne sait pas toujours où il est

— Donnez-moi un conseil ?

— Hum ! Assurez-vous d'abord le moyen de l'atteindre. Découvrez à Quetta un bon chauffeur, expert aux pistes et une bonne auto. Si vous n'avez pas cela à quoi vous servirait-il de savoir où il est ?

Je me plais toujours à reconnaître le sens pratique des Anglais, leur don pour serier les questions dans l'ordre où elles doivent être abordées. Mon premier mouvement a été de trouver inepte la réponse du sergent. J'en ai jugé plus tard différemment.

Je ne puis m'empêcher de m'amuser à le voir aux prises avec tous les impedimenta dont il s'est encombré. Comme Quetta approche, que nous accedons au plateau de 5 000 pieds qu'elle occupe et que la masse de 10 000 pieds du Murdar se profile déjà sur la droite, il remballé tout sans hâte mais méticuleusement. Mêmes précautions dans le compartiment à côté. Bruits de couvercles, crissements de sacs dont les courroies se resserrent, chutes d'objets étranges. Le chien reçoit sur le crâne le casque de son patron (à nuque renforcée), et consent à se réveiller.

C'est cela c'est cette excessive affection du confort, qui affaiblit la valeur de cette armée. Ces soldats ne sont pas des peureux, mais ils aiment trop leur toilette et ses accessoires leurs tabacs savamment épicés leurs

gros bouquins cartonnés, ils les aiment jusqu'à les trim-baler au combat! Qu'on ne leur demande pas des lors d'aller à la mort. Ils attendront tout simplement qu'elle vienne à eux, *si elle le veut*. Ils ne feront rien pour la provoquer, sorties à la Saint Cyrienne, coups de mains audacieux. Mais notez que si elle vient, et qu'ils n'aient pas le moyen matériel de l'éviter par des moyens de défense suffisants ou en retraitant, ils l'accueilleront héroïquement on en a vu tomber la pipe aux dents, sans un juron. Je les admire hautement, tout en connaissant leurs sympathiques « petits côtes ».

Je restitue son accent au sergent pour les derniers instants qui nous restent entre nous.

— Et votre bagage, ho, dit-il? Vous a oublié gagner votre wagonne à ouine station.

— Oh, je n'ai que deux sacs à chameau, déjà bouclés.

— À chameau? Pouah, le vilaine bête empoisonne! Je préfère mon avionne.

XVII

QUETTA, BASE MILITAIRE

J'ai à peine rejoint mon compartiment pour en ressortir avec mes sacs, qu'un « Passport please ! » sec me cloue sur place

Ici, à l'inverse de la coutume, le vérificateur cherche le client, au lieu que l'on ait à se diriger vers lui. C'est, en l'occurrence, un policier anglais, laky, short, ceinture de cuir ou le brecknell a mis les plus étincelants reflets

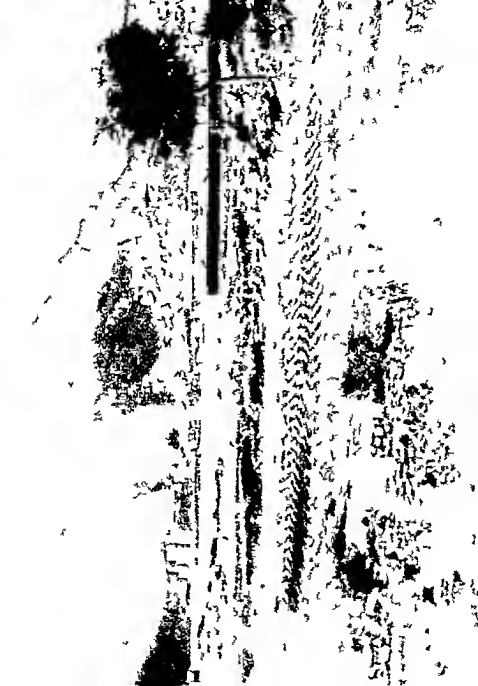
Je lui tends mes papiers, ou il se plonge

Evidemment, puisqu'il ne s'intéresse qu'aux Européens, — le flot des natives s'écoule autour de lui sans qu'il daigne les remarquer — il n'a pas beaucoup de peine à les trouver : il y en a peu ! Le sergent R A T' échappant à la visite, je serai son seul client aujourd'hui

À trois reprises, il sort de sa lecture (je me demande ce qu'il y déchiffre !) et me regarde fixement à la hauteur de mon col. Chaque fois j'ai vers le nœud de ma cravate le geste instinctif que l'on a dans ces cas-là. Mais aucune explication. Il n'y en a pas, sans doute ? Ce doit être un maniaque

Soudain il se départit de son mutisme, et m'assaille Questions en avalanche. D'où est-ce que je viens ? Que





faisais-je à Paris ? Pourquoi suis-je venu ? Pourquoi ai-je une mention spéciale sur mon visa (la mention pour le Beloutchistan) ? Pour le Beloutchistan ? Ah bon, mais pourquoi alors ai-je des visces de ce côté ? Combien de temps séjournerai-je à Quetta ? etc., etc.

Il ne reste plus que les eclopes à quitter les quais, un vieux paralytique, sur des béquilles de fortune, ou l'ecoree adhère encore, un contrefait, aux atroces jambes filiformes et coudees. Tiens, également le digne ancien que j'avais cru occupé à prier en gare de Karachi.

Il faut en finir. De quoi ai-je l'air, serre entre mes sacs et mon policier ? D'un probable malandrin. Je me décide à une déclaration toute ronde, toute franche, précisant que je ne puis en rien définir un programme qui dépend entièrement de renseignements qui me manquent encore.

Mon interrogateur relâche son ardeur d'un seul coup. Il ne faisait que jouer un rôle, et semble ravi de tenir un argument pour l'abandonner, comme l'on rejette un masque sous lequel on étouffait. C'est un petit Anglais nerveux, sûrement sportif. Il est blond rasé, et a de grands yeux bleus blagueurs à qui la fixité n'allait pas bien du tout. Je parie que c'est par crainte de ne pas paraître sérieux qu'il se forçait à prendre un air méchant.

— Good very good, Sir. Vos petits peu paroles loyales mient valent qu'explications. Je peux confiance. Je vois que Vous venez boire le thé dans mon cabinet.

Je passe de la qualité de suspect à la qualité d'ami et de vieil ami. Nous nous faisons face dans des fauteuils de paille à côté d'une table branlante. La porte du bureau est ouverte sur le quai, et tout le trahic de la station y défile. Une moindre porte, opposée à la première, l'ouvre sur la cour extérieure où des chevaux piaffent. Des gamins aux yeux vicieux guettent les ordres dans l'espoir d'un aumône. Ils sont accroupis sur les deux seules et nous supplient des yeux.

— Two teas ! jette mon hôte à l'un d'eux, qui bondit (Le the se cherche évidemment a quelque mastroquet avoisinant)

A condition de n'être pas trop ambitieux, on peut, a vivre ainsi, servi au moindre mot, maitre absolu dans la station, se considerer comme un roitelet Et ce jeune homme ne me semble pas eloigne de se juger tel Il respire la beatitude

— Pourquoi vous aviez un rouge cravate, s'ecrie-t il ? Cela a « misengarde » moi

— Et pourquoi cela ?

J'ai enfin l'explication de ces coups d'œil a mon collet il me declare qu'il a des ordres draconiens pour veiller aux menees sovietiques, et que pour lui, le rouge est l'oreille du loup, en l'occurrence de l'URSS Je le pousse doucement sur le sujet Avec ces grands enfants, on en apprend plus long d'un bavardage a bâtons rompus, que d'un questionnaire, qui les indispose Il fout qu'ils soient en humeur de parler, et n'oient pas l'impression d'être interrogés

Nos thes font leur entree, fumants, sur un plateau crasseux, tenu par des doigts encore plus crasseux Tout en les sucant sacerdotalemt, en y pressant un citron avec d'infinies precautions, le fin limier m'explique que les Russes ont été alarmants de tout temps Qu'on les soupçonnait d'armer les dissidents

— Mais cela, ils peuvent plus tranquillement le faire par l'Afghanistan ? dis je

Il pretend que non Les Afghans seraient plutot en mefiance a leur egard Ils redoutent cet enorme peuple qui les borde, au long du fleuve Amou Daria Ils ont bien vu comment il avait absorbe le Terghiana ou Khirnat de Khokind dont l'Emir, Islam Beg kondoiar Khan, finit par se refugier a Kaboul Ils entretiennent volontiers des rapports commerciaux avec leur voisin, mais

sont attentifs à l'activité qu'il tenterait d'exercer chez eux ¹

Les infiltrations dangereuses seraient plus à craindre du côté du Beloutchistan, ou aucun pouvoir central établi ne veille. Il est alléchant pour un trafic louche de recourir à certains petits ports de la côte d'Oman, et de là des caravanes peuvent gagner Quetta et le Waziristan.

D'ailleurs les propagandistes ou les armements n'atteindraient-ils pas Quetta, que leur seul transit par le Beloutchistan serait inquiétant. L'étincelle serait tolérée dans ce pays de féroces, combattifs et jaloux. Et le gouvernement des Indes a suffisamment d'ennuis avec sa frontière nord, pour éviter à tout prix qu'à l'ouest ne naisse un foyer nouveau.

— Tout cela était joli, s'interrompt mon ami. Mais où vous couche ?

— Je ne sais pas.

— Très bien.

Il heule un nouveau gamin, crie un nom, et de la place ne tarde pas à venir un individu curieux. C'est un négroïde, petit, ratatine même, habillé d'un costume de toile beige et coiffé d'un fez rutilant.

— Bala Datt était le meilleur chauffeur de Quetta. Il va vous « chauffer » à *Alexandra Hotel*.

— Je n'ai pas besoin du « meilleur chauffeur de

1 Il paraît d'ailleurs que géographiquement déjà la transition entre les deux pays ne manque pas d'impressionner. Quand on monte vers le nord du royaume d'Afghanistan la piste cesse soudain. Des Mazar à Chérif il faut prendre des chevaux. Une demi-journée de randonnée dans les sables vous mène à Patakhissar, dernier poste militaire afghan, quelques huttes de branchages sur les rives imposantes et lugubres du fleuve Amou Daria. Un royaume absolu, une civilisation se terminent là.

Un bateau régulier transporte les rares voyageurs admis à continuer à la ville russe de Termès sur la rive opposée. Maisons en tassées, hôtels et restaurants ignobles, activité misérable, mauvaise tenue. La Russie des Soviets commence avec les résultats de son idéologie et ses bouleversements hâtifs. Cette ville en est le premier témoin.

Je tiens ces renseignements d'un professeur de l'école française de Caboul qui eut l'idée de regagner la France par la Russie et avec qui j'eus le plaisir de correspondre après mon expédition.

Quetta » pour me conduire à l'hôtel, dis-je ; mais il pourra m'être utile ensuite. Donc merci. Voulez-vous me faire le plaisir de boire un whisky avec moi cet après-midi ?

— No service pour moi. Mais après dîner, all right



Quetta défile devant mes yeux éberlues. Qu'est ce que cette ville à grand cadre, à grands arbres, et à minuscules baraquements ? Que signifient ces majestueuses allées, ces mûriers touffus, ces hauts manguiers, et, indignes de leur ombre, ces cabanes du genre de notre « zone » et ces trop rares petites villas ?

Je regarde les passants. Ils sont tous militaires, ou presque, en une collection d'uniformes à supposer que l'armée coloniale anglaise compte des armes à l'infinie.

Ma préférence va aux beaux Sikhs à turban canari, qui promènent, montés ou en main, de ravissantes pangs. Deux, en particulier, rigides comme des statues sur leurs montures éternuées, font opposition avec le petit ordonnance gourka qui les suit sur un poney de polo. Le Gourka semble le cadet rate de deux aînés favorisés, et son poney allonge le pas de façon démesurée, sans s'aligner sur les deux grands steeple-chasers.

Une batterie d'artillerie passe dans un vacarme de fers.

Plus loin, une compagnie rentre de manœuvre à pied.

Dans une clairière que l'on n'explique pas autrement que par l'effondrement d'un quartier entre les hautes avenues qui le délimitaient, nichant à tout-touche de claires tentes coniques.

J'ai tenu à faire partager ma surprise au lecteur pour aviver son intérêt, comme il en fut du mien. Mais je ne tarde pas plus à le renseigner, car je devais apprendre le soir même les causes du si particulier aspect de Quetta.

Quetta était le 30 mai 1915 encore, une belle cité d'al-

titude Malgré les fièvres qui y font quelques apparitions, on y venait beaucoup et volontiers De grands magasins y étaient luxueusement achalandés Les hôtels offraient le confort dernier cri Les banques solidement bâties, travaillaient à guichets pleins C'est le 31 mai à 3 heures du matin que le cataclysme se produisit

Un tremblement de terre d'une violence inouïe

En quelques secondes, la ville de Quetta était détruite, et 20 000 personnes mouraient Il en serait mort deux fois plus si la nuit n'avait pas été fort chaude, et si une bonne partie de la population n'avait dormi sur les terrasses, au lieu d'être dans les maisons Car, bien entendu, aucune maison ne résista

Seuls les arbres, les beaux arbres de Quetta, si artistement plantés, si amoureusement arrosés, si gâtés qu'ils étaient devenus des géants, les arbres en leur flexibilité végétale supportèrent le bouleversement Ils durent être sérieusement éprouvés, pliés, tordus Quelques-uns cassèrent en éclatant à mi-tronc, ou se déracinèrent d'un seul coup Ils furent l'infime exception Presque tous sortirent indemnes de la nuit tragique du 31 mai Ils n'abritaient plus qu'un vaste chantier de démolition Et maintenant qu'on a reconstruit une cité provisoire en planches, la discordance hurle entre les jardins et les habitations, entre l'opulence des boulevards et ce misérable village du Far-West des tout premiers temps !

Je comprends dès lors que seuls s'installent ici ceux qu'un devoir ou un intérêt supérieur y appellent Evidemment, avec les opérations du Waziristan, c'est majorité de militaires • il suffit pour les trouver de regarder la rue

Base pour les unités avancées centre de formation de manœuvres, et de ravitaillement, la ville a une importance stratégique Il n'y a pas lieu de s'étonner que les suspects y soient traqués Et si je reviens un jour, je mettrai une cravate de couleur terne, ou je n'en mettrai point !

Rue de « boutiques » européennes. Le sellier, avec ses cuirs anglais tentants. Un libraire. J'ai fait arrêter, et je descends pour essayer d'acheter une carte du Waziristan. Le commerçant ajuste ses lunettes pour me photographier, m'exprime ses regrets de ne pouvoir me satisfaire et m'offre un Shakespeare relié.

Les pneus crissent sur du gravier. Nous pénétrons dans un quadrilatère de baraques avenantes. Une respectable dame est sur le seuil de l'une d'elles, et me reçoit avec la grâce d'une maîtresse de maison qui attendait son invité. Elle a la soixantaine, un chapeau de paille, une robe de jardin. Sans même m'avoir demandé pourquoi j'arrive, ni ce que je désire, elle désigne mes sacs à un valet, et m'entraîne vers la chambre n° 8, sous la galerie où toutes les portes se suivent en série.

Les meubles sont de planches assemblées à clous, et badigeonnées au vernis. Les cretonnes ont couleur de prairies. Ma natte est fraîche battue. Des récipients de zinc composent le cabinet de toilette, et le W.-C. est ce meuble d'acajou portatif de tous les bungalows britanniques depuis l'Afrique noire jusqu'à la Malaisie. C'est camelote et impeccable, complet et risible. Je sens que j'aurai de fécondes idées dans ce gentil cadre.

XVIII

INVESTIGATION EN AFGHANISTAN OU RÉVÉLATIONS DE BALA DATT

Le temps passerait sans qu'on s'en aperçoive, a Quetta, si l'on n'avait pas l'esprit rive a un objectif. Seule une idee fixe peut vaincre la douce hypnose. L'air des altitudes, la temperature, changent si agreablement des zones basses delaissees ! Et les soirs, surtout, sont enchanteurs, dans leur bain de lumiere doree.

C'est deja le haut plateau d'Asie.

J'aime a me promener au hasard de l'exquise ville effondree. Elle offre un spectacle dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est typique. Si l'on trouve trop long d'aller par rues d'un point a un autre, on est libre de couper court : tous les murs de cloture sont tombes, et n'importe qui peut vagabonder dans les anciennes proprietes privees.

Je me suis fait des amis. Mon policier, d'abord, dont la joie est de me patronner. La proprietaire de l'*Alexandra*, que je considere comme une tante venerable. Un de ses pensionnaires, vieil Anglais a l'œil placide, pince-sans-rire, et fertile en « tuyaux ». Enfin un Francais extrêmement sympathique, et unique puisque je n'en ai pas decouvert d'autre depuis que j'ai atterri aux Indes,

même pas a Karachi. Il est vrai que celui-ci est ne sur place, et n'a pas eu a s'expatrier. C'est son pere qui le fit pour lui, en fondant famille apres de longs et aventureux voyages, lui transmettant notre nationalite « toute transportee »

Je suis donc arme pour le cas ou j'aurais a prendre des decisions subites. Or, si ce cas va se produire, il ne se produira pas dans le sens que l'on soupçonnerait.

On se rappelle que je suis venu pour trouver le Major Gastrell et attaquer le Beloutchistan par le Nord. Eh bien, l'obligeance des gens qui me renseignent ne peut leur faire inventer ce qu'ils ignorent. Du moins leur faut il un delai pour se documenter. Et vouloir abreger ce delai serait une erreur psychologique, un témoignage de hâte intempestive, qui me desservirait. Il serait dommage de gâcher le bon accueil dont je benefie. Je dois patienter.

L'idée me vient alors de ne pas attendre les bras croisés, et d'employer le laps de temps qui m'est impose, pour faire un déplacement bien intéressant : le voyage de Kaboul.

Cette idee sert d'ailleurs hautement mes plans. M. Grousset ne m'a-t-il pas recommande en M. Hackin un des rares hommes susceptibles de connaître la situation du Beloutchistan ? Or un seul moyen de le voir, a-t-il dit : aller a Kaboul, ou ses travaux le retiennent à la tête de sa mission.

J'ai, en second lieu, une recommandation pour un Anglais résidant dans la capitale afghane, et que j'ai des raisons de croire en relations avec le reseau de surveillance dont le major est le pivot. Il me conseillera.

J'avoue enfin qu'il est une question dont j'ai de plus en plus envie de me rapprocher, — ce dont le voyage de Kaboul me donne une extraordinaire occasion — c'est celle du Waziristan.

J'y songe depuis ma conversation dans le train avec le sergent naviateur et a cette conversation je resonge constamment. Elle m'a beaucoup impressionné, non pas

tant par ce que m'a dit le jeune garçon que par ce qu'il ne m'a pas dit — (sans doute pour le bon motif qu'il ne le sait point) — et dont j'ai moi l'intuition. Je ne suis à Quetta qu'à une centaine de milles d'opérations militaires dont le général Gouraud a écrit il n'y a pas long temps à son retour des Indes « la situation à la frontière les méthodes employées ce sont celles que nous avons pratiquées nous mêmes en Afrique notamment au Maroc » « J'ai l'impression de me trouver à Colomb Bechar avec le général Lyautey »

Il se livre près de moi une guerre analogue en maints points à celle du Rif à celle du Tadla. Or la piste royale de Chaman à Kaboul longe tout l'arrière des hostilités cote afghane il est tentant d'aller voir cela.

Plus de 800 km sont à couvrir dans les deux sens sur un terrain plus ou moins roulant. Encore un point de vue — d'ordre matériel celui là — ou l'idée Kaboul rejoint l'idée Beloutchistan. Le sergent pilote proclamait pipe aux dents « Avant de vous inquiéter de savoir où sera Gastrell assurez vous d'abord un chauffeur expert aux pistes et une auto appropriée. Si vous n'avez pas cela à quoi vous servira t'il de connaître sa position ? » Voici donc qui est parfait ce long et délicat aller retour me permettra d'expérimenter à fond l'équipage que j'arrêterai.

En ce qui concerne cet équipage on a déjà deviné que mon choix n'aura pas beaucoup à s'exercer. Je suis presque vone d'avance au « meilleur chauffeur de Quetta » et à sa Chevrolet couleur citron. Il est le seul ayant déjà en poche sur la place l'autorisation de rouler en Afghanistan. Il y est déjà aité. Et la recommandation du policier me crée une obligation de bienséance de ne penser à d'autres candidats que pour mieux revenir à lui. Je me trouve donc marié à l'assemblage Bala Datt Chevrolet et c'est ainsi monte que j'attaque la route du nord vers Chaman.

Il m'est impossible de donner ici une relation de ces journées afghanes ou la matière recueillie surabonde.

comparativement au peu de temps passé, les incidents également. Elles seront amplement l'objet d'un autre livre. Je ne mentionnerai dans celui-ci que ce qui eut *directement* trait à mes intentions pour le Beloutchistan. Cela survint fortdivement. Et ce fut bien différent, on va le voir, de ce à quoi je m'attendais. Seulement l'importance de la découverte se passera de démonstrations. Voici le détail des circonstances dans lesquelles je la fis, *in fine*. La répercussion de ces brefs instants commande toute la suite des événements.



A Kaboul depuis un temps, je n'ai rien obtenu de M. Hackin, qui n'a hélas pas de précisions sur les régions m'intéressant. Ses fouilles, passionnantes, remarquables, l'absorbent. Il rend hommage au génie de Stein, mais n'est pas avec lui en relations régulières.

L'Anglais qui avait des attaches dans le Political Service est absent pour deux mois.

Je me promène à loisir dans les ruelles. Je visite le Bazar, les souks chantants, aux innombrables cages voilées. Je me rassaisie d'instructives histoires sur les peuplades afghanes. Suleiman, Wardaks, Afridis, Mahsouds, Ghilzais et Cie, meublant l'arrière du conflit anglo-azéri. Je pectine en ce qui a trait à mes vives d'exploration.

En somme, j'accomplis un merveilleux séjour documentaire et artistique, mais le mieux qui me reste à faire, est de m'en retourner — sans confiance — voir si les « amis » de Quetta ont travaillé pour moi entre temps.

Leurs opinions préalables me reviennent, en déprimantes vapeurs. « Le major Gastrell ? Ah oui l'hiver encore, on sait où il est mais l'été » — « En principe, la circulation est interdite dans la partie féodale du Beloutchistan » — « Gastrell peut certes en accor-

der l'autorisation : mais où aller la lui demander... ? » — « Visitez donc plutôt les merveilles de l'Inde : Delhi, Agra... » Et je suis dans le curieux état d'âme suivant : charmé de ce que je vois et entends, découragé et amer en même temps...

Au moment où je dresse ce bilan plutôt sombre de mon déplacement, le désir me prend de ne pas m'en aller sans avoir visité Dar-ul-Aman : les palais inachevés de l'ex-roi Amanoullah, souverain qui vit grand, trop grand, puisque le luxe excessif de ses réalisations le fit sombrer sous une révolution. Il y a quelques kilomètres à parcourir pour s'y rendre. Je me rappelle soudain que j'ai une auto : c'est une occasion de l'employer. Je ne m'en suis pas servi, ou presque pas, depuis que je suis à Kaboul. La ville se prêtait tellement mieux aux vagabondages à pied, qu'aux bruyantes rondes motorisées ! Mieux valait aller doucement de surprise en surprise, savourer le pittoresque avec tranquillité.

J'ai donc pris Bala Datt, et nous errons parmi les constructions d'Amanoullah. J'ai fait arrêter l'auto, et je dirige mes pas au hasard du vaste chantier abandonné.

Cette velléité d'imitation de Versailles est d'un étonnant effet, sur ce haut plateau d'Asie. Elle campe un prétentieux îlot de style européen à grande échelle dans la verdure, à quelques kilomètres d'une capitale encore loin d'avoir marché aussi rapidement... La révolution a fait son sort à cette nomenclature. Les plantes envahissent les escaliers, les balcons se disloquent, des murs vacillent, le jardin revient, tout-puissant.

Soudain un royal mais inquiétant rapprochement s'impose à mon esprit. Je compare les plans bouleversés du monarque à ce qui risque d'advenir demain des miens ? Et j'éprouve un violent sursaut de réaction.

Il me semble que depuis des jours je m'endors, foblique, dans les molles entraves des circonstances et des gens. Il est l'heure de cesser de compter sur d'autres que

Il revient à l'hôtel à 17 heures, avec un jenne boy, vêtu d'un impeccable costume de coutil blanc

— Andrews, me dit-il en guise de présentation, avec une telle prononciation que je crois à un nom indigène effroyablement compliqué, auquel je serai incapable de m'habituer

— Bon, pour moi il sera Jimmy

Sa peau est presque noire, son visage à un type malais, l'œil est intelligent et doux. Comme je n'émetts aucun commentaire, Bala Datt précise

— Il fait une bonne cuisine et, comme interprète, « il parle beaucoup »

« Il parle beaucoup » signifie évidemment beaucoup de langues, sans quoi la référence serait fâcheuse pour un serviteur qui par ailleurs se présente bien

Sans Jimmy, je n'aurais pas traversé le Beloutchistan. Le hasard n'a pas son pareil pour amener l'homme qu'il vous faut, quand il faut. Le seul mérite qu'on ait, dans ces cas-là, est de ne pas rater l'occasion

Jimmy, (je l'apprendrai aux haltes de cette rude expédition, lorsque nous bavarderons), est un élève de la mission italienne de Quetta. Andrews était son nom de baptême chrétien. Je ne le lui aurais jamais changé si je l'avais compris, c'est-à-dire si Bala Datt l'avait moins écorché en le citant

En signe de sa foi nouvelle — j'ignore jusqu'à quel point il l'a réellement — il porte sur le bras gauche un saint Joseph en tricotage bleu, et la Sainte Vierge sur le bras droit. Et quand les musées jouent, ces personnages sacrés s'animent curieusement

Il est maintenant 17 h 30. Une des plus belles sources de montagne est en train de descendre sur la ville. Les ombres des arbres s'allongent, sous le soleil qui decline. Une merveilleuse pureté brigue toutes choses. Je puis donner le signal d'une seconde à l'autre, mais le besoin de prolonger l'émotion que je ressens m'en distrait pour un instant encore

Je ne me résous pas à substituer la fièvre chaude de

l'aventure, la trepidation violente et poussiéreuse de la route, à ce précieux recueillement du soir tombant.

Pleine de discrétion, la directrice de l'*Alexandra* se borne à unir son extase à la mienne, sans poser de questions. Elle joue avec un trousseau de clés, tandis que ses yeux couvent amoureusement ses fleurs, ses arbustes, sa pelouse.

Mon bagage, peu encombrant, meuble une des places arrière. Jimmy occupe l'autre, avec aux mains, tel un dépôt sacré, la monumentale cafetière dont je viens de faire emplette. À mon tour, je m'installe, à l'avant. Et le départ n'a lieu vers le but — un homme, d'abord, puis si l'homme est pour moi, la mer d'Oman.

TROISIÈME PARTIE

ATTAQUE AU NORD

XIX

POINTE-ÉCLAIR SUR KALAT¹

Quelque inquiétude m'étreint le cœur tant que quatre ou cinq milles ne me séparent pas de Quetta. J'ai peur d'un policier en faction, ou d'un policier que celle belle soirée aurait incité à la promenade, et qui soudain me demanderait où je me dirige.

Mais les initiatives du genre de la mienne doivent être peu fréquentes, car les premières étendues du Belouchistan s'ouvrent sans que personne ne paraisse. Terre ocrée, pierraites, et, au loin, la silhouette des montagnes.

La province que je quitte porte déjà le nom de Belouchiston. C'est le Belouchistan « intégré » à l'Empire des Indes, le « régulier », normalement occupé et organisé. L'autre, celui dont je suis en train de franchir la frontière, celui des Khans, est ce territoire antique et sauvage où vit une féodalité que la conciliation anglaise semble tenir en équilibre, puisque le silence l'enveloppe. J'y descends par Lak Pass, col tourmenté.

L'on sent la fin du bucolique plateau de Quetta, pour la plongée en plein relief brahoui. Le col est à 6.500 pieds, et une masse de 10 000 le surplombe à sa droite.

La piste est extraordinairement soignée. Le sol s'y prête, il est vrai ; cependant l'on decèle la marque d'un

1. Prendre à partir d'ici la carte p. 184

entretien. Des passages inconsistants ont été plaqués de grillage déployé ; un autre, mal défendu par le relief contre les vents de sable du Régistan, est à l'abri d'un paravent de tôles, plutôt ahurissant dans ce « bled », et contre lequel s'accumule une jolie pyramide d'or. Je comprendrai un jour la raison d'être de ces précautions.

En attendant, les naturels sont relativement nombreux à emprunter cette excellente voie de circulation. De petites familles se déplacent, à l'aide d'un original moyen de locomotion : la vache. La vache familiale... La mère, les enfants trônent sur les couvertures et coussins dont la brave bête est bâlée. Cela constitue une sorte d'impériale, drôlement coloriée par les soieries du support et des supportés. Le père va stoïquement son chemin en tête, tirant une corde nouée aux cornes, ou encore à un anneau nasal comme on en met aux chameaux. Ses pantalons bouffants balagent la poussière, tandis que sa nichée se laisse docilement derrièrè lui.

Egalement quelques piétons isolés, parfois sous l'aspect de clopinants vieillards, qui font un écart effrayé devant l'auto. Ils ont le bâton du pèlerin, et, à l'épaule, un maigre baluchon.

Mais mon souvenir d'élection est pour une femme d'une bien grande beauté. C'est une Hindoue, (et non une Beloutche, ni une Brahoute). Elle se délasse en faisant quelques pas à côté d'un pesant char à bœufs à toit, exactement de ceux dans lesquels les manuels d'histoire illustrent les promenades de nos Rois Fainéants. C'est certainement une personne de condition en voyage. De nombreux serviteurs occupent le char, ou s'affairent autour de lui. Leur maîtresse est d'une suprême distinction en son costume de soie pourpre, la tête couverte d'une voilette qui ne enche pas ses traits au moment où je l'aperçois, car, jugeant le rigorisme superflu en rase campagne, elle ne la rabat pas.

C'est en règle usuelle que les Hindoues non musulmanes, elles, montrent leur visage. Même, dans certaines provinces, dans certaines sectes, et dans le bas peuple,

elles vont volontiers nues jusqu'à la taille Malheureusement cette Venus brune est musulmane, pas femme de peu, et abrite sous d'abondantes soieries des lignes qui eussent ravi les yeux

A part la grande dame, tous ces gens se hâtent La nuit est proche, et l'inhospitalité des massifs pas engageante pour dresser le camp Rares sont les herbes qui se racinent dans ce terrain friable, plus fort en couleur qu'en éléments fertilisants

Le coucher du soleil incendie les montagnes en une féerie presque hallucinante Les hauteurs sont empourprees, leurs ombres dévalent comme de longues draperies sombres accrochées aux sommets, et vont plonger dans l'obscurité déjà pleine des vallées



Mastung est à cette heure une bourgade grouillante On y chercherait en vain un signe d'Occident La aussi l'Islam vit de sa vie d'antan avec sa palette de teintes, ses odeurs, et son bruit

Bala Datt conduit doucement pour éviter les bêtes et les gens qui encombre la rue tortillante

Un grand Beloutche refuse de se ranger, provoque notre arrêt, qu'il désire sans doute, et s'accote au marchepied Il me débite un abondant charabia, auquel Jimmy fait face L'homme voulait savoir qui nous étions, ce que nous cherchions Le nom de Gastrel le fige dans le respect, et son index bagué nous désigne une direction

Cet incident est peu de chose en soi, mais prouve que les Anglais savent avoir des observateurs partout C'est l'un d'eux — certes l'un des moindres — qui vient de s'assurer de nos projets Il suffit d'entretenir un réseau d'agents salariés jusque dans les régions les plus fermées de ce pays pour se dispenser d'y mettre les pieds soi-même, tout en étant ponctuellement renseigné Si

j'ai pu, à l'instant, soupçonner le système, j'en aurai un jour confirmation ainsi que de ses résultats

Nous parvenons à une construction soignée. Un beau jardin la capitaine Un jardinier est attardé à gratter les accès

— Major Gastrell? répond-il : c'est bien ici sa résidence, mais il est en tournée depuis huit jours

La mausson n'a pas dû frapper depuis ce temps, car des rocking-chairs sont restés à l'air sur une terrasse, et tendent leurs bras et leurs coussins avec confiance à la clémence des cieux

Suit un assez joli chassé-craisé entre Bala Datt et Jimmy pour tirer des renseignements du baahomme. Seul contre eux deux, et à la manière dont ils s'entendent au service de mes intérêts, il est obligé de confesser ce qu'il sait Je n'en saisis pas la lettre, mais j'admire l'adresse de mes lasears, et sauris de leurs clins d'œil complices lorsqu'ils attrapent quelque chose Quaad ils ont eu ce qu'ils voulaient, la discussion tombe d'un seul coup Bala Datt m'en donne la conclusion :

— Le major est à Kalat, en conférence avec le Khan

— Combien d'ici à Kalat ?

— Deux heures La piste est bonne

Jusqu'ici, la chance est pour moi Cependant l'incident de l'indigène-observateur de tout à l'heure peut se répéter, surtout à présent qu'il fait nuit, et que nos phares signaleront de loin le passage absolument insolite d'une auto Cet indigène lui-même peut fort bien avoir réfléchi, et regretter de s'être laissé impressionner ? J'ai intérêt à ne pas lui donner le temps de se reprendre et de donner l'alerte dans le bourg, ou plus loin « Battez le fer tandis qu'il est chaud » dit on vulgairement, je sens que je dois appliquer ce dicton

Les yeux de Bala Datt ont suivi dans les miens mon raisonnement, et quand je commande de continuer, il acquiesce avant que ma phrase ne soit achevée

Jimmy a gaiement repris sa place contre mes sacs, avec sa cafetière

Nous sommes quand même assez anxieux en enfilant tout Mastung pour aller reprendre la piste motorisée. La densité de la foule n'a pas diminué. Va-t-on nous faire stopper ? Malgré nous, nous guetons une raquette injonction à chaque tour de pneu.

L'aspect nocturne de la petite ville est curieux, avec le chapelet des quinquets allumés un peu partout. Ce vétuste éclairage donne des aspects fantomatiques aux choses et aux humains, agite un monde d'ombres chinoises et d'ombres portées démesurées. L'intérieur des échoppes prend un cachet mystérieux. Les têtes nues ou enturbannées penchées près des lumières ont des reflets de bronze, les yeux brillent en escarboucles. Le plus pacifique citoyen, ainsi vu, a tout de suite une figure de brigand de grand chemin.

Décidément l'on ne nous réserve que de la curiosité, très vive, mais aucune indésirable attention. Déjà le quartier éclaire cesse. La nuit nous prend.



On ne peut imaginer la dâcheuse fièvre de cette course en plein inconnu. Il faut que ces minutes soient vraiment fortes pour que mes deux hommes, simples petits associés d'une cause qui les dépasse, s'en grisent comme ils le font avec passion.

Nous sommes trois à bondir sur les cailloux, trois êtres *complètement différents* : un Européen et deux Sindhis, d'abord un maître et deux serviteurs. Surtout Notre émotion est pourtant égale, et nous resserre.

C'est que nos jeunes âges sont voisins et que le risque exerce sur nous le même irrésistible attrait. Il y a des choses qui se sentent mieux qu'elles ne se démontrent. Ici bien, dans l'excitation de mes recrues, je sens le dévouement le plus absolu.

Les milles se succèdent au cadran du compteur, le seul témoin de notre progression dans les ténèbres qui baignent les paysages dans lesquels nous nous mou-

vons Nos yeux se reportent constamment au petit chifre tressautant Ils ne le quittent que pour suivre la coulée lumineuse des phares, ou les défauts de la piste, les pierres ne se revelent pas toujours à temps Nous ne sommes pas trop de six yeux

Le coup devait arriver Un defoncement, que Bala Datt voit trop tard, provoque un violent rebondissement A l'avant, nous ne le sentons pas trop, mais, à l'arrière, Jimmy et les sacs parlent vers les cieux Ils se heurtent d'ins leur course à la capote baissée. Une des cerces en bois dur scalpe une partie du cuir chevelu de mon boy, et son sang chaud degoutte sur son beau pantalon blanc

Mais il supplie de ne pas perdre de temps Il se noue un linge sur la tête, ce qui figure ma foi un genre de turban Et nous voici de nouveau tendus, de tous nos nerfs dans notre *rush* sur Kalat

Les milles continuent à chasser les milles sur le tablier lumineux

*
**

— Dis-moi, Bala Datt, sais-tu vraiment où tu vas ?

— C'est la piste de Kalat, Sir

— Tu la connaissais ?

— Yes, Sir D'ailleurs il n'y a qu'une piste possible pour les autos

Il repond sans me regarder, hypnotise sur son trajet, cramponne à son volant

— Quand es-tu déjà venu à Kalat ?

— Il y a deux ans, en conduisant des officiers politiques à Pasni, Sir

Je sursaute

— A Pasni ? Mais tu as pris tout le Beloutchistan en diagonale, en ce cas ?

— Yes, Sir, par les deserts centraux Il m'a fallu trois jours, mais j'aurais pu arriver en deux On va de Kalat à Surab, et de là on oblique sud ouest

KHOZDAR

NAL

2200M

PIR UMAR

R Sirjan

WAHER

2400M

Piste en direction de Lak Torpor

JHALLAWAN

WAD

1600M

DRAKOLA

TOURKEBER

Bohren Lok

R Tibbi

KANOLI

Pourale

BASUN KANI

1900M

KOTAN

Monts Hala

KAMAL KHAN

Montagnes vestiges de l'Indus

BELAR

Hab



Monts Kirthar



Monts Khude

Monts Pab

Monts Hlor

TRAVERSÉE
NORD
SUD

I N D E
(Vallée de l'Indus)

— Que dis tu ? Surab ? On peut donc atteindre Surab en auto ?

— Oui, peut-être même khozdar, d'après ce qu'ont dit les officiers devant moi

J'en apprends plus en quelques breves repliques, dans les soubresauts de l'auto, que je n'en ai appris dans toutes mes enquêtes Et j'éprouve avec une acuité accrue cette impression que la chance non seulement a tourné pour moi, mais me seconde intensément Moi qui ne rencontrais que des ennuis, j'avance à présent au sein d'un monde « en sympathie » Plus d'accrocs matériels, plus de pannes, et, de la part des hommes, après la cordialité des amis de Quetta, ces nouvelles révélations de Bala Datt par surcroît

Il s'est exprimé en toute simplicité je suis certain qu'il ne sous estime pas la valeur de ce qu'il m'a dit, de ce qu'il m'apporte, mais il ne s'en prévaut pas

— Et ' accepterais-tu de me pousser le plus profondément possible, mon vieux ? Aussi loin que ta voiture roulera ?

— Yes, Sir

Pas un marchandage, pas une condition Notre plus que raisonnable arrangement (à 4 annas le mille-compteur), demeure Rien de plus beau, de plus étonnant, que le concours spontané d'un homme dont on commença par douter (J'ai dit mes ennuis au début)

Je me rappelle, lorsque je lui parlai de Gastrell à Kaboul, devant l'ancien palais d'Amanoullah il se contenta de me révéler l'essentiel de ce qui pouvait m'intéresser immédiatement, sans plus de développements Tel est le tempérament mahométan, à base de pondération on ne parle que pour autant que l'on est interrogé, et en se limitant à la question On est économe en mots, et prodigue en action Il attendait l'occasion pour m'ouvrir davantage le climax de ses connaissances Et cette occasion est venue au moment où nous approchons de Kalat, *pas avant*

Les plaines balayaient des arbustes, puis des arbres Des

murettes de pisé ébréchées esquissent des bornages de propriétés entre les troncs.

Une futaie de mûriers, boules touffues, forme écran devant nous. Bala Datt ralentit, semble hésiter, aperçoit des marques de pneus qui ont gravé un tournant à gauche, en plein jardin. Il les suit.

— C'est ici la résidence de tournée du major Gastrell, Sir, dit-il. Des lumières brillent : le major est présent.

GASTRELL

Il est près de 21 h. 30, une heure inusitée pour une visite. La carte d'hospitalité forcée. Au fond, est-ce si regrettable ? On veut ce qu'on veut.

Je m'inspècle rapidement. La roue m'a couvert de sable, l'auto est toute bouleversée : sacs, outils, ustensiles ménagers et vêtements se sont entremêlés dans les cahots. Est-ce adroit de me présenter ainsi à une heure déjà induite, devant un des plus hauts personnages de l'influence politique britannique en Asie ?

Ces soucis d'étiquette m'apparaissent vains à peine les ai-je conçus. Il n'y a qu'une chose qui compte, et qui est capable d'emporter l'adhésion : c'est de rayonner l'optimisme, la confiance, la certitude de devoir être aidé. Les Anglais sont avant tout sportifs, et l'audace dépourvue d'appât peut ne pas leur déplaire. Or, je m'en sens, en ce moment, des flammes dans les yeux.

D'ailleurs je n'ai plus le temps d'enrayer l'entraînement des événements : la Chevrolet est en vue d'un bungalow assez bien construit, surhaussé, dont la toiture déborde les parois pour reposer sur les piliers d'une galerie. Plusieurs boys et soldats indigènes vont et viennent alentour. Ils nous aperçoivent et s'immobilisent.

avec un visible étonnement, tandis que mes phares les éblouissent.

Les boys sont moulés en blanc, les soldats au contraire bouffent de partout : amples manches serrées au poignet seulement, blouses flones, larges pantalons juponnants. Leurs turbans jaune d'or sont somptueux, des insignes, également bouton d'or, les chamarrant. Les rudes visages bronzés remontent à Genghis-Khan.

L'un d'eux s'est porté vers moi. Je lui demande à voir le major, avec la pleine assurance de quelqu'un qui n'est peut-être pas attendu, mais qui ne doute point d'être accueilli.

Et les secondes commencent à compter.

Un bruit de conversation infiniment tamisé provenait des baies entr'ouvertes : il cesse. Ce doit être l'annonce de mon arrivée qui provoque ce silence d'attention. Les secondes me semblent plus longues encore qu'avant...

Les serviteurs ont suspendu leurs tâches dans l'attente de la rencontre qui va avoir lieu. Bala Datt et Jimmy ont mis pied à terre comme moi, mais n'essaient pas d'engager la conversation avec eux. Personne ne bouge... La lumière issue du bungalow est rabattue sur ce groupe silencieux par le dense plafond des mûriers, dont les feuilles lèchent le toit. Il en résulte une étrange impression d'être dans un intérieur, alors qu'on est hors la maison.

Un bruit de pas martelés... C'est le grand moment.



Le major Gastrell touche presque le linteau de la porte d'entrée. Il n'a pas loin de deux mètres de haut. Il est maigre, mais solidement charpenté. Son premier abord est aussi engageant qu'il risquait d'être froid ; ses yeux aussi clairs et affables que je les craignais fuyants. Il me tend la main et m'interroge du regard.

Je me nomme.

— Ah ! très bien, s'écrie-t-il en français. Je vous con-

nais par les innombrables papiers dont vous avez été l'objet et moi l'aboutissant

— En ce cas, tout ira pour le mieux je viens justement à vous pour envoyer promener toute cette pape-rasse, et m'entendre avec vous en quelques mois, de la voix à la voix

A peine les yeux clairs livrent-ils une fugitive hesitation ils se rasserenent aussitôt Ma méthode directe a plu ne nous en départissons pas

— Seulement je m'excuse, major, d'arriver chez vous en pleine nuit Je croyais vous joindre à Mastung et une fois à cet endroit, j'ai mal évalué la distance

— Aucune importance

Il ne me pose pas de question, et appelle un des soldats, lequel appelle trois boys et les emmène avec lui

Je sens que « l'effet de choc » est pour moi Ces hommes là sont un peu par profession des experts en psychologie et doivent vite prendre le pli de se fier au flair plus qu'aux interrogatoires et aux dossiers J'ai la chance d'en avoir profité

— La première chose, dit Gastrell, est de prévoir votre installation Venez

Nous nous dirigeons vers le jardin Sortis du champ des lumières où les yeux subissaient un certain éblouissement, nous entrons sous la voûte obscure des mûriers

Du seuil du bungalow je croyais n'y discerner que des arbres et des plantes noyées par les ténèbres or des masses blanches font tache des tentes volumineuses tenant tout juste sous la verdure couvrante Une légère brise momentanée chatouille de feuilles les toiles tendues.

Gastrell soulève la portière de l'une d'elles Il fait jouer son briquet et allume une bougie prise sur une table de nuit des meubles de vrais meubles m'entourent sur le sol végétal ou une natte a simplement été déroulée De l'obscurité qui se dissipe au fur et à mesure que la flamme grandit sortent un lit de camp un rocking-chair, une table une toilette portative L'esprit

de confort anglais est vraiment inouï ! Le transport en plein « bled » de ce matériel étudié me laisse rêveur, lorsque je songe à celui dont disposent, au Maroc, certains de nos officiers, et non des moins gradés.

— J'en ai toujours une ou deux de prêtes pour les visiteurs inattendus comme vous, me dit le major. Il n'y a que quelques petites choses à faire au dernier moment, et l'on peut « occuper ».

Le soldat et les deux boys arrivent porteurs d'eau (chaudel), de serviettes, d'un thermos rempli de quelque breuvage frappé. J'assiste à ce cérémonial avec une joie étonnée. Du whisky coule dans un verre qui se couvre de buée.

Nous sommes demeurés debout. Gostrell me dit :

— En somme, que voulez-vous ?

— Traverser le Beloutchistan par la montagne, par Khozdor, Wod et Bela. J'ai l'habitude des expéditions de ce genre : vous n'avez donc pas de fautes d'inexpérience à redouter. Je ne suis pas un agent provocateur, pour telle et telle raisons. (Je lui énumère ici quelques références en France, et quelques parentés en Angleterre.) Je m'intéresse aux moutons, qui ne sont pas des animaux sujets à caution. Enfin, si mon entreprise peut vous intéresser, je vous en tiendrai un compte rendu détaillé.

Il m'a suivi avec attention et, je crois, gratitude, car j'ai choisi toutes mes indications en réponse à des questions que je lui évite de me poser. Peu à peu, le sourire s'élargit sur son visage, naturellement avenant.

— Je vais demander à Son Altesse le Khan : pour moi pas d'objection. Son Altesse est justement mon hôte ce soir, en amicale et intime réception.

— Comment ? Mais alors je vous ai dérangé de table ?

— Non, on dîne très tard au Beloutchistan, vous savez. Nous allions commencer, seulement. Faites vite : nous vous attendrons.

La chance n'est plus seulement pour moi : elle me porte, littéralement ! C'est peut-être en la forçant qu'on

se l'assure ainsi *Tomber a la fois sur l'agent politique et sur le Khan etait inespéré* Quant a la persuasion du major, qui pouvait aussi bien demander des jours que n'être jamais realisee, en quelques minutes, elle semble « enlevee »

Jimmy sent mon exultation, et s'excite lui aussi Ses doigts agiles extirpent de mes sacs des choses fripees, et les transforment en vêtements J'enfile en trois minutes mon smoking, apres deux minutes d'ablutions Je donne les ordres pour Bala Datt bien revoir l'auto, se tenir prêt des demain

Cinq minutes en tout ne sont pas ecoulees, que je parais dans la piece de réception du bungalow Fregoli ne menait pas plus vite ses transformations

XXI

BIGLER BIGI, MIR AHMAD YAR KHAN KHAN DE KALAT ET PREMIER KHAN DU BELOUTCHISTAN

C'est en 1839 qu'inquiets du voisinage anarchique du Beloutchistan, les Anglais envoyèrent une colonne contre Kalat. Ils occupèrent militairement cet Etat jusqu'en 1841.

C'est en 1854 qu'une subvention annuelle fut octroyée au Khan, contre certains engagements.

En 1876 le protectorat fut en fait établi. En 1877 un agent général des Indes s'installa à Kalat, un wazir, pour renseigner son gouvernement, et servir d'arbitre entre le Khan de Kalat et les autres Khans, ses vassaux, en cas de différends. 1877-1937 : 60 années d'existence ininterrompue de très spéciale confédération.

On comprendra que le respect me saisisse en me trouvant brusquement en présence de l'actuel occupant du sommet de la curieuse hiérarchie. Il a un vrai petit trône d'Asie ! Je le contemple sans me rassasier de mes observations.

— Her Highness Bigler Bigi, Khan of Kalat, m'a glissé





le major à l'oreille, après avoir crié mon nom à moi au potentat

Il est de courte taille, rondet, chevelu, barbu Dans son visage gras, les yeux sont mobiles et intelligents Le costume est européen par la veste de smoking, entièrement indigène autrement, avec turban et pantalons blancs Quelques bagues lancent leurs feux sur les doigts potelés, mais le luxe du personnage est, dans l'ensemble, très discret

Mon imagination s'élance vers le passé qui se cache derrière lui Du père, pas de renseignements il ne régna que trois ans Le grand-père, fou, maniaque, despote, régna malheureusement quarante ans Comme celui-ci, en sa douceur, s'annonce différent !

Mais les présentations continuent

— Le Wazir de Kalat States, qui résida antérieurement au Waziristan, me glisse encore Gastrell

Le Wazir est habillé à notre mode, sauf sa toque d'astrakan marron Il porte un complet de tweed brique assez en harmonie avec son teint Il est une rencontre curieuse, lui aussi, en sa qualité de continuateur du premier titulaire de son poste en 1877 Il a été contraint de s'assimiler un délicat héritage de connaissances et de doigté Et il ne manquerait pas de retenir mon attention, si je ne devais revenir à quelqu'un dont je n'ai pas encore parlé — contre toute galanterie —, et qui était venu au devant de moi avec le major lorsque je parus au salon mistress Gastrell

Car la femme du major est là, avec lui J'apprendrai ensuite ce qu'est sa vie, son idéal, son endurance, son cran Pour le moment, servie par ce talent de beaucoup d'Anglaises coloniales de se succéder à elles mêmes dans des rôles très différents, elle n'est et s'attache à n'être qu'une maîtresse de maison élégante en sa blondem fouettée par le carmin vif de sa robe décolletée Elle nous entraîne à table J'ai suffisamment retardé le dîner !



Les repas ont toujours été utiles à une autre fin que celle de bien manger. D'aucuns mident à la conclusion d'une affaire. D'autres servent un intérêt d'Etat. D'autres affaiblissent la résistance d'une amie aumée.

Celui-ci ne faillit pas à la tradition, et me « mèle » à ces hostes de première importance sur un terrain presque obligatoire d'entente, puisque d'intimité. A sa place, une entrevue aurait froie de périlleux silences et rendu impossibles certaines diversions.

Ayant fait allusion à mon aller-retour en Afghanistan (que je n'ai pu narrer dans ce volume), je suis tout surpris du succès recueilli.

Le major me questionne sur les arrières afghans du Waziristan. J'ai plaisir à pouvoir lui faire part d'une petite agitation des Suleiman Kheils, que j'ai côtoyée. Il semble aussi retenir mes indications d'une ferme repression des autorités de Kaboul à l'égard des insurgés.

La conversation roule quelque temps sur ce sujet. On sent la satisfaction du Khan de ce parallèle indirect entre la perpétuelle effervescence au Waziristan, et le calme relatif de la confédération dont il est le suzerain.

Il n'appuie d'ailleurs pas sur son titre de suzeraineté. Je le crois assez fin pour admettre que lorsqu'on profite des honneurs et des avantages matériels d'une situation (les Anglais sont obligeants) il n'est pas indispensable d'user des prerogatives qu'elle confère *théoriquement*¹.

Quand je lui parle de Ghulam Mohammed Khan, le Djam de Bela ou de Sardar Razul le Khan des Mengal, dont j'espère pénétrer les territoires, il s'exprime à leur sujet plutôt comme d'amis que comme de vassaux.

¹ Dans la réalité le Khan de Kafat n'a de préminence que sur les Chefs des tribus du nord et encore celui de Kharan jouit-il d'une semi-indépendance. Il peut être depuis certaines entrevues d'un aient à lui avec le fameux Robert Sandeman dont je parlerai. Le même Sandeman octroya au Djam de Bela souveraineté sur les États du Sud.

Il blague la manie de chasser du premier, ses poursuites de mouslous, qui le promeuvent par toutes les bosses du Makrau. Je connus pour les avoir pratiquées ces molles montagnes sans eau, et je conçois que gibier et chasseur s'y épuisent réciproquement.

Il blague la faconde du second, son bagout, ses histoures fantaisistes.

Le rapprochement des deux familles (j'ai parlé du mariage de Sardar Razul avec une fille de Ghutam Mohammed) divertit aussi le Khan.

Personnellement, il ne manifeste pas de goûts marqués, et semble se contenter d'observer les choses et les gens.

Cette sagesse cache probablement une parfaite psychologie, et de la prudence.

Mistress Gastrell, avec qui j'ai le plaisir de pouvoir faire quelques celappées hors de la conversation, me confie que d'ailleurs Son Altesse a une sante délicate, une ascendance diabetique. Y a-t-il la une autre explication des calmes dispositions de Bigler Bigi, pour un homme de moins de cinquante ans ? Il mange peu et ne boit que de l'eau, ainsi que le faisait le mahometan le plus rigoriste.

Je suis bien un peu peuplé, car nous n'abordons pas mes intentions. Nous agissons des sujets qui tournent autour d'elles, il suffirait d'un mot pour effectuer la liaison, mais le mot ne vient pas.

— Oui, continue le Khan, en pleine discussion sur les qualités des chameaux, ce sont ceux de Kharan les meilleurs, incontestablement.

— Ils tiennent la course à longue étape, observe le major. On peut trotter avec eux, quatre, six heures durant.

— En somme, dis-je, je souhaite d'en avoir pour ma traversée du Beloutchistan ?

Nous y sommes. Le dé est lancé. Gastrell me répond sans contrainte.

— J'ai brièvement entretenu Son Altesse de ce pro-

jet avant que vous nous rejoigniez, et je ne crois pas qu'Elle s'y oppose ?

— Nullement, dit le Khan. Mais il faut voir quels moyens nous pouvons mettre à votre disposition, comme guides, comme animaux. Rendez-moi visite demain matin à 10 heures, afin que nous nous concertions. Son Excellence le Wazir étudiera les choses de son côté ?

— Certes, acquiesce ce dernier, en s'inclinant.

Il s'est peu fait entendre jusqu'ici. Il a été « présent » à tous moments, ostentif aux moindres mots, mais s'est efforcé de ne pas intervenir. Remarquons la variété des hommes dont les Anglais s'assurent la collaboration. La courtoisie souriante et muette de celui-ci est à l'antipode de l'expansive intelligence du Wazir de Bela. L'un est effacé, presque timide — et son poste est cependant fort important —, tandis que l'autre professoit en toutes questions : littéraires, artistiques, politiques, une opinion bien personnelle et audacieuse parfois.

Nous repassons au salon sans que mon optimisme soit confirmé ni détruit. Cette sorte de prudence qui est dans le caractère du Khoo, ne fait craindre une inœuvre pour refuser demain, en n'ayant pas dit non aujourd'hui. Le Wazir reste impénétrable, et j'ignore sous quel jour il exposera à l'audience les conditions de réalisation de mon désir. Quant au Political Agent, sa sympathie est certaine, mais il ne passerait certainement pas outre aux avis de son Wazir de Kalat. Patientons.

Ces messieurs ont peut-être à s'entretenir de problèmes d'Etat. Je saisis donc l'occasion pour m'asseoir à l'écart avec mistress Gastrell, dont je n'ai pu encore approfondir la connaissance comme je l'ense souhaité.



Elle a toujours, dans tous ses postes, suivi son mari. Ils ont commencé à l'île de Bahrein, en Arabie, dans le golfe Persique. Ensuite, ils furent envoyés en Iran du

côté de Douzdab, à proximité de la frontière irano-bé-loutche. A présent, c'est le Belontchistan, avec ses grands chefs, ses grandes étendues.

Existence sédentaire ou mouvante, suivant les saisons. Les mois d'hiver à Quetta, ou à Sibi, d'un climat plus tempéré : c'est la période des conférences, des rapports, des programmes. Quand les déplacements redeviennent possibles, le major se rend à portée de ses wazirs, à Kalat, par exemple, ou à Panjgour, dans le sud-ouest. (J'expliquerai plus loin quelle est la voie d'accès vers cette région, et quel en est l'intérêt.)

Actuellement, une grande réception des chefs du Nord-Est est prévue. Elle aura lieu prochainement. Plusieurs d'entre eux sont arrivés, et sollicitent d'être entendus par le Political Agent.

Au fur et à mesure que mistress Gastrell me donne ces précisions sur son existence dans ces lointaines contrées, la femme du monde raffinée fait place à la sportive passionnée d'aventure et de paysages nouveaux. C'est un personnage n° 2 qui ressort. Ses yeux brillent, ses souvenirs chantent. Avec cela, elle bannit toute onirisme de pose, et ne cherche à faire accroire ni qu'elle a réalisé des prouesses, ni qu'elle n'ait joué un rôle d'exception.

Je n'ai pourtant pas besoin d'être bien perspicace pour apprécier l'influence d'un tel appui sur la délicate mission d'un Gastrell. Peut-il rêver collaborateur plus constant, plus fin ? Une femme discerne des nuances que nous ne voyons pas. Et, même passive, sa présence donne aux entrevues les plus menaçantes toutes chances de sérénité.

Elle me raconte leurs longues courses en deux autos — pour parer au cas de panne irréparable d'un véhicule — à travers l'Arabie. Les histoires rapportées par tel ou tel collègue des services politiques du Hedjaz ou d'Oman. Et ici, ses randonnées à chameau. Elle a ses « trucs », occupe le siège arrière, le siège avant lui servant d'accoudoir ou de table à manger. Il a suffi pour

resler maître de la hôte, de rallonger le cordon aceroché aux naseaux.

Je la verrai plus tard, en chemise de golf et en culottes-pantalons (ces *jodpurs* si pratiques, qui évitent les bottes), escalader en plein soleil les falaises de Kalal, se gorger d'air brûlant, me parler avec amour de tout ce qui touche ce pays et ses gens.

Je me rappellerai alors qu'inévidemment elle m'a dit qu'elle avait quelque part en Angleterre deux jeunes enfants chéris, qu'elle voyait bien rarement. Et je comprendrai l'étroite alliance qu'il y a en elle, du sacrifice maternel et de la vocatinn.



Le son de la puissante aulo qui reconduit le Khan et le Wazir à leurs résidences, à un autre bout des oasis, s'estompe dans le lointain.

La nuit est presque froide, et elle doit être belle, mais nous n'en voyons rien tant l'opulence des jardins nous en sépare avec opacité au-dessus comme autour de nous.

Nous regagnons, les Gastrell et moi, nos tentes respectives. Car mes hôtes eux aussi ont la leur. Le bungalow n'est affecté qu'aux réceptions. Une à une ses lumières s'éteignent derrière nous. Nous échangeons nos vœux de bon sommeil. Ce soir, le mien me semble bien gagné. Je dormirai voluptueusement.

XXII

LE VIEUX CHATEAU FORT DE KALAT, REPAIRE DU KHAN DÉMENT

Le lendemain, Son Altesse nous fait prévenir qu'elle a la fièvre, et ne peut pas me recevoir. Que présage cette indisposition? Une entrevue avec le Wazir m'éclairera. En attendant, acceptons de visiter Kalat, dont je ne soupçonne encore rien.

Puis je avoir meilleur guide? Mrs Gastrell se propose. Hier en longue robe féminine, aujourd'hui elle est jeune sportif. Cheveux sous, chemise à courtes manches, culotte du même tissu que celles des soldats. Nous avons pris un succulent breackfast, ou l'eau d'orge, si rafraichissante, alterna avec un tout premier mélange de crème onctueuse et de pulpe de mangue. Toast et confitures. Tabac blond. Je me sens 15 ans, et une gaieté de collegien.

L'écrasante lumière me donne des elancements dans la tête, quand nous sortons des jardins. Nous chions dans une relative fraîcheur dans une vaste maison végétale dont les troncs figuraient les piliers. nous voici dans l'incendie, au seuil de l'immensité.

La plaine de Kalat brûle à perte de vue, caillouteuse et nue. Les orsis en plaques, tachent le désertique py-

sage de verdure d'exception. La masse du mont Knlal se bannit majestueusement à l'horizon. Mais surtout, chevronnant un rocher, provoquant, hardie, ce qui frappe les yeux c'est la silhouette du château fortifié (photo 11).

L'autre nous fait trop vite courir à lui ! J'aurais aimé savourer cette impression à longue distance... Vu de loin, il se campait plus clairement en position au-dessus du nœud de pistes qui se brouillent à son pied, commandant le pays, qu'à présent où il m'écrase de sa masse.

Une garde du Khan veille à la rampe d'accès. Il faut être connu ou muni d'une autorisation pour être admis à la monter. Ce sont en effet des ruines chargées de souvenirs auxquelles on ne peut accéder. Elles se sont refermées sur des choses sacrées. Et Son Altesse entend préserver des mains sacrilèges ces vénérables et parfois riches vestiges du passé.

C'est en 1935 que le cataclysme, le même que celui qui frappait Quetta et la région, ébranla la demeure des Khans. S'il n'en vint pas à bout, il l'effondra sur elle-même. Rien dans le profil altier du repaire ne révèle qu'il ait été mortellement touché. Il a gardé sa hauteur, ses baies, ses aplombs. Il faut être sur les lieux pour se rendre compte de la dévastation.

76

Une fois les remparts de base franchis près du peloton de garde, l'escalade commence dans l'enchevêtrement des destructions. Tout est en marmelade. Des maisons étaient venues s'accrocher à la pente qui conduisait des murs inférieurs au château proprement dit. Il fallait déjà se faufiler entre elles lorsqu'elles étaient debout : c'est de la gymnastique dans leurs bris ! On arrive cependant à gravir la rampe, et l'on est à la poterne d'entrée.

Elle se dresse sur une petite plate-forme, et s'orne de moulures florales. Une fente large à y passer la main entaille un de ses montants. Le matériau est famélique :

apparemment de la simple argile sechee. Mais comment de l'argile aurait elle resiste aux secousses sismiques ? Comment surtout bâti avec elle un ensemble de l'importance de ce burj ne se serait il pas pulverise des la premiere commotion ?

Ces sculptures resistent à l'ongle. Elles sont vieilles au moins aussi vieilles que l'apogee du Khan fou dont je parlerai plus loin. Et ni les vents de sable ni les pluies ne les ont erodees.

Bien plus au sud dans ma marche à travers le pays des Mengal je trouverai un fragment de bas relief emporte de je ne sais ou. Je le ramasserai au bord d'une piste de caravanes entre Wad et Drakola. La circulation des betes et les intemperies l'auraient respecte. Il est impecablement conserve.

Il y a certainement un secret indigene dans le linge de cette pate à seule couleur de terre pour enrichir sa force et accroître sa duree. Le secret doit etre applique de preference aux parties vives des edifices à celles qui travaillent et à celles aussi qui sont destinees à etre ouvees. Je ne l'ai pas eclaire. Et de loin comme de pres le chateau de Kalat en sa teinte calquee sur celle des monts ou il surgit nte laisse sur l'illusion d'une ex-croissance du sol lui meme d'un « jeu naturel » stupéfiant.

Je suis toujours sur la plate forme de la poterne ou il fallait jadis solliciter l'entree. De hauts murs rouges mentourent. Pas une baie sur eux alors que sur les faces exposees à la vallee et que je remarquais de l'auto il y en avait comme autant d'yeux noirs. En realite il y en a bien eu également de ce cote mais elles ont toutes ete condamnées et il faut le savoir pour le deceler.

On m'en fournit l'explication.

Le dernier roi qui occupa le chateau fut le grand pere de Son Altesse actuelle le vieux despote mamarqui et fou que le pays dut subir 40 ans. Il vivait là recluse aux volets de fer ses fenetres soupçonnant ses cour-

à gauche, à droite, rien ne me permet plus de me hisser davantage.

Des pans de murs lézardés bordent les contours de cet étage ultime. Je me précipite vers leurs baies, je cours de l'une à l'autre, littéralement subjugué. Un des plus magnifiques panoramas que je connaisse se déploie.



Sauf d'un côté, ni un éperon jonché de destructions nous relie au mont Kalat (photo 13), c'est le vide. Un à-pic de 400 ou 500 pieds. Et, au loin, un horizon fondu avec le ciel en une même teinte rosée.

Le Khan devait jouir d'un grandiose spectacle, lorsque les vents de sable soulevaient leurs tourbillons : il en dominait la mer démantée, il assistait à sa course de vagues, avec de brusques colonnes montantes ou les entonnoirs creusés par des suections.

Par très beau temps, comme aujourd'hui, rien n'échappe à la vue à une dizaine de lieues. Les pistes serpentent en filets aussi clairement dessinés qu'un crayon. Elles convergent au bas de ce rocher qui en commande, au sens strict, la libre disposition (photo 12). Je suis un instant celle de Kharan, vers l'ouest ; puis celle de Khinzdar, où j'espère m'élancer ; et celle de Mastung, qui m'amena, et qui côtoie l'oasis du major Gastrell en carré duveté. D'autres oasis disséminées matelassent en vert sombre ce sol aux vibrations lumineuses de tison... On se demande si le feu, qui semble partout envahir, ne va pas les gagner ?

La nouvelle Kalat s'est rebâtie un peu en tous sens, à l'ombre des poussées de végétation. Des pâtés de maisons se sont ailleurs risqués en plein soleil. Sur quelques-unes on remarque l'éclat de toles ondulées, toiture de choix de tous les pays lointains (les guibis des princes abyssins s'en enflaient avec fierté). Ces toles ont été fournies au Khan par le gouvernement des Indes, pour

encourager les habitants de Kalat à redresser leurs ruines

— Savez vous où vous êtes en ce moment ? me demande-t-on

La question me surprend en pleine contemplation. Je n'étais plus au dedans du château, mais très au dehors, en plein Beloutchistan. Non, je ne sais pas où je suis.

Eh bien, je suis au harem, paraît-il, plus exactement à son ancien emplacement, car là aussi les choses ont souffert. On chercherait vainement un souvenir des jolies femmes — je veux croire qu'elles étaient belles — des jolies femmes emprisonnées. On est réduit à se les représenter errant, comme je viens de le faire, aux échancrures de leur balcon, gisant un souffle d'air, distrayant leur mélancolie par la vue du grand pays blanc alentour, mais qui pour elles ne s'ouvrira plus. Si elles étaient malheureuses, au moins pouvaient-elles rêver. Si elles ne l'étaient point, elles pouvaient, de là haut, s'exalter.

Sur un gros mur, des portes obturées en lorchis ont cédé, révélant à la fois qu'elles existaient et qu'elles furent condamnées. Que signifie cette découverte ? Est-elle macabre ou non ? Faut-il supposer que des favorites déchues payaient dans une oubliette le crime de ne plus plaire ?

J'arpente sans songer à l'heure cette culmination d'un édifice brisé, mais comme encore palpitant. Un jour, on fouillera ce pignon, on en exhumera des pièces à conviction, on les classera, on les étiquettera en collections type standard. On « saura ». Mais cette connaissance précise vaudra-t-elle l'émotion ressentie devant le secret ?

e

La garde m'attendait têtes en l'air. Les pauvres bougres se sont grillés les yeux à tacher de surveiller de bas mes déambulations.

Ils semblent soulagés de me récupérer et m'entraî-

tisans, ses femmes, ses parents Il passait son temps à collectionner des objets heteroclites des sandales, du linge, des pieces de drap, dont il s'amusait à decouper des bandes pour les assembler de diverses façons, des bijoux enfin Il en avait des chambres pleines Et comme il tremblait qu'on ne le volât, il fit obturer toutes les ouvertures qui donnaient sur les parties accessibles des pentes de son château, afin qu'on ne pût rien lancer à des complices

A present que je conoais mieux ce fantasque Sire, je me decide à franchir son pas de porte qui donne d'ail leurs sous une curieuse voute tournante Et cette fois ci, c'est daas le palais meme que se poursuit ma grimpette



A l'abri des murs intacts tout est pêle mêle, tout est brisé ! Les plafonds, les refends ont lache par blocs ou par pans, et l'on doit enjambrer ce desordre encore plein de meubles et d'objets

Des pieds de tabourets eisels sortent des gravats Je remarque des poteries, dont certaines miraculeusement epargnees L'une d'elles, en particulier, si amusante avec sa pause enorme et son minuscule orifice, une bande la ceinture vers son milieu, en surepaisseur vernisee Voisinant avec elle, des morceaux de merveilleuses porcelaines, probablement persanes la folie du collectionneur n'excluait pas son bon gout

Un moucharabieh a fait sa chute sans la moindre ebrechure J'en puis à loisir admirer le dessin et la peinture compliquee presque de l'art de miniaturiste¹

Je monte encore L'architecture interne devait etre embrouillee, les couloirs etaient sinueux quand je perds le fil de l'un, il est rare que je ne revienne pas aux environs de mon point de depart Voici deux fois

¹ Les moucharabiehs sont ces panneaux de fine menuiserie, dont les fenetres d'Orient sont garnies

que je retombe dans cette même pièce pittoresque, la salle du Divan probablement

Une loggia tient toujours à l'un des murs : je suppose qu'elle servait aux musiciens, qui y avaient un accès de plain-pied. Les poutres sont presque aussi fouillées et colorées que le moucharabieh de tout à l'heure. Sur le sol gisent des éclats de verreries polychromes. En les examinant, je m'aperçois que ce sont des fragments de lustre. Enfin, détail typique : les parois comportaient des caiches, que le tremblement de terre a partiellement crevés. Mais on a dû enlever leurs dépôts, car rien ne brille dans les cavités où je glisse mon regard : et mon bras, nuand je le peux.

C'est extraordinaire comme ce ordre mort, comme ces choses saignées, demeurent empreints de la vie qui s'y abrita, et qui s'en est pourtant retirée depuis des années. On n'a aucune peine à imaginer le château se ranimant d'un coup de baguette de fée, les morceaux reprenant les places d'où ils furent arrachés, les habitants se remettant à circuler dans le labyrinthe des corridors, dans les pièces : tout parle du temps passé, des habitudes, de l'esprit même d'alors, et l'on cède au besoin d'une reconstitution, d'ailleurs purement improvisée.

La poésie de ces ruines et leur puissance évocatrice proviennent peut-être de ce que Kalat fut en 1935 foudroyé en pleine vitalité. *On sent* cette mort violente, différente d'une extinction à petit feu. Les cités lentement désertées, soumises à la patiente dislocation de la négligence puis des intempéries, n'inspirent pas l'émotion si spéciale que j'éprouve dans ce palais exécuté, « dans le mouvement ».

J'emprunte maintenant un escalier pratique dans l'épaisseur d'une cloison. Il est intact et durant quelques instants je monte en tournant dans la plus complète obscurité : aucune craquelure qui laisse passer un rayon de soleil.

L'escalier débouche soudain directement sous le ciel sur la plus haute partie du château : ou que je regarde,

XXIII

LE BELOUTCHISTAN

— 77 —

Je vais pouvoir tenter de traverser le Beloutchistan. L'appui de Son Altesse m'est acquis. Son indisposition n'était pas feinte. On ne me lanternait pas.

Le consentement du major joue puissamment en ma faveur. On a même étudié la réalisation de mon plan comme s'il s'était agi d'un projet anglais : en un mot, le major et le Wazir me patronnent.

Je suis reconnaissant de cette aide loyale, après les malentendus dont j'ai pu me plaindre au début. Je suis aussi bien accueilli que le serait, certes, un étranger nanti de bonnes références, et venant demander à un commandant de cercle français, dans l'une de nos colonies, d'accomplir un trajet en zones mal définies. Et, (si je ne craignais d'être trouvé prétentieux dans mes comparaisons) je rappellerais le précédent de W. Palgrave, sujet britannique, soutenu¹ par Napoléon III pour une expédition en Arabie... J'en illustre une réciproque à plus petite échelle.

Soulignons cependant que je n'ai pas lâché ma partie un instant. Sans me donner de gants, j'ai la conviction que c'est en me maintenant dans mon affectation de ne

¹ Et même, lui, financé.





pas douter d'un accord ni d'un appui, que j'ai porté. Il faut donner l'impression que rien ne vous arrêtera. Quand les gens vous sentent résolus, ils préfèrent vous contenter, plutôt que de compromettre une cordialité rondement établie. Major, Khan et Wazir avaient fait chacun des promesses. Je n'ai eu qu'à relancer les vœux par les autres, et à totaliser.

Il est avéré que l'auto peut passer jusqu'à Khozdaï, aisément. Mais les précisions manquent au delà de cette cite, qui est la plus méridionale de l'Etat.

Le territoire du Wad qui lui fait suite, appartient encore partiellement à Kalat, mais les occasions de contact avec lui sont rares.

Quant aux montagnes ou se situent sur la carte les noms de Pir Mohammed, Kanoji, elles sont d'une dépendance incertaine, l'Etat de Bela ne commençant que plus bas. Pratiquement, on n'a aucun renseignement sur ce massif, et la carte n'en a été établie que par des approximations.

Le major interroge cependant des soldats de son escorte. Ces hommes sont, pour quelques uns d'entre eux des Beloutchis ou des Brahouis, attirés par l'uniforme et par une solde qui leur assure tout le tabac qu'ils veulent, et des petits cadeaux pour leurs épouses. L'un d'eux prétend être remonte dans sa jeunesse de Bela à Kalat, par l'itinéraire que je souhaite emprunter.

Ses indications sont utiles, et surtout utilisables. Grâce à lui j'aurai, si Dieu me donne de réaliser mon projet des repères pour me renseigner sur ma progression, sur mes positions successives.

Je sais que la fausseté des cartes me livrera au bon vouloir d'un ou de plusieurs guides. Mon prestige et leurs vœux se renforceront de pouvoir faire quelques vérifications. Quand on n'a pas « l'air perdu », on est mieux placé pour commander un changement de marche, un effort, un rallongement d'étape ou au contraire une halte.

L'homme qui achève de parler sous la tente-bureau

de Gastrell, m'aura permis de ne pas me lancer tout à fait dans l'inconnu.

En fait de concours immédiat, le seul que je puisse obtenir à Kalat même, c'est un message qui m'est remis pour le Wazir de Khozdar, le dernier Wazir que je rencontrerai sur ma route avant la traversée. Il est prié de me constituer une escorte, une caravane. Les ordres dont je suis porteur pour lui me donnent l'assurance de sa collaboration.

Je vais donc partir pour Khozdar.

Bala Datt fourbit son auto, et se livre à de savants calculs de consommation : le métal blanc des bidons d'essence forme dans nos bagages un échafaudage étincelant, et le major a bien voulu augmenter notre provision. Quant à Jiminy, qui a lavé son pantalon, il est de nouveau l'impeccable boy du moment de son engagement.

Mais avant de m'enfoncer dans le Beloutchistan, je voudrais dire ce que j'ai appris de ce pays, de *tout* ce pays. Je vais en effet n'en pourscandre qu'un morceau, qu'un bastion. Bien plus que le récit de mes aventures, le lecteur attend sans doute une vue d'ensemble sur l'organisation actuelle de cette bizarre région ?

Je puis satisfaire les curiosités à ce sujet, maintenant que j'ai séjourné auprès du major Gastrell, pour ainsi dire au nœud de la question. Le Wazir de Khozdar m'éclairera beaucoup, lui aussi, quand, complètement isolés de nos semblables, nous échangerons mes nouvelles d'Europe contre ses histoires d'Asie. Enfin, les hasards d'un voyage attentivement accompli m'ont fait faire des observations susceptibles de généralisation. C'est une synthèse de tout cela que les lignes qui suivent présentent en raccourci (V. carte p. 216)



La première particularité qui frappe en consultant une carte du Beloutchistan, c'est ce confortable chemin

de fer qui va de Quetta jusqu'à Duzdab en Iran. Il s'agit bien d'un Iran-Railway ! La voie n'existe plus que jusqu'à Kundi, et le trafic n'est qu'hebdomadaire. Enfin la contrée est cet affreux désert qui enveloppe tout le sud du plateau afghan, où les rivières se perdent, et où les villes se sont à tout jamais ensablées depuis que Gengis Khan et Timour-le-Boiteux les ont visitées.

Les caravanes conduisent cependant leurs marchandises à ces stations perdues. Le peintre Anquet s'est rendu d'Iran aux Indes en longeant le chemin de fer, et a décrit dans son beau livre les pittoresques scènes de ces transbordements de chameaux sur wagons.

La seconde particularité frappante, c'est qu'il semble n'y avoir aucun autre axe de communications. Appréciation exagérée elle aussi. Le Gouvernement des Indes a motorisé une piste Kalat Surab Panjgour Pashni, celle que m'annonçait Balu Datt, et dont j'ai à présent la justification comme il suit.

De Duzdab point que je citais tout à l'heure, jusqu'à Panjgour, la frontière irano-belouchie ne peut guère inspirer d'inquiétudes aux Anglais. Le fameux désert de sable forme sur cette longueur et sur 300 km de profondeur, un rassurant tampon contre d'indésirables infiltrations.

Mais de Panjgour à la mer, il n'en va plus ainsi. Le bout de la chaîne belouchie se soude à aux montagnes du Belouchistan iranien. Ces massifs portent de part et d'autre des villages, comptent des tribus des khans. Or ces khans sont également batailleurs, et hostiles en religion. À l'est, on est sunnite à l'ouest chiite. Les occasions de conflit sont perpétuelles. D'ailleurs aucune frontière n'a jamais été mise au point, et sur ces 400 km de voisinage forcé, la carte britannique porte la mention *undemarcated*.

Des garnisons extra-avancées ont donc été établies à Panjgour, à Gar à Parom à Mand à Turbat à Samsar. Leur ravitaillement se fait par la côte par le port de Pashni, ou par Gwadar point d'atterrissage des *Imperial*

Airways Mais un appui arme rapide aurait à venir des Indes par voie terrestre d'où l'équipement de la piste de Quetta à Panjgour, d'où ces précautions que j'ai remarquées avant Kalat, aux parages où menaçait l'ensablement ce coupe vent en toile, et, ailleurs, des tapis de treillage galvanisé

Comment sont constituées ces garnisons ? On conçoit qu'elles exigent des troupes d'élite, des tempéraments capables d'abnégation. Il est facile d'imaginer ce que peuvent être ces fortins de guet en prise, coiffant chacun une éminence embrasée. L'ombre la plus ténébreuse, la hoisson, sont les seuls soulagements de cet exil épuisant. Et pour des jours, des semaines, des mois d'attente, il n'y a quelquefois qu'une « affaire » à se présenter, pour donner un peu de danger à courir, donc un peu de distraction¹

Les Anglais ont bien compris le problème, et ont pris une solution digne de lui en créant le Makran Levy Corps, le Corps du Makran, si proche parent de nos *goums* sahariens. Vingt roupies par mois, l'uniforme, le fusil, la monture quand il y a lieu, et ils ont eu des hommes du pays, des montagnards en général, des guerriers. Voilà pour l'effectif. Pour les cadres, il y a toujours en Angleterre comme en France et comme en d'autres pays, des volontaires pour les missions exceptionnelles, de jeunes officiers pris de risque et de combat.

Ainsi se présente la vigie qui forme la couverture des parties névralgiques du Beloutchistan infiniment réduite en nombre, riche en qualité.

Elle occupe non seulement le « bec » entier du pays, mais encore, à l'intérieur, tous les points où une surveillance doit s'exercer. Je rencontrerai un de ces petits postes à Khozdar, un dernier à Wad, et ce que j'en dirai dans le détail de ma narration, montrera mieux ce qu'ils sont, ce qu'ils font, que de plus amples généralités.

¹ V. plus loin à titre d'exemple l'affaire de Gorich Kalag qui se passa là en 1936.

Le MLC est en quelque sorte le *réseau d'action* jete sur le Beloutchistan, en double du *réseau d'information* que constituent les Wazirs. La force ainsi présente a beau être faible, elle doit suffire la plupart du temps, dans une féodalité tenue en vase clos.

Par toutes les fissures où il pourrait s'acheminer, par les ports de la mer d'Omnn surtout, le trafic d'armes est traqué¹.

A l'est, c'est la frontière gardée que j'ai décrite. Au nord, c'est le mortel désert du Seistan. A l'ouest, les Indes et leurs passes verrouillées.

Les mitrailleuses et les grenades ont donc l'accès moins aisé qu'elles ne l'eurent chez nous au Rif, ou dans l'Atlas. Une sédition naîtrait-elle, menacerait-elle de s'étendre, qu'une intervention même légère aurait chance de la maîtriser.

Et puis les Khans ont souscrit à des engagements. Ils doivent dénoncer un rebelle réfugié sur leur Etat, et ils ne peuvent s'opposer à sa poursuite chez eux. Presque tous ont admis que ces grands principes d'ordre imposés par les Anglais — alors que depuis le *xviii* siècle, depuis Nadir Shah, personne n'avait su en faire respecter — valaient mieux pour la stabilité de leurs petits trônes, que l'anarchie.

1 Les précautions prises sont redoublées du côté de la presqu'île de Gwadar qui est la propriété du sultan d'Oman. Un service de loutres réunit Mascate capitale du sultan à cette petite possession et à une certaine époque il y eut des marchés d'armes qui empruntèrent ce canal. Ils sont leltre morte aujourd'hui.

Bornons nous à évoquer en souvenir la pittoresque factorerie de cartouches et de mousquetons que nous eût Monfreid dans ses *Secrets de la Mer Rouge* lorsqu'il débutait dans le métier. Elle justifiait providentiellement toutes les sorties de caisses d'armes de Djibouti. « Il y avait dit-il à Mascate la factorerie de M. Dieu qui avait un traité de commerce avec le Sultan indépendant M. Dieu importait des armes reçues de Belgique » « Les Anglais achetèrent la factorerie de M. Dieu et la fermèrent » Et dès lors plus de bon Dieu.

Le sultan d'Oman est d'ailleurs ami de l'Angleterre et pour « suver » cette amitié au cas où elle viendrait à s'égarer, un officier politique ne quitte pas un seul instant Sa Majesté. On lui prête des loisirs qu'il emploie à de courageuses lectures (Je ne parle qu'à l'époque où se passa ce récit bien entendu.)

On raconte que celui de Kharan pratiquait le pillage au long cours, pendant toute la seconde moitié du siècle dernier. Il en était un spécialiste, et un passionné. Survint un beau jour Sandeman, le célèbre Robert Sandeman, dont Lawrence n'a été qu'une imitation en Arabie. Il rendit visite au Khan, le félicita de ses vertus guerrières, mais lui déclara incidemment qu'il était bien plus difficile, et donc beaucoup plus fort, d'être un grand chef pacifique et juste, qu'un conducteur de brigands. Il sut piquer son amour propre, au moment où l'âge le préparait déjà à d'autres conceptions. Et le Khan de Kharan devint sage, sans transition, mettant son point d'honneur à jouer les Saint Louis de Beloutchistan !

Cet exemple fut un succès considérable à l'actif du Political Service. L'œuvre de Sandeman se compléta rapidement, d'Etat en Etat. Elle reste intacte aujourd'hui, grâce à la vigilance des agents qui se sont succédé depuis lui.

Mais il n'est que de feuilleter certaines archives pour voir qu'il ne faut point se relâcher.

En mai 1915, le chef de Jalhawan pille le trésor du Khan de Kalat à Khozdar. Il faut envoyer une colonne commandée par le lieutenant colonel Jacob, et composée du 106^e Pionniers d'Hagara, et de sapeurs, pour rétablir la situation.

Dans l'hiver 1935-1936, des partisans iraniens manifestent l'intention d'occuper l'oasis de Gorieli-Kalag. Le M.L.C. s'empare de l'oasis en décembre. Le calme revient.

Il est fort intéressant d'embrasser d'un seul coup d'œil la tactique adoptée par les Anglais pour le Beloutchistan. Ils l'ont, ils le tiennent coupe du monde *extérieurement* et *intérieurement*, ils le laissent vivre de sa vie libre, complètement libre, en ses coutumes de la plus haute antiquité, en ses traditions farouches mais nobles, jusqu'à ce que le moindre désordre appelle un rétablissement.

C'est ainsi que ce morceau de carte du monde cou-

serve encore de nos jours ce voile de mystère, ou j'ai trouvé un tel facteur d'attrait. Ce mystère, ce maintien « au secret », sont nécessaires à la paix du royaume des Indes. Ils sont des lors assurés par la poigne gantée de l'Intelligence Service d'Orient.

Poigne très gantée, vraiment. Puis-je ne pas me souvenir sans une admiration sincère de ce défile de chefs, sous la tente du Political Agent ? Jugez-en.

Luxe du décor, pour commencer, si éloquent auprès de tous ceux qui professent le Coran. Le beau cube blanc, raidi par ses piquets et ses tendeurs, avec sa frise festonnée. Les tapis. Le volume, le poids du bureau. Les étages de dossiers. Les gardes immobiles comme des statues, apparemment sourds, muets, aveugles, paralysés, et qu'un tout petit mot du major précipite exécuter une mission.

Le Major est là, aussi simple que son cadre est impressionnant. Il est en chemise à manches courtes, en short, genoux nus (dessin n° 14). Il joue avec des coupe-papier, ou offre une timbale glacée de sherinos, tout en s'entretenant avec l'hôte introduit.

L'hôte est assis en face de lui, n'osant pas s'adosser. C'est un Khan au regard fuyant, ou loyal, ou un Sirdar si beau, si noble qu'on le voudrait peint par Rembrandt. Qu'ils soient sincères ou félons, bons ou intelligents, il les traite tous avec une même aisance, mais chacun de différente façon.

Il saute d'un idiome à l'autre sans effort de readaptation. « Que diriez-vous alors de Bremeneir, mon adjoint ? » me réplique-t-il, comme je le félicite, il parle, lui, dix dialectes hindous ! »

Un an après mon passage, le major Gastrell a eu de l'avancement. Il a été nommé aux services de Delhi. En 1939, la guerre éclatait sur le monde. Le major fut immédiatement rendu au Beloutchistan. Moi qui connais les lieux et l'homme, je sais bien que ce ne fut point une rétrogradation.

Un des bouchers des Indes, c'est le Beloutchistan.

Quand la situation demande une recrudescence d'attention, le *right man* retourne *in the right place*, nécessairement



Je ne puis terminer ce chapitre sans une remarque d'actualité

Du point de vue des séditions, des dangers purement indigènes, j'ai bien montré que l'Angleterre devait veiller de Panjgour à Gwadar, sur le littoral faisant face à Oman, en Makran le Makran Corps y trouve son explication

Mais si une menace européenne s'aventurait un jour par l'Iran, devant des divisions blindées, la porte périlleuse serait à Douzdab, et l'axe de marche de l'assaillant suivrait le chemin de fer de Kundi à Quetta le général Wavel n dû de 1912 à 1914 se soucier de ce côté et de cette question-là ? Se couvrir, agir, innover, éventuellement ?

Aussi dois-je affecter d'une réserve le tableau que je viens de brosser. Il vaut pour avant la guerre Il représente le dispositif de « temps de paix » La période de 1939-40 l'a peut-être bouleversé ?



La PROTECTION du BELOUCHISTAN

AFGHANISTAN

EGISTAN

WAZIR

UETTA

SEISTAN

DÉSERT

DOUZDAB

KUNDI

R Takhab

KHARAN

SURAN

KALAT

SIBI

KHOZDAR

BELOUCHISTAN

IRAN

Undemarcated boundaries

GAR

PAROH

MAND

TUREAT

DATAL

SUNTSAR

MAKRAN

FASNI

ORMARA

SONMIANI

GWADAR

(au Sultan d'Oman)

Boutres de Moscate

MER D'OMAN

INDES

SINDH

KARACHI

XXIV

LES NOMADES

Une des plus fortes chaleurs que je supporterai écrase la nature, tandis que nous roulons vers le sud de non veau Nous suivons le fil de vallées communicantes, ce qui permet à la piste d'aller de l'une à l'autre sans sauter de cols

Les végétations semblent toutes grillées, sauf cette étonnante fourragère que j'ai déjà remarquée sur l'ensemble de mon parcours sur les plateaux afghans de la hauteur d'un trèfle, de la paleur d'un vert-poireau, (mais d'un vert certainement inalterable, ingrillable, lui) elle tapisse les étendues horizontales jusqu'au pied des montagnes, qu'elle borde en bourrelets

Quelques bêtes prostreées, sans force pour manger, tachent ce malgre pâturage Je remarque un petit âne gris attache à un piquet On l'aurait destiné à être rôti vivant qu'on ne l'aurait pas installé autrement Qui est allé l'abandonner dans ce brasier, hors de portée de tout village, de toute habitation ? Un minuscule point blanc mobile sur un versant m'apporte le renseignement C'est quelque indigène à la recherche de je ne sais quoi qui aura amarré sa monture en attente qu'il

nit fini. Seulement, s'il tarde, il la trouvera prête à être mangée¹.

Le vide de ce massif, de ces vallées devient pesant. La vie n fin.

Un curieux phénomène donne au paysage l'aspect d'un vaste champ de bombardement. De tous côtes jaillissent vers le ciel des colonnes de sable, comme en soulèveraient des explosions d'obus puissants. Elles montent d'un seul jet, à la verticale, tourbillonnant sur elles-mêmes, et après une élévation plus ou moins haute, retombent en panaches poudreux.

C'est tout simplement une conséquence du surchauffement brutal de la couche d'air qui touche le sol. Au lieu de progressivement céder la place aux couches superposées, et de s'élever doucement, elle forme de brusques poussées ascensionnelles aux points où sa température s'est accrue le plus rapidement. Ces poussées créent des suctions très fortes, sortes de trompes, dans lesquelles le sable est entraîné.

J'avais déjà vu ces jeux de l'air et du sable dans le désert dankali, sur le trajet de Djibouti à Addis Abeba. Mais ils ont ici une multiplicité particulière : nous avançons au milieu d'une vraie école à feu, fumante d'innombrables éclatements.

Minéralement, ces contrées inhumaines sont riches. La présence d'antimoine et de plomb y est connue. Et les plantes y ont leurs vertus elles aussi. Pottinger parle d'un lieu qui porte nom Rodendjo, ou *roden* signifie la garance, et *djo* l'indigo. Avant l'apparition des colorants synthétiques, le rouge et le bleu nous venaient toujours des Indes : il n'est donc pas étonnant d'en rencontrer la

1. Quand j'évoque cette atmosphère de four, je ne puis m'empêcher de sourire en pensant que le lieutenant Pottinger lui y grolotta. Il raconte dans son journal que ses *mech's* (ses outres) gelèrent à quelques milles du point où je passe en ce moment. C'était l'hiver et nous précise Pottinger les neiges sont persistantes de novembre jusqu'à février même dans les vallées.

Le froid. Il fut la hantise ! Pour moi la chaleur aura régné tyranniquement.

matière première. C'est elle qui alimente les pittoresques chaudrons des teinturiers du genre de ceux que je vis à Bela, et dont sortent les beaux pantalons amples de tous les Brahouis et Beloutchis.

Je continue à descendre vers le sud sans apercevoir âme qui vive. Rien ne détourne mon attention de la fresque sauvage qui se déroule à gauche et à droite de l'auto. Nous passons en ce moment devant une chaîne de quatre pics décapités : leurs sommets tranchés gisent à leurs pieds... Je n'ai pas de peine à comprendre ce qui a eu lieu — (il est vrai que Naïb Wazir, à Khozdar, m'y aidera, lorsque je lui ferai part de mon étonnement). Le tremblement de terre de 1935, qui défigura les villes, opéra également dans les massifs, et ces quatre pîtons un peu trop pointus y perdirent leur couronnement.



— Voici Surab, dit Bala Datt : c'est là que j'ai obliqué au sud-ouest pour Pasni, et nous devons, cette fois, pour Khozdar, piquer sud-est.

Surab semblerait pompeusement d'après la carte, être une localité : c'est une maison. Et elle n'est pas habitée ! Des cultures de maïs portent cependant la marque de présences temporaires.

C'est la bonne piste qui va vers Panjgour et Pasni, celle qui est surveillée et parfois entretenue. La nuitne devient immédiatement médiocre, sans nous créer de trop grandes difficultés.

Le système montagneux se resserre étroitement. Les vallées s'approfondissent. Quelques pâturages se deviennent aux flancs de mouvements du terrain. Et dès lors la solitude est finie. J'ai commencé par remarquer deux tentes de paille : j'en vois bientôt dix, vingt... Le tout était d'en découvrir une première. Elles ne sont que des

points dorés sur le sol fauve, ou dans le vert lymphatique des herbes¹.

Il ne s'agit pas d'habitations stables, mais de camps de transhumance. Les sommets du Beloutchistan sont inégalement frappés par la mousson. Ils subissent en quelque sorte un cycle d'arrasage capricieux, et les pâturages y apparaissent à l'improviste, et pour des temps courts. Il ne faut pas laisser le soleil les consumer. Les Brahous voyagent donc à cette saison en poussant leurs troupeaux, et une fraction s'est installée par ici.

Ils n'ont pas poursuivi pour fixer l'eau, donc les cultures et l'habitat, l'entreprise colossale de leurs aïeux de l'an 1 000 ou 1 500 avant Jésus Christ. Ils ont laissé s'effondrer leurs ouvrages, qui défiaient l'entendement, de la part d'aussi antiques populations². Ma piste en traverse un. Les Anglais appellent *Gabar Bands* ces murs de barrage, que Sir Aurel Stein a découverts. Ils coupaient les pentes de ruissellement, délimitant des cul-de-sacs géants, où les déluges de la mousson reslaient captés sans pouvoir s'échapper vers les rivières. On utilisait ensuite cette réserve liquide en savantes irrigations.

Si les Brahous d'aujourd'hui avaient maintenu cette tradition, ils ne seraient pas obligés de courir chercher la verdure ou la fantaisie des pluies veut bien la faire pousser ! Mais les tempéraments ont pu changer à tant de siècles de distance, et probablement ces hommes préférèrent-ils leur actuelle existence de nomades, à la plus sédentaire agriculture de leurs ancêtres.

J'ai la chance de croiser une de ces poétiques mouvances (photo 15).

Elle avance à ma rencontre en coupant les boucles de la piste et s'étale dans cette marche sur un front assez

1 Pour autant qu'il serve de lâcher de repérer quelque chose sur ma carte, je localiserai du côté de Jawa et du puits de Malki cette apparition de demeures volantes.

2 Et il y a bon temps qu'ils les ont laissés s'effondrer, car lorsque Alexandre passa au sud du Beloutchistan dans sa tragique retraite vers 300 av. J. C., le pays était déjà aussi aride qu'aujourd'hui.

elendu, une centaine de metres peut être en troupe déployée

L'aile gauche comprend une écurie de bourricols noirs, aux oreilles déjà inquiètes par ma Chevrolet et sa traîne de poussière. Les gentilles bêtes sont chargées de pièces hétéroclites disproportionnées avec leurs humbles dimensions : pointiers de tentes, poultraisons, piquets

L'aile droite est un peloton pie-ton au pas allongé, pour ne pas dire gymnastique : gamins, filles, adolescents harceleurs d'animaux retardataires, et faisant équipe avec les chiens. Tous ces coureurs sont loqueteux et trimbalent les colis les plus inattendus depuis la cafetière indigène sculptée jusqu'aux malodorantes outres flasques. Les chiens ont la gueule fendue jusqu'aux oreilles, le jarret prompt, et quand ils foncent sur un âne faulx, leur dent perce comme un couteau.

Enfin au centre de ce dispositif, le dominant de six pieds, c'est la noble et haute cohorte des chameaux. Ils déhoulent de côté et d'autre leur long col galbe, dans leur lele plate, les yeux ont une expression de mépris souverain. Sans doute ressentent-ils la fierté de porter, eux, le Chef, ses femmes ?

J'ai sauté à terre : trente mètres en avant du groupe qui vient à moi.

Sur les chameaux toutes les femmes tirent leurs voiles noirs (tout est noir sur elles, voile et robes longues), et elles se cachent même derrière les ballots sanglés sur leurs baks.

Le vieux Chef, au contraire me devisage avec considération (photo 16). Il a la plus vénérable tête de patriarche que Tissot aurait aimé avoir pour modèle, lors qu'il illustra son Évangile. Elle reproduit assez bien celle du Wazir Izam de Bela. Le fusil ouvrage, à chiens de pierre et à crosse recourbée en arc de cercle, bat aux flancs de la monture. La même arme est aux mains des hommes qui se portent à la hauteur de leur ancien

Que ce tableau est donc plus fort, comme il sent plus

la race que celui des escortes des poussahs d'Abyssinie. Je les revois, ceux là, douillettement seltes sur leurs mules amblees (effarouchées par un oiseau ¹⁾), garantis contre les chutes par un bataillon de valets de pied, de valets d'étrier, voraces à l'étape, imposant aux malheureux paysans la requisition de leurs aliments le *dergo*.

Ici, je lis la griserie des grands espaces dans les yeux fiers sur moi posés. Je croise l'errance née. Et par une chance exceptionnelle, ces hommes se sont un instant arrêtés.

Nous nous sommes d'abord longuement étudiés, sans mots. À présent les mains se tendent, et, grâce à Jimmy, nous parlons.

Les bourricots sont rassurés par l'immobilité de la Chevrolet, et, tout surpris de cette pause imprévue, s'égayent dans la nature, se disputent à trois un bout d'herbe, et entrechoquent leurs chargements. Les nomades forment le cercle, en caressant leurs chiens.

J'entends l'histoire des mois d'été, de la poursuite des pâtures. Pendant que les hommes déplacent et soignent les bêtes, les femmes filent la laine des moutons et tissent de grossières étoffes. Il y a de la fatigue, du travail et du péril. Les loups harcèlent les troupes. C'est à leur destination que sont les beaux fusils dont les rivures et les cloutures de crosse clincellent.

Et les brigands ? Je n'ai bien sûr pas posé la question. En principe il n'y en a pas ou plus. Mais les gaillards auxquels je m'adresse comme à de pacifiques pasteurs pourraient très bien, pour je ne sais quel motif, en devenir eux-mêmes. Ils en ont l'audace et la mobilité. Et que quelque idée fixe aille rallumer dans leur tête un vieux feu, la poudre parlerait peut-être pour d'autres animaux que le loup ?

Les pieds de certaines filles sont artistiquement chaussés (des filles je suis bien obligé de ne décrire que ce que je vois, et éminemment comme elles le sont. Je n'en vois que les extrémités). Les sandales à semelle de

cuir tiennent par des lanières consues de broderies multicolores, qui enlacent la chair nue.

Une petite se précipite à l'arrière d'un chameau : du crottin, ce précieux crottin-embustible, en tombe comme les grains d'un chapelet. Elle le récupère. La vie sous la paillote nomade est faite d'« infiniment négligeables » de cette sorte, dont notre existence factice nous a éloignés au point de ne même plus nous en laisser le soupçon ! On cuît les plus simples aliments sur de minuscules foyers. On mange sobrement. On soigne ce qui est malade. On abandonne ce qui est condamné. On entretient ce qui est utile : le superflu est inconnu.

Élevé à la dure, on est robuste. Il le faut bien pour résister à ce climat Neiges et glace de novembre à février ; douches froides de mars apportées par les vents continentaux de nord-ouest ; printemps desséchant ; douches chaudes de juin à septembre, sous la mousson du sud-est ; enfin automne analogue au printemps.

On fait corps avec la grande nature, à laquelle on se sent indéfectiblement attaché par la destinée. On l'hime ; on y accomplit des parcours de quinze, vingt étapes sans carie, sans housse, par le miracle d'une intuition engénitale : on ne conçoit pas que l'on puisse s'y perdre.

Quelquefois, ces gens remontent vers Katni, au guent à l'est Nuttal, aux Indes, sur la ligne de chemin de fer qui me conduisit de Karachi à Quetta. Ils vont vendre leurs produits, les laines principalement, et je m'instruis beaucoup, professionnellement, dans notre conversation. Sans doute est-ce un clan migrateur comme celui-ci qui quittait la petite station où je prenais le breakfast avec mon sergent d'aviation, et qui s'en allait, on se le rappelle, sans se retourner. Il m'a donné un avant-goût de ceux que je rencontre ici, et vais continuer à rencontrer.

Tandis que notre entretien s'achève, mes yeux vont aux sommets des montagnes. Plusieurs portent des stèles, ou simples tas de rochers : ces rustiques monuments ont

chacun valeur votive, un sens, pour moi inconnus. Beaucoup doivent être ces *tehdas* buttes mortuaires des Brabouis. Ils sont l'œuvre de telles ou telles tribus bergeres qui occuperent ces contrées.

Si j'avais le temps de m'affarder, de vivre sous les tentes, des semaines, cette carte presque blanche s'emplirait peu à peu, de très simples histoires notraient à propos des moindres recoins de massif, des histoires probablement sans valeur historique, mais qui peindraient l'épopée solitaire d'un des plus antiques pays fermés d'Asie.

Le vieux Chef a tiré sur la cordelière de son chameau. Les autres montures à l'exemple de la sienne, se portent en avant. Sans qu'il ait murmuré un commandement, les hommes gamins filles à pied s'égarent comme une volée de moineaux vers leurs places de marche. Un grand frémissement agite toute la caravane. Les chiens chargent aboient mordent. Les bourricots partent en bonds, en se cognant. La poussière se soulève. Les cris se répondent. Le élan nomade a repris son mouvement.



KHOZDAR ADIEUX A L'AUTO

Khozdar s'égoutte encore de la lessive de la mousson qui vient de la cingler

Une fois de plus j'ai vu de loin le ciel noir, les grosses nuées sombres collées sur le coin d'horizon qu'elles sont en train d'inonder. Et une fois de plus je suis arrivé après les eaux.

L'oraison ruisselle. Les feuillages sont trempés, les rigoles de culture coulent comme de petits torrents. Les maisons ont des aspects de caramels fondants. Toute la curieuse ville-jardin s'apprete à se sécher sous les doux rayons du soleil presque couchant. J'approche du fortin.

Les épais murs rouges délimitent une cour immense. *Intra muros* de longues lignes de bâtiments de service : écuries, maréchaillerie, magasins, logements. Un bâtiment central plus élevé : le poste où Sher Zahan Khan, Naib Wazir, occupe une pièce carrée.

Des miliciens que l'on prendrait pour des indigènes (tant leur costume est simple), s'ils ne portaient les bandoliers et le ceinturon à la grosse plaque de cuivre MLC (Makran Levy Corps) entre croisent leurs allées et venues.

Des chameaux sont baraqués. Ils ont été à l'instant débarrassés de grossiers bagages et l'averse leur a donné une couleur de pain d'épice poissant.

C'est l'atmosphère des postes très avancées que j'ai vues en Afrique, avec une impression de relâchement — apparent seulement, car il n'est que l'effet de la rupture de contact avec la civilisation



Naib Wazir est un homme de petite taille, bien en chair, rasé, l'œil d'une extraordinaire agilité. Il est entièrement enveloppé de coton blanc, burnous blanc, et ne cesse de s'éparger le cou et le front.

Il n'a lu le message de Kalat, et maintenant, ma carte en mains, se livre à une discussion serrée avec les hommes qui l'entourent. Quels sont-ils ? Soldats ? Sous-officiers ? Nataires ? Aucun insigne, aucun uniforme.

Nous prenons le thé. Les fronts sont graves, les yeux sans rires à ceux de Naib Wazir, des noms de lieux passent de bouche en bouche, plus ou moins apparentes à ceux que pronança le milicien que Gastrell fit parler.

C'est à peine si l'on ose me regarder. Je demande à Bala Datt, qui a servi d'interprète pour les présentations, pourquoi ces marques de respect exigées ? Jimmy saurit, l'air entendu : mon énergumène de chauffeur est allé dire à ces braves gens que je revenais en droite ligne de Kaboul (ce qui est vrai), mais que j'étais un vieil ami du roi d'Afghanistan, et que j'avais été chez lui de réception en réception ! ! !

Cependant, mon affaire semble soulever de grosses difficultés, peut-être point insurmontables, puisque le débat continue, vivement.

— Ce qui les contrarie, m'explique Jimmy, c'est que l'Etat de Kalat a ses limites avant Wad, et qu'ils ne peuvent vous fournir ni escorte ni chameaux au delà.

— Et la piste auto ?

— Elle finit ici. Le trajet a bien été motorisé, il y a une quinzaine d'années vers Wad : on a renoncé à l'utiliser, la mousson a défoncé le passage, et la Chevrolet serait arrêtée. Ils disent que l'on ne gagne jamais Ka-

raché par là. L'ancienne piste s'arrêtait d'ailleurs à Wad en cut-de-sac, au delà, les montagnes que l'on devrait affronter sont terribles. La route normale des caravanes se détourne vers l'est, à quelques milles de la sortie de l'oasis, pour gagner Lak Torpori.

Lak Torpori !. Rappel piquant ! C'est, si l'on s'en souvient, par cette voie que l'on voulait me faire « traverser » le Belouchistan en longeant les Indes, tout simplement. Naib Wazir me dira un peu plus tard, quand mes attaches avec le roi d'Afghanistan seront rentrées dans l'ombre, et que nous causerons plus librement, qu'il avait effectivement reçu des instructions pour m'attendre à Lak Torpori. Des miliciens s'y relayèrent à me guetter plusieurs journées durant !

Des serviteurs entrent, reçoivent des ordres, ressortent.

— On prépare votre dîner en dehors du fort, au bungalow des hôtes, m'explique toujours Jimmy. Les instructions sont données pour faire manger des chomeaux de course : vous partirez au petit jour. Mais seul le Djammadar de Wad pourra dire si le passage par les montagnes vers Bela est praticable et sûr en ce moment. Un message vous sera donné pour lui.

— Dois-je m'en retourner à Quetta, dans ces conditions ? fait Bala Datt.

— Oui, certainement.

Ce serait faire injure à ma bonne étoile que de garder derrière moi le moyen de regagner Quetta. Je veux couper les ponts.

Attirante, empoignante, vraiment, cette difficulté à vaincre qui recule à chaque instant. Elle s'appelait d'abord major Gastrell, et puis elle s'est appelée le Khan, et puis Naib Wazir. Là voici à présent qui saute au Djammadar de Wad. S'en va son stade ultime ? Je le crois ! Le couloir qui me conduit vers l'aventure se resserre de plus en plus, mais j'ai la certitude qu'il ne se fermera pas. Il débouchera, au contraire, sur quelques surprises de choix.

Je suis tellement le jouet de mon enthousiasme que je ne vois plus tout ce que je devrais voir. L'immobilité de Bala Datt finit cependant par attirer mon attention, tardivement. Il a les yeux vitreux, le front plissé, la mâchoire contractée, et me regarde fixement. Emballe, egoïste que j'étais ! J'ai formulé ma décision dans une impulsion, sans me soucier de ses conséquences en dehors de moi. Or elle signifie le long pour cet homme, cet inconnu il n'y a pas longtemps, mais qui s'est adonné corps et âme à mon projet, qui m'a mis sur la voie, qui m'a conduit jusqu'à ce point très avancé. C'est lui à qui je viens d'un mot distraire de faire part qu'il cessait d'être utile. Cela après tout ce qu'il a fait !

— Mon pauvre vieux ! lui dis-je. Tu n'espérais tout de même pas que nous ferions le tout en auto ? C'est déjà magnifique d'être arrivés ici. Mais tu n'es pas parti, rien ne te presse, nous allons encore bavarder.

Je n'ai pas le temps de le reconforter davantage pour le moment. Naib Wazir se lève.

Il ne s'adressait à moi, depuis le début, que par l'entremise de mon chauffeur ou de Jimmy, et le moins possible. On eut dit qu'il voulait d'abord bien étudier les prescriptions du message, et qu'il attendait d'être sûr de réussir pour se laisser aller à une conversation. Visiblement soulagé par le conseil qu'il vient de tenir, il m'invite en assez correct anglais à le suivre pour dîner.

Tout le monde s'ébranle avec nous.

À la sortie du fort, il faut fendre les curieux. L'événement de l'irruption d'une torpède à Khozdar a agi. Le bourg est venu. Les agriculteurs qui rentraient des jardins ont fait un crochet. La Chevrolet ouvre les yeux ronds de ses phares sur ce public de tableau ancien.

Khozdar est une vaste oasis plutôt qu'une cité même qu'un village, même qu'un petit village. Nous traversons ses verdure pour nous rendre au bungalow, isolé parmi les frondaisons comme un kiosque dans un square géant.

Tout en marchant, l'actif Wnzir me confirme tout ce que Jimmy a entendu. Il me prête des elhameaux coureurs — de la fameuse race de Kharan, vantée par le Khan — et deux miliciens, pour me conduire au Djam-madar de Wad. Ses bêtes et ses hommes à lui ne peuvent aller au delà, et le Djam-madar jugera de l'appui qu'il sera en mesure de me donner en direction de Bela, par ses propres moyens.

En ce qui le concerne, l'affaire est liquidée. Autant il était soucieux et absorbé au début, autant il montre d'entrain et de gaieté.

La mousson a rafraîchi l'air. Le crépuscule est d'une pureté extraordinaire. Devant le bungalow, sur le sable, on a étalé de beaux tapis. Un photophore est allumé. Une table attend l'arrivée des plats.

L'heure est infiniment poétique. Tandis que la nuit s'obscurcit d'instant en instant, l'on entend les trots pressés des derniers laboureurs attardés, talonnant l'amble de leurs petits chevaux. C'est un incessant martèlement sur le sol, de nouveau sec et dur, qui transmet tous les sons. Très au loin, les caractéristiques aboiements des chiens qui rassemblent des troupeaux. Hommes et bêtes cherchent abri pour la nuit : l'heure du berger fait vite place à l'heure des loups, qui abondent.

Le photophore nous enveloppe d'une lumière où voltigent les insectes.

Nous nous sommes assis. Une aiguière est apportée. Nous nous lavons les doigts. Le dîner ne peut plus être long à paraître, et mon estomac s'en réjouit.

Mais j'oubliais encore une fois Bala Datt, et voici le pauvre garçon traînant comme une âme en peine autour de l'animation des abords du bungalow !

Au moment où je m'interroge sur la manière de lui faire tourner la page sans trop de douleur, un personnage sort du bungalow comme de chez soi. Mon hôte me le présente comme un contrôleur des Postes.

Les Postes hindones poussent, me dit-il, jusqu'à Khoz-dar leur liaison extrême. Et une fois l'an, un envoyé

special inspecte ces antennes avancées. Le transport du courrier se fait par deux *lorrys* (camions) helidomadaïres, en saison sèche; par chameaux lorsque le pneu se refuse à passer.

Le nouveau venu va droit au but. Il sollicite de profiter de mon auto, ayant appris que je l'abandonnais, et avant, lui, à rentrer aux Indes de toute urgence, en raison d'ordres qu'il a reçus récemment. Je m'empresse d'acquiescer à une demande qui tombe à pic pour m'aider à consoler mon chasseur. motivant pour lui le retour à Quetta, elle lui alléguera la peine de la séparation et l'amènera à se faire une raison.

Bala Datt, pris de court, ne refuse pas. Peu à peu, il s'habitue à l'idée que son rôle est achevé. Et peu à peu aussi, la perspective d'être deux fois payé pour le même trajet dissipe son chagrin.

Mais c'est tout de suite que l'Hindou desire partir, malgré la nuit. Deux bovs s'agitent autour de son bagage imposant. Mallette toilette, mallette pharmacie, sacs de vêtements, lit colonial (le fameux *bedding* qui n'a pas changé depuis que le prince Henri d'Orléans le découvrait à Bombay en 1887), se bourrent dans la Chevrolet. Le lit, presque pour deux, a, roule, la corpulence d'un bovin¹ !

Je compare à ces *impedimenta* de native sur la voie de l'europeanisation, mes bagages à moi, en train de descendre de l'auto, et qui sont ceux d'un Européen en pèlerinage aux origines. J'ai l'air d'un romanichel auprès d'un boyard !

Et sa façon de commander les serviteurs, par comparaison avec les menagements que nous essayons

1 « C'est écrit le prince Henri d'Orléans en parlant du *bedding* un appareil qui se compose d'une ou plusieurs couvertures rembourrées pouvant servir au besoin de matelas et d'un oreiller. On n'a qu'à le dérouler sur une planche en arrivant à l'auberge ou à l'établissement sur une couchette en wagon et voilà un lit promptement formé — un peu dur il est vrai mais après une journée de fatigue au grand soleil le souci du confort ne compte guère et l'on se passe fort bien de ressorts » (*Six mois aux Indes*).

d'avoir, nous, (exemple mes precautions pour Bala Datt) La roue tourne le monde «se civilise»

Enfin! Je ne vois qu'une chose c'est que Bala Datt est requinque

Contact Demarreur Son grave du moteur dans l'air bien pur Une seconde d'emotion qui reparaît Une cordiale poignée de mains (la premiere jamais ce garçon respectueux ne m'a tendu la main, ce qui n'est pas mal pour un indigene sans style ?) Promesses d'une carte postale de Paris Espoir de nous revoir ? Non, cette supposition n'est pas effleurée, car nous la savons impossible, nous nous sommes tus tout juste comme nous allions la formuler C'est un adieu que nous nous adressons, tacitement, car je ne reviendrai certes pas a Quetta Et c'est d'ailleurs a ce moment que Bala Datt embrave et pique dans la nuit

Je demeure une bonne minute a voir se perdre le feu arriere de cette voiture, qui, elle au moins, ne m'a porté que vers des reussites Quetta — Kandahar — Ghazni — Kaboul — retour a Quetta — Kalat — Khodzar Une vieille et chère amie qui me quitte



Nous mangeons Nuit pleine Plus un bruit sauf de temps a autre un aboi a la lune J'ecoute Naib Wazir

Il dit le poids de son éloignement La dureté de sa séparation d'avec sa femme, qui habite quelque part au Punjab Mais on sent qu'il aime son service C'est pour se mieux prouver la valeur de tout ce qui le retient, qu'il enumere ce qui l'attriste

Dans l'exil, la chasse sauve Elle est une distraction La violence du sport qu'elle exige dans ces reliefs répond a un besoin de reaction Il faut monter dans le massif pour tirer le loup et le mouflon Le premier est dangereux, surtout en nombre et s'il a faim Le second fuyant, inaccessible, captivant Il est d'une fiere espece,

petite cousine du jahral, l'Hemitragus Jemlaicus de l'Himalaya, a l'opulente livree rousse, que certaines expéditions ont abattu. Le col ermineux, le pied alpin, il gambade comme chez lui sur les parvis rocheux, et franchit les gouffres d'un coup de rein. C'est une cible « distinguée ».

Nous bavardons de ces rudes tournées. Les réflexions philosophiques viennent à propos de rien, sans être préparées. J'ai rarement, chez un étranger aussi étranger qu'est pour moi cet homme, trouvé nature aussi hante, ouverte et sympathique.

Et puis nous sentir ce soir tous deux ensemble si loin du monde, nous crée une communion de pensées, de sentiments, nous rapproche.

Il parle toujours. Le memorial du Makran Corps de file devant moi, ses faits glorieux, ses épreuves, la vie de ses petits avant-postes. J'ai puisé dans ce tête-à-tête si intime une bonne part des indications qui ont alimenté mon exposé précédent sur la structure du Beloutchistan.

Le menu est copieux, et le plat de résistance, du mouton, heureusement double : un premier au piment rouge, un second au grill. Je concentre mon appétit sur le second, et Naib Wazir, tout en disant ses histoires, recourt largement au premier.

Le thé termine le repas. Naib Wazir prend une cigarette, l'allume.

— Et Paris ? demande-t-il. Parlez-moi de Paris.

Je lui en parle avec banalité au début, en imagerie de cartes postales. Mais je vois ses yeux fixes, son attention captée. Je me lance alors dans nos grandes manifestations, intellectuelles, artistiques, sportives. J'évoque notre armée, ses traditions. Il ne se rassasie pas. Cinq cigarettes se sont déjà succédées qu'il réclame encore des détails sur Paris.

Je mesure l'effet magique de notre capitale sur un homme d'Asie, qui jamais ne la connaîtra mais qui souvent rêve. Je n'en puis douter. Nous évoquons bien

Londres une fois ou deux sans qu'il trahisse le même sursaut d'intérêt que pour Paris. Cite lumière *sum mum* du luxe, de l'élégance — de la science aussi, j'espère — toutes ces vertus chantent d'ins sa tête. Peut-on prétendre après cela que Paris ne soit pas mondial et éternel ?

Un écrivain nous interrompt. Il porte sa boîte ses plumes et s'installe sur le sol.

Najib Wazir l'avait commandé pour rédiger le message qu'il destine au chef de Wad. Il dicte lentement avec de longues pauses de réflexion et ses traits ont repris l'expression d'application et presque de souci qu'ils eurent tant qu'il concerna dans le sort à mon sujet. La main du secrétaire glisse sur le papier faisant du dessin plutôt que de l'écriture. Une langue pointue est dardée sur le travail et les yeux suivent avec amour l'œuvre des doigts. Il faut reconnaître que rien n'est artistique comme ces caractères arabes aux formes effilées mouchetées de petits points.

Que contient exactement le message ? Sera-t-il efficace ou non ? Je me sens soudain moins rassuré qu'il y a deux heures. *Renterrais je l'auto maintenant ?* Mes chances ne m'apparaissent plus aussi considérables. Najib Wazir n'a rien dit de défavorable c'est entendu mais qu'a-t-il dit exactement ? Qu'il me ferait mener à Wad et que la question serait étudiée là. C'est tout et ce n'est pas un engagement.

Néanmoins il a été témoin que je faisais confiance à mon destin et il ne m'a point dissuadé. Puis je interpréter cette attitude dans un bon sens ? Après tout il est difficile de se faire une opinion sur ce qu'il pense on ne pense pas. Probablement laisse-t-il tout simplement aux événements le soin de se prononcer « pour ou contre » moi.

Il est remarquable comme dans tout l'Istikam on s'abstient de commenter les décisions en vue de fatiguer autour d'elles des phrases vaines. Nous devrions prendre une leçon de ce salubrité tellement plus digne

que nos fièvres. Nous avons pourtant un « A Dieu vat ! », qui est l'exacte réplique de l'« Inch Allah » ?

Je ne m'agiterai pas. La nuit est trop belle pour qu'on ne subisse pas son influence sereine. Les serviteurs ont sorti le lit du hungalow, et l'ont dressé en plein air, avec une moustiquaire en dôme qui ressemble à une robe de mariée. Une lampe l'éclaire en transparence : heureusement pour sa pudeur qu'une mariée n'y est pas...

Naïb Wazir prend congé. Je ne le reverrai plus, si je réussis. Il me fait présent d'admirables brodequins beloutches, œuvre des femmes de Panjgour, en cuir rude cousu de fines et multicolores broderies de soie; moi, je lui enverrai un souvenir de « son » Paris

Mon départ est fixé à 4 heures du matin.

XXVI

A CHAMEAUX DE COURSE

Ma première impression de ces animaux est celle d'une guillotine ambulante. Comme ils sont pressés par les linguettes des chameliers, ils nous emportent à toute vitesse sous la voûte basse de l'oasis, dont les branches nous décapitent. Ramees pendantes ou transversales nous attrapent d'autant plus sûrement que, dans la nuit encore noire, nous ne les parons pas.

Tant que nous ne sommes pas sortis de Khordar, je fonce un coude sur les yeux, pour éviter dans la mesure du possible les gifles ou l'ebornement.

Quelle différence entre ce train nerveux, soutenu, et le mou « trainaillage » des bêtes du Makrenn ! Chaque instant écoulé apporte la certitude d'une réduction de la distance. Nous devorons l'espace.

L'nuée ramène néanmoins les choses à des proportions plus exactes : nous courons moins vite qu'il n'y paraissait dans les ténèbres, quoique nous ne lâchions pas un bou 8 milles à l'heure. 13 km. Mais cette régularité demeure un facteur rassurant.

Peu à peu le paysage se révèle. Le jour s'annonce radieux (c'est à dire apte à rôtir). Les montagnes sont plus chaotiques qu'aux approches septentrionales de Khordar. La pierre les soutche davantage.

Carrefour A gauche, direction de Lak Torpori Si je ne m'étais gendarme, c'est de là que je serais monté des Indes, contournant ce que demain je vais découvrir, passionnément voir, aimer Evidemment la piste de Lak Torpori est bonne son trafic l'entretient On use peu au contraire de celle que je poursuis, et qui, à partir du croisement, devient tout à fait defectueuse Je m'attends à ce que bientôt elle cesse Je l'espère Ce sera le début du rocher Le seul du secret pour lequel je suis accouru de si loin

Une douce bonne humeur decuple ma receptivité aux moindres beautés de la nature qui s'éveille et qui chante (un figure) L'action a commencé

Une nouvelle végétation se montre le palmier nain Il révèle de grandes surfaces de ses touffes de brionnettes, peu engageantes pour les chutes je raffermis instinctivement ma position

Le soleil est déjà haut quand le milicien qui court en tèle s'arrête Nous sommes au bord d'une profonde dépression dont les pentes couvertes de palmiers nains ont l'air de peupliers de herissons De gros blocs de pierre marquent le seuil de cette encluse et je me demande en vain ils n'y ont pas basculé Dans le thalweg brillent les cailloux d'une rivière en eau

Nous pausons Les hommes s'agenouillent sur des linges en direction du sud-ouest, vers la Mecque vers la Kaaba sainte Sans plus se soucier de ma présence que de celle de leurs chameliers, qu'ils ont fait barriquer contre eux ils entament la série rituelle de prosternations coupées de brèves oraisons Ils s'inclinent si bas si totalement, que leurs barbes se chargent de poussière

Jimmy se tient à l'écart, dans une réserve qui peut être de la gène Il a lui, embrassé une autre foi celle du Christ Mais sa conversion fut-elle sincère ? N'a-t-il pas obéi au sentiment de se moderniser en adoptant une religion européenne ? Je voudrais croire que non et accorder plus de crédit à l'apostolat des pères italiens de Quetta Mais pourquoi leur élève n'invoque-t-il pas son

Dieu, pendant que ses anciens coreligionnaires lui donnent le bel et simple exemple de leurs prières au Lentr ?

Il n'y a rien dans le regard du jeune homme, rien qu'une distraction voulue, tandis que je sens mes lèvres à moi remuer, l'émotion sainte me gagner. Je m'élève avec ferveur. Rarement la foi m'a touché aussi fortement. Il y a communion entre ces dénommés païens et mon christianisme. Des différences, colossales en théorie, s'envolent : nos amies sont semblables, malgré des cultes en hostilité déclarée, elles se tournent également vers le Créateur universel. Une même bénédiction descend sur nous ainsi que sur l'âpre nature qui nous enveloppe.

Déjà l'on renfourche les bâts, et les appels gutturaux redressent les chameaux dans le concert de leurs protestations. Un seul milicien à cheval nous accompagne. Le Wazir m'en avait annoncé deux ? Sur le moment je ne tire de cette diminution ou de cette disparition aucune déduction. Je me borne à observer de plus près celui qui me fait escorte.

C'est un vrai sauvage, un pur Beloutchi. Droit en selle comme un 1, la carabine en travers du pommeau, les étriers long chausse, il a tout à fait la silhouette des fiers Suleimans que je voyais galoper au long de leurs troupeaux sur les plateaux d'Afghanistan (photo 21).

Au départ, dans la nuit, j'avais deviné sans pouvoir le vérifier, qu'un cheval était parmi nous. J'entendais le crépitement ou plutôt le roulement très caractéristique des sabots au trot anible, rapide. Et rapide il fallait l'être, pour suivre des chameaux coureurs. C'est ravissant de voir, à présent, le petit animal nerveux — et non ferre — non seulement tenir le train de nos énormes bêtes, mais encore le dominer, le conduire.

Couvert de sonnailles (médailles, plaquettes, clochettes) de la selle au collier et au harnachement de tête, il court dans un tremblement de ferblanterie. Son allure en est scandée. De temps à autre les jambes de son cavalier referment leur étau pour une pointe en recon

LES PLAIGNANTS DE WAHER

Les notables de Waher figurent tous sur l'étrange photographie que j'ai pu en faire après deux heures d'apprivoisement. Ils ont beau être « pitoyables » sous l'objectif, leurs visages ont beau accuser la plus affreuse intimidation (si ce n'est de l'angoisse), on peut cependant admirer la haute noblesse de leurs visages et l'extrême pureté de leur race de montagne (photo 20).

Ce sont ces traits qui me frappent tandis qu'ils me prennent les mains, un à un, et que sans avoir encore à parler, je n'ai qu'à les contempler.

Jusqu'à plus ample informé, leur procession et leur cérémonial semblent destinés à moi même. En ce cas, comment ont-ils su mon approche ? Mystère.

Les salutations sont achevées, et le vieux Chef, un touchant septuagénaire, blanc de la tête aux pieds, me mène vers le verger, duquel on sortit lors de mon arrivée. Sur des tapis étalés trône un lit de courroies tressées. On m'y installe d'autorité. J'ai bien dit un lit, un seul. Que l'on apprécie ma posture, couche comme une idole, comme un objet de dévotion, au milieu d'une population qui me couvre d'yeux tendres et guette mes moindres gestes. Est-ce une méprise, ou est-ce sérieux ?

Par bonheur Jimmy ne m'a pas abandonné et se tient assis à mon chevet, à la turque, comme l'assemblée



naissance. Une volée gracieuse le ramène sur nos flancs s'assurer de nous de nouveau.

Pour l'instant, il saute d'un bond dans la cuvette au bord de laquelle nous étions arrêtés. Nous distinguons le jet de poussière de sa descente. Le palmier nain le noie à mi-hauteur. Les pierres qu'il chasse partent en chutes bruyantes : l'une d'elles atteint la rivière en un éclaboussement.

Cette rivière est la Siman. Nous allons la suivre, la couper et la recouper sans cesse, en direction de Wad. Nos chameaux arrivent à leur tour à ce premier gué, et le cross-country reprend, dès qu'il est franchi, dans la vallée.

Pir Umar pose au loin, au pied des montagnes pelées, sa sévère enceinte fortifiée (photo 17). Dans toute l'Asie centrale, les nids de vie sont ainsi enfermés sur eux-mêmes, contre leurs ennemis variés. Même la chantante Uthal du Makran était, extérieurement, un aveugle et muet rempart de pisé.

Les cultures de maïs annoncent, ici, en tapis vert comestible que la bourgade est habitée. Elles s'appuient à des murettes d'argile, qui leur « conservent » des flaques de ruissellement lorsqu'il pleut. D'ailleurs, quelques taches noires sont des silhouettes penchées sur des travaux de champs. Sinuosités capricieuses des sillons. Aspect de jardinage d'enfants.

Les végétations que nous pourfendons ont un frou-frou, avec parfois des contacts acérés, qui excitent les chameaux. Ce n'est plus du 8, mais du 10 ou 11 milles... Les chameliers se laissent aller, et renoncent à l'usage des baguettes, dont les claquements cadencés ont cessé. Ils possèdent tous ce genre de *sticks*, ridicules à première vue : de minces bambous à bec, comme des cannes de pîtres. C'est léger, cela éingle, et le bec peut faire utilement office de crochet.

Volupté de « siler » ainsi dans ce terrain difficile. On ne peut parler de piste : la piste existe par endroits, il en subsiste même des tronçons, mais elle ne tarde pas

a disparaître, et nos hommes n'hésitent pas alors devant des raccourcis audacieux. L'émulation s'en mêle. Les uns suivent le parti du chef chamelier, les autres celui du milicien. Les courses divergent, les cris, les appels s'éloignent. Et puis le « raccord » apparaît simultanément aux deux groupes. c'est alors à qui y parviendra le premier. Les animaux s'associent à leur manière à ces constantes compétitions, et j'ai l'impression de disputer une épreuve mixte sur longues distances, pour chameaux et chevaux.

Les gues de la Siman sont d'une douce beauté. A ces passages, où l'eau même éphémère s'étale et stagne, poussent de grands joncs à plumets, cotonneuse floraison. Le soleil joue dans ces nappes immaculées, et en fait éclater la blancheur sur un fond de décor carmine (photo 18).

A d'autres endroits des touffes de laurier-rose viennent poser leur tendre pastel dans le blanc.

Onze heures. Les hautes falaises ont tendance à s'ouvrir. un élargissement de la vallée se produit. Des cultures paraissent. A notre droite, les cubes de pise d'un bourg.

C'est Waher (photo 19).

Mais en quel honneur tout ce monde, surgi brusquement d'un verger d'abricotiers et de muriers ? Pour qui ces tapis que l'on déphe ? Et que veulent ces notables qui se détachent ?



entière, en l'attente de remplir ses fonctions d'interprète

L'intérêt de ce boy est qu'il parle à la fois le *pashtou*, langage afghan avec lequel le beloutchi se confond sensiblement, qu'il parle également le *brahoui*, dialecte usuel dans ces montagnes, et l'anglais naturellement Je suis donc à peu près assuré avec lui d'être compris et de comprendre partout

Une conversation s'annonce sur le thème des plus remarquables lieux communs Il y est question de l'honneur réciproque de la rencontre, de la rigueur du soleil, de la beauté des cultures, du nombre des troupeaux Mes répliques ineptes s'attirent 80 ou 100 hochements de tête approbatifs Les antiques docteurs instruisaient ils la foule sur le parvis du temple avec autant de vogue que moi sous ces abricotiers ?

Cependant, des animaux que l'agitation générale avait écartés, reviennent timidement, puis avec familiarité Deux chevrettes aux crins si longs qu'ils traient par terre en robes noires mâchonnent sadiquement un jeune mûrier Elles ont bientôt mangé tout ce qui était à portée de leurs dents Elles se dressent des tors sur leurs pattes de derrière s'accotent à l'arbrisseau avec les pattes de devant, et continuent côte à côte leur mutilation Si j'osais déjà tirer de son étui mon appareil de photo, j'appellerais le cliché « bar de chevreaux »

Mais voici un plus important sujet d'attention j'nvais un milicien, en voici deux Celui qui m'accompagna et un second Jiminy les interroge sur leur dedoublement

— L'un de nous, répondent ils devant partir une heure en avance pour faire préparer la halte à Waher Waher est à mi route de Wad — ou avec les chameaux de course, nous pouvons être à la nuit

J'ai eus l'explication des fustes qui m'attendaient ici Le bon patriarcat de Waher ne voit presque jamais d'Européens et m'a fait fête Sous quels traits avec quelles exagérations le milicien celtiqueur m'a t il t lui annoncé ? Quand je songe qu' i khodzdar, Bala Datt me

donnait comme un ami intime de Zaher Shah, roi d'Afghanistan, le soldat a peut être encore amplifié ce thème-là ! A quels titres mirifiques m'aura-t-il assailli ?

La scène touchante se poursuit. On veille en « nourrices » sur mon repos. L'on s'est éloigné de quelques mètres pour le respecter. Je fais semblant de dormir. Mais sous mes paupières mi closes, mes yeux courent activement.



Au premier plan, mes amies chevres en sont au sommet du petit mûrier. Il ne reste plus que trois ou quatre bourgeons. Chacune les veut, et le conflit éclate. Duel gracieux des deux élégantes bêtes. Elles s'affrontent, emmêlent leurs cornes, s'affolent ensuite par la crainte de ne plus pouvoir se dégager, se déprennent, et repartent en une lutte qui évolue en jeu. Elles finissent par se lasser, comme si elles ne se souvenaient plus de la cause qui les divisa, oublient le mûrier tordu, se quittent en directions opposées.

Hors du jardin un chien puissant croise à petits pas dans l'air embrasé. Son ombre d'encre noire l'accompagne. Il a contemplant la bataille des chevres avec mépris. Querelles de fretin. Son œil veille aux bœufs, aux vaches, paissant à pleine verdure à cinq cents mètres de là.

C'est un levrier type afghan, manteau rouge, poil ras. Sa ligne est celle qu'un animalier choisirait pour styliser la force rapide. La gueule est fendue jusqu'aux oreilles, et laisse pendre la langue comme un dard déroule. Les muscles galbent les membres, dont le soleil détaille l'entrelac des tendons.

Comme impression de sauvagerie, quoique dans un autre genre, il évoque en moi ces molosses farouches que Palgrave dit avoir rencontrés en Arabie centrale, en 1863. C'étaient, eux, des bouledogues. Et ils étaient si voraces, qu'ils arrachèrent un jour à l'explorateur

un couffin de dattes sur lequel sa tête reposait, pour se disputer cette nourriture peu canine

Mon chien a moi s'échappe brusquement Deux de ses bovins se sont écartés il les a remarqués, a pris le galop, les enveloppe, mord dans le vif — si j'en juge aux ruades L'ordre est rétabli

Au delà des herbes, du troupeau, c'est le brusque et presque tragique redressement du paysage : la muraille des falaises qui limitent la vallée Elles s'élèvent en sombres pans de basalte Aucune végétation, même éparse, ne les adoucit Elles découpent ainsi durement le ciel, lumineux au point qu'on n'y peut tenir le regard fixe

Mais le soleil marche L'ombre de l'abricotier, qui me protégeait, fuit ma couche Deux hommes, qui guettaient évidemment le moment d'intervenir, se sont levés, et me déplacent d'un mètre ! La sollicitude continue

Mon lit écrase des tapis beloutches qui « feraient » 15 000 francs le m² dans nos vitrines parisiennes, sur supports d'acajou On les foule aux pieds avec une absence totale de ménagements Hier ils capitonnaient des bûts, demain ils matelasseront une tente Douces palettes laineuses de rouges sanglants et de bleus purs Ici la haute qualité n'est pas luxe elle sert chaque jour Elle est utilitaire Elle assure la durée

A une certaine distance, après le sommeil, les groupes se sont formés On est assis à six ou huit autour des pipes, et les histoires vont leur train à voix basse Jimmy et mes militaires se taillent un succès avec le prestige de « personnages venus de loin » qui leur est naturellement accordé Ils ont pour auditeurs, en plus des notables, des hommes et quelques moutards aux traits merveilleusement dessinés

Des femmes, on n'entrevoit en très timides apparitions, que celles qui se risquent aux coins des maisons une silhouette, une tête qui s'avance prudemment hors de l'angle d'un mur, et qui disparaît dès qu'elle se sent l'objet d'une attention

Cependant, aux abords d'une crêpe qui dégage de la fumée, ces dames s'agitent et témoignent d'un peu plus d'audace. Quelques hommes se dirigent de ce côté. Ils en reviennent porteurs de l'éternel mouton bouilli et grille, de dattes dont la poissure n'agglomère les poussières.

C'est le repas offert après le repas — car on ne mange pas en Beloutchistan à l'arrivée à l'étape, mais juste avant de repartir. Nous devrions imiter cet usage. La faim y perd de son exagération, (il est reconnu que la fatigue l'exagère). On se nourrit moins voracement et plus utilement après un somme.

On vient me réveiller



Je simule de me tirer de mes rêves. L'échange de civilités sur la qualité de mon sommeil, et sur l'obligeance de ceux qui me l'ont ménagé. Et le « service » commence, assuré par le Vénérable lui-même. Je dois régler mes bouchées sur l'allure à laquelle les mets passent des mains des assistants à celles — les dernières avant ma mâchoire — du vieillard.

Le lait de chamelle est remarquable, surtout qu'appliquant une recette apprise aux confins algéro-marocains, je le fais légèrement cailler avec des citrons minuscules que l'on m'offre, d'une virulente acidité.

Autour de moi, les soifs s'élancent à une énorme outre. Ce récipient n'est autre chose qu'un bœuf, que le tanneur a naturalisé entièrement. *Aucun* détail ne manque même pas certaines parties assez « caractéristiques », qui pourraient figurer le robinet de distribution. Mais l'animal est promené à l'envers et c'est au cou qu'est adapté un dispositif de vidange.

Tout se passait avec le summum de gracieuseté et d'inconfort quand de fortes clameurs retentissent à cent mètres au-dessus de nous. Toutes les têtes se levent.

Il faut expliquer que Waher est accroché au flanc ouest de la vallée, à une pente plus molle que celle d'en face. La montagne devale ici doucement jusqu'à ce jardin « municipal » et aux maisons. C'est d'elte que descendent les vociferateurs.

Nous les distinguons. Ils sont deux, deux lestes athlètes aux noires crinies de mèches pointues, rebelles. Ils hurlent, approchent de dix ou quinze mètres, et se prosternent — ce qui avec la pente encore sérieuse les menace de culbutter. Ils jettent par dessus leurs épaules de la terre et des pierrailles. Et puis ils repartent, jusqu'à ce qu'ils repètent ce manège.

Ils arrivent ainsi au jardin. Leurs jets de cailloux pleuvent dans nos arbres. Deux chiens accourus les harcellent sans les intimider. La paire de fous avance vers moi. C'est à moi qu'ils en veulent.

Le vieux Chef et ses notables ont bondi et les cernent. *Une aigre palabre s'engage. Comme l'un d'eux est* parmi les hommes demeures près des pipes, je le prie de s'informer en hâte.

— Ce sont des plaignants, me dit-il. Je crois comprendre qu'ils ont eu une mauvaise histoire, et qu'ils n'ont pas admis le jugement dont ils patirent par décision du Chef. Depuis ce temps ils vivent retirés sur un rocher, d'où ils observent la vallée, nourrissant des intentions mystérieuses. Ils ont évidemment aperçu notre caravane de course, et ont identifié un Européen, la présence du milicien leur indiquant le déplacement de quelque agent de Khozdar, Wazir ou officier politique. Alors ils se sont mis en route pour Waher, où la halte est coutume, pour nous joindre et solliciter arbitrage.

Une perplexité m'envahit. Evidemment le Chef ne tient nullement à ce que s'instaure une cour d'appel, et lance ses anciens condamnés. Mais rien ne dit qu'ils ohtempereront et qu'avant qu'il ne soit question de la cause, je n'aie à arbitrer un match de boxe !

Les voici encore une fois prosternés et s'arrosant de sable, que leurs contradicteurs reçoivent dans les yeux.

Les lamentations repartent. Le Chef voit qu'il n'en finira pas par persuasion, et adopte la manière forte : sur un signe, un renfort de bons géants barbus quitte les tchilams fumants, et avec des gestes si doux qu'on les prendrait pour des accolades, repousse mes « clients » jusqu'au village, où la suite de la scène m'échappe...

Je m'en tire au mieux... Je ne me voyais pas intervenant dans un code pénal consacré par les siècles, et je n'avais pas qualité pour présider une de ces *jirgas*¹ ainsi que le font les officiers politiques.

Relevons ici le type tout à fait caractéristique des indigènes qui viennent de se faire vigoureusement raccompagner. De taille moyenne, trapus, noueux, les traits écrasés, ils étaient brahous purs. Il est grand temps que je définisse cette qualification ethnique, dont j'ai souvent usé sans détails.

Les Brahous représentent au Beloutchistan la vraie race montagnarde, et celle qui « tient » les coins durs. On la trouve en particulier en Jhullawan (au cœur duquel nous sommes), au Salirawan, et sur les éminences bordurières du désert de Kharan, (où le clan Mirnvard est l'un des plus parfaits spécimens). Ils ont leur langue propre, pas d'écriture.

Je les ai parfois cités en distinction des Sindhis, d'abord : frontaliers ou infiltrés des plaines de l'Indus. Mais surtout par opposition aux Beloutchis, plus répandus dans les zones basses ou dans les massifs aisément accessibles, et dont, d'une façon générale, le nombre m'a paru prédominant. Ces derniers sont, eux, des irano-aryens, parlant une langue sœur du persan moderne. Grands hommes, beaux hommes, plus nobles de gestes et d'attitudes que les Brahous, plus « grandes figures » si l'on veut, mais ne les valant pas nécessairement en endurance ni en frouche énergie.

Les Brahous m'amènent à une observation assez

¹ Cours de justice indigènes, auxquelles se mêlent parfois les officiers britanniques, dans les régions qu'ils occupent, et lorsqu'ils l'estiment opportun.

curieuse, et que je crois avoir annoncée au début de ce livre à propos d'une allusion d'Herodote aux « Ethiopiens à cheveux droits chez lesquels Xerxès recrutait ses meilleures troupes, en Gedrosie (le Beloutchistan) »

Que viennent faire les Ethiopiens en Asie ? Rien, de prime abord, certainement. Cependant pour moi qui les connais, je n'ai pas été sans remarquer des ressemblances entre les Brahous et eux. Ils ont les mêmes traits, des indices anthropométriques voisins, les mêmes affinités négroïdes (dans l'acception « distinguée » du mot). La seule différence est dans la chevelure, qui est crépue en Afrique, et en mèches pointues en Asie, ou en « cheveux droits ». En somme, Herodote exprimait la nuance assez bien.

Il y a aussi le fait que la lignée des Khans de Kalat est issue de la tribu Kemberany, et que Kember, en idiome local signifie abyssin.

Enfin, je détachais dernièrement dans l'étude de M. Pierre Aylpe sur l'Abyssinie, les passages suivants : « De sang impure, ce peuple (abyssin) est apparemment d'origine indo-européenne ». Et plus loin : « les dialectes locaux (abyssins) le ghez ou vieil éthiopien, l'amharique, auxquels de savants linguistes trouvent des sources iraniennes ».

Je ne suis pas — et c'est aux ethnographes de savoir — sûr qu'il y a pu réellement y avoir comme échanges humains entre les terres des Negus et les terres des Khans. Mais ce que je sais, c'est que si les braves gens d'Addis Abeba ont des parents en Beloutchistan, ce ne peuvent être que des Brahous.



Le déjeuner se termine rapidement après ce numéro imprévu. Le moment du départ approche. Sur la place voisine, les chameliers et les miliciens rajustent déjà les paquets.

C'est inouï de voir comme l'homme songe peu, dans ces pays, aux dangers possibles du soleil pour ses bêtes. Il faut admettre d'ailleurs chez ces dernières une sur-résistance acquise par entraînement. Pendant que nous étions tous tapés à l'ombre des abricotiers, nos chameaux sont restés en plein soleil ! Le sol durci rayonne comme une plaque de réchaud. Les animaux ont emmagasiné les calories au point que l'on ne peut tenir la main dans leur poil... Ils devraient être déshydratés : et cependant, quand on serre leurs cordes d'arrimage, leurs grinçantes protestations font gicler une abondante bave visqueuse.

Laissant s'achever les dernières précautions, je formule le désir d'accomplir un tour dans Waher. J'ai risqué ma demande avec prudence, car je devine le rigorisme de ces montagnards : leur hospitalité était aussi large et cérémonieuse qu'« extérieure »..., puisqu'en fin de compte, c'est dans un verger situé hors du village que la réception eut lieu. Il se peut qu'il y ait des traditions également impérieuses et pour le bon accueil aux étrangers, et pour la circonspection vis-à-vis d'eux lorsque ce ne sont point des disciples du Prophète.

Contrairement à mes craintes, je n'essuie pas un refus. Seulement la visite sera sommaire. Une des premières maisons est celle d'un orfèvre. On imagine ce que peut être un orfèvre en un coin aussi perdu... Je commence par voir l'atelier vide : l'artisan est de la fête, et s'attarde dans la bande qui braille autour de mes bêtes. Sur sa planche de travail voisinent de grossiers bijoux d'argent. Les ciselures sont enfantines. Quelques lapis-lazuli (le caillou courant du Bengale) ornent certaines pièces. Des creusets en terre cuite servent à fondre.

Mais le bonhomme a vu le cortège s'enfourner dans sa demeure : il accourt, et se livre à quelques démonstrations de son art.

Au sortir de chez lui, nous surprenons des femmes qui s'étaient aventurées jusqu'au seuil, et qui n'ont pu retraire assez vite devant moi. Leurs saris écarlates

battent l'air, degageant d'assez belles tailles, une ou deux hanches indiscutables Un cou m'a semble pur

Quelques pas sans interet nous amient devant la mosquee, qui ne se distingue des autres batisses que par des essus d'ajours et de moulages

Mais Jimmy me fait des signes la piste appelle Je dois me contraindre pour m'arracher a la naivete simple et affable des paysans de Waher Leurs egards m'ont touche, leur calme bonheur me tente Je voudrais demeurer des leurs

Les chameaux nous emportent a travers l'herbage et les troupeaux Le petit verger ou j'ai ete traite en seigneur, et ou je faillis finir en juge, n'est plus qu'une touffe de verdure pres de petits cubes blancs a la base de la grande montagne orange

XXVIII

MOUSSON SUR WAD

Commencee dans la gaité d'un beau jour, interrompue pour un festin reprise en plein soleil notre course n'avait cessé d'être joyeuse et confiante. Brusquement, peu après un point d'eau au pied de grosses roches noires (photo 22), tout change.

Le ciel s'est noirci devant nous. Cette fois, son obscurité ne recule plus : elle vient à ma rencontre. Mon bel éclairage a disparu aussi vite que si une main mystérieuse avait fermé un commutateur.

— C'est la mousson pour dans une heure, peut-être une demi-heure ! me crie Jimmy.

Les baguettes frappent. Les miliciens ne s'amuse plus aux voltes aux fantaisies de terrain varié. Plus de plaisanteries ni de chants. On se presse.

Une rivière se présente sous un manteau de blanches floraisons. Ce n'est plus la Siman, que nous avons une dernière fois franchie avant Waher. C'est le Pourali. Cette bizarre vieille connaissance de Pourali, qui ne coulait qu'en théorie dans l'État de Bela lu par le sable et que je retrouve ici aux parages de sa source. À vrai dire les hommes ne peuvent me préciser s'il s'agit de lui-même, ou de l'un de ses petits composants tributaires. Enfin, si ce n'est lui, c'est un de ses frères.

Par reflet du ciel assombri, l'eau a des teintes foncées d'encre sur lesquelles ressortent plus précieusement ses végétations de coton clair. Les jones sont pomponnés de ce duvet, qui s'envole en tous sens autour de nous quand nous les pourfendons. L'eau gicle, elle aussi symbolique de la douche vers laquelle nous nous dirigeons...

Les nuages chargent le cirque de Wad, cachant complètement son fond sud, et coiffant les montagnes d'est et d'ouest. Certains sont agglutinés à un sommet par une grosse antenne cylindrique : canal d'une trombe, qui coule sans discontinuer sur un point fixe. D'autres errent, cherchant où frapper, quand frapper.

Soudain l'électricité se propage. Les éclairs jettent leur éclairage discontinu et faux. La canonnade mugit. Et la pluie s'abat en cascades.

A ce moment, une forteresse est en vue à cinq cents mètres, au bout d'une étendue d'arbustes cinglés. Une bâtisse s'en détache sur la gauche : les miliciens nous entraînent vers elle à un train qui est devenu du galop...

Nous y sommes en un clin d'œil. Une enceinte de murettes d'argile emprisonne un vague rest-house. Il est ouvert et inhabité.

Les bêtes sont délestées dans la cour des bagages, et froidement abandonnées. Nous nous réfugions tous à la fois dans la première des deux minuscules pièces de la maison : la seconde est pleine de mobilier. La pluie fait rage, et par la fenêtre nous voyons les chameaux prendre une couleur de chocolat mouillé : ils ferment les yeux sans trahir aucune sensation quant au traitement qui leur est infligé. Quand je pense qu'il n'y a pas quatre heures, ils rôtaient ! Leur destin est de passer d'un extrême à l'autre.

Un des miliciens se risque cependant à ressortir pour sonder la porte d'un abri édifié à proximité : c'est une cache à animaux, heureusement ouverte elle aussi : il y « enfourne » les chevaux. Il a bien fait. Ce qui s'annonce est si éprouvant, que seul un tempérament de chameau pourra résister. .

L'ouragan se joint à présent au déluge. Un vent déchiré mêle tout le sable qu'il peut soulever aux eaux furieuses maîtresses de la vallée. L'air devient irrespirable. Même dans notre obri, dont nous avons barricadé et bouché les moindres issues, aveuglé les plus jointes raies de lumière, une vapeur empoisonnée nous envahit. Nous haletons.

Pour comble, nous sommes empilés les uns contre les autres. Les senteurs de mes hommes enrouées par l'arrosage, accrues par la sudation dans ce volume exigü, se dégagent... Et un large échauge d'insectes se produit d'eux à moi dans la nuit, maintenant tombée. Ces maudits parasites ne sont pas, eux, inoculés par la mousson, et exercent leurs mandibules sur ma peau, qu'ils reconcentrent généralement à m'attaquer.

Nous ne disons mot. Une invincible prostration nous cloue. Je retrouve l'angoisse vécue dans le vent de sable du Makran, mais il était sec, et n'avait pas le caractère pestilentiel que je remarque ici. Les minutes se succèdent, interminables. L'averse ne cesse ni ne faiblit. Une heure s'est écoulée, que le bruit lacinaut de cette aspersions continue aussi violemment. Je me contrains à me hisser à la hauteur d'une des baies, à la débarrer, pour essayer de voir...

La nuit est très claire, comparativement à celle de notre prison. Une vision d'Histoire Sainte s'étale sous mes yeux : un déluge, d'où émergent les moitiés supérieures des arbustes.

Je replonge sans force dans le tas de Jimmy, des militaires et des chameliers. Impossible même de fumer : l'idée de la cigarette donne la nausée.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés ainsi, opprimés, incapables d'action comme de réaction. Il m'a paru tout d'un coup que je n'entendais plus la douche aussi impétueuse. Et puis j'ai eu l'impression plus nette qu'elle diminuait. Aucun des hommes ne bouge : ils perçoivent tout cela avec d'autres nerfs que les miens, et plus de patience. A quoi sert-il de mesurer le

declin du phénomène de calculi si fin ? Il s'arrêtera quand il le voudra bien, pas avant, et tant qu'il ne sera pas bien arrêté, nous devrons demeurer ici.

Je suis repris par l'engourdissement pénible ou j'avais sombre.



Jimmy me rappelle à moi.

— Voulez-vous vous installer pour dormir, Sir ?

Pour commencer, je me réveille. Les miliciens et les chameliers sont sortis. Il ne pleut plus. Jimmy a déplié mon matelas pneumatique sur le lit de la maison.

— Ou dormiez-vous ?

— C'est le rest house de Wad, le dernier du Belout district septentrional, mais je crois que personne ne l'utilise.

L'air s'est un peu assaini. Je sors sur le seuil, heureusement surelevé. L'eau affleure à son niveau. Les chameaux, au bain, ruminent tranquillement leur petit déjeuner du matin, faute d'un repas plus récent.

— Ou sont les hommes ?

— Chez le chef du village. Ils lui portent le message de Naib Wazir.

Visitions mon logis. Vais-je y trouver trace d'anciens occupants ? La seconde pièce contient des sièges en tas, une table, une chaise. Un registre écroulé traîne dans un coin. Je le saisis avec une extrême curiosité.

Il porte cinq ou six noms : ceux d'officiers en inspection, ainsi que les signataires ont pris soin de l'indiquer, et celui-ci : Sir Aurel Stein 5-4 1928. Le grand savant et explorateur est donc venu jusqu'à Wad. C'est de Wad qu'il a dû aller étudier Nal, cette place d'étranges ruines de l'époque de Mohindjo Daro, suppose-t-on, des lors de 2000 à 2500 ans avant J.C. Nal est à 30 milles au nord-ouest de Wad. C'est de là aussi qu'il rejoignit pour la prospecter la rivière Mashkar, où les gabar-bands abondaient et où il mit à jour des terres cuites, des urnes funéraires.

Les quelques mots griffonnées par des predecesseurs de plusieurs annees en des lieux si rarement visites, prennent une valeur grossie. La solitude est rompue, on croit ses impressions, ses sensations partagees. On bâtit cent suppositions sur ces voyages anterieurs. Une factice solidarite s'etablit.

Je demeure quelques instants songeur. J'imagine il y a 9 ans, et cela me parait hier, le celebre vieillard, le globe trotter septuagenaire, Stein, aboutissant ici, et glanant aux alentours avec le flair du chien de race ces fragments du passe, qui ont jete un debut de clarte sur cette sauvage contree.

Le dernier passage, la derniere signature, celle d'un Political Agent quelconque, remonte a 2 annees. Peut-etre est-ce lui qui a laisse ce vieux feuilletton policier dont je reclasse avec amour les pages déchirees ? Je n'irais jamais perdre mon temps a une pareille lecture a 6 cents a Londres ou a Paris, tandis qu'a Wad en Beloutchistan je considere cette publication jaunie, ses grossieres illustrations, presque respectueusement, et avant d'avoir reflechi, je me surprends a la plier dans ma poche pour la savourer a mon heure.

Mais Jimmy me relance pour que je dorme. J'obeis, et apres la rude course fournie, une delicateuse detente musculaire s'opere dans l'horizontalite.

Pourtant le sommeil ne vient pas. Les nerfs sont encore trop tendus. Alors allumant ma torche electrique, je me plonge dans *The Mysterious Lady*. Ce n'est plus de la lecture, mais de la reconstitution, car la moitie du texte a disparu. Ce n'en est que plus absorbant.



Un clapotis scandé me tire de cette occupation. On dirait des gambades dans l'eau. A moins que ce ne soit la mousson qui rajoute quelques seaux qu'elle avait oublie de vider ?

Je saute jusqu'a la porte, arme de ma torche. Cette

lampe puissante plante un insolite éclairage dans la nature violente. Les chameaux, les premiers touches, tous jours à tremper, détournent leurs yeux papillotants et irrités. Puis par-dessus la murette, ma lumière traîne sur l'étonnant miroir d'eau. La vallée si sèche, si assoiffée quelques heures plus tôt, est maintenant submergée. Demain pousseront des trésors végétaux, herbes, fleurs, dont il faudra se hâter de profiter. Les chameaux le pressentent, et sans doute leur résignation devant la mousson tient-elle de cette intuition ?

Et voici la cause du clapotis entendu : un cortège, qui approche en file indienne. Ils sont une dizaine à se suivre, gravement, en barbotant. Derrière eux, des lumières brillent aux échancrures des remparts du minuscule bourg. L'irruption de mes miliciens a dû y jeter tout le monde sur pied.

Une fin de brise pousse des rides sur la surface de l'eau. Les reflets des lumières y dansent. Les ombres des nouveaux arrivants, projetées par la lune, s'allongent indéfiniment. La nuit est pleine de buées flottantes. Des souvenirs de Venise me reviennent, dans des parages où vraiment je ne pensais pas les voir ressusciter.

XXIX

COLÈRE DU DJAMNADAR

Le cortège est parvenu au porche de ma courrette, et les cliameaux protestent contre ces gencurs

Après un digne pataugeage, voici ces messieurs sur mon seuil

Je me suis replié à l'intérieur, et j'attends la visite, assiste de Jimmy, imperturbable dans sa chemise et son pantalon blancs maculés de boue. Il a disposé ma torche en lampadaire dans une encoignure, ce qui imiterait presque un éclairage de studio

Le premier des officiels de Wad se présente à la porte s'incline à peine marque un imperceptible temps d'arrêt, et se décide d'un pas raide à entrer. Les autres font de même. Un généreux ruissellement coule des jambes, et de nauséabondes vapeurs ne tardent pas à ouater notre déjà faible clarté

Je ne quitte pas des yeux le Premier, qui me roule lui, des yeux féroces. Il est très beau très mince. Ses traits d'une clonnante régularité sont encadrés d'une barbe fine. Longues moustaches. Il a 35 ou 36 ans. Ses membres ses mains surtout aux doigts longs, aux ongles badigeonnés de rouge sentent la bonne aristocratie de race. L'ensemble annoncerait une prédisposition à la douceur, n'était l'expression de ce regard irrité



Dois-je en deviner l'explication au rouleau de papier qu'il tient serré? J'ai reconnu le message

Comme il ne m'adresse aucune parole, et se borne à me transpercer de ses prunelles, je commande à Jimmy de s'enquérir si les demandes de Naib Wazir peuvent être réalisées

La scène commence Jimmy parle posément

À la porte, les têtes de mes chameliers et de mes miliciens se pressent pour ne pas perdre une syllabe

À peine ma question a-t-elle été traduite que l'ire éclate

Je prévoyais bien quelques difficultés, peut-être quelque opposition mais pas cette explosion, pas les après accents de cette voix

Je suis d'ailleurs le seul à sursauter Les assesseurs reflètent visiblement l'indignation du chef Quant à Jimmy, il se laisse battre par la vague de la litranguie aussi tranquillement qu'il écouterait une jolie fille lui en conter Il me tarde que le silence se rétablisse, et que je puisse enfin me faire une opinion

Mon assaillant finit par se taire Seuls ses yeux revuls continuent à attaquer Jimmy me reconstitue méthodiquement ce qui m'a été exposé

— Wali Mohamimed est le Djammadar de Wad Le Khan des Mengal — le chef de la contrée — Sardar Razul, que vous avez vu à Bela est encore là bas en épousailles Wali Mohammed est resté à Wad, avec très peu d'hommes en ce moment, car la plupart des habitants sont partis avec les pluies, à la suite des troupeaux Les chameaux sont, comme les bœufs et les moutons aux pâturages Il est donc étonné qu'on lui demande de constituer une caravane en cette saison Les bêtes que l'on pourrait chercher sont très loin et pas en état d'affronter un parcours aussi dangereux que celui mentionné dans le message

— Mais croit-il le passage possible de Wad à l'État de Bela par les montagnes?

— Il n'a pas précisé Il n'a parlé que du manque de

conducteurs et d'animaux. Comme il semble excité, mieux vaut ne pas insister ce soir.

— Tu as peut-être raison. Communique-lui cependant que, fussent-ils loin ou près, maigres ou gras, je compte absolument sur des chameaux. Et je donne l'ordre à la caravane et à l'escorte qui m'ont amené de Khozdar, de ne pas s'en retourner avant qu'il ne m'en ait rassemblé le remplacement.

J'ai fait en sorte de ne paraître nullement affecté. Les yeux des notables ne m'ont pas lâché une seconde, me guettant. Un instinct m'a poussé à m'en tenir pour cette première entrevue à l'affirmation d'une volonté formelle, et à réserver pour demain, le cas échéant, la grande colère.

Le Djammar se redresse avec de vives dénégations en entendant ma réponse; ses compagnons l'imitent; et tout ce monde sort en procession, en se livrant aux manifestations les moins rassurantes.

Jimmy me sent inquiet, et me dit :

— On ne peut pas avoir d'avis bien net. C'est un homme des montagnes, peu habitué à recevoir des visites comme la nôtre, et surtout des missions comme celle dont on voudrait le charger. Il faudra voir comment ses idées vont tourner...

Je consens à croire que les idées du Djammar ne soient pas irrémédiablement « tournées » à l'envers, mais je ne fonde guère d'espoir sur son concours. Encore heureux s'il ne me barre pas le chemin quand il verra que je passe outre ! Ce diable de Jimmy semble avoir le secret de deviner ce que je pense, car il ajoute :

— Nous nous passerions difficilement de Wali Mohammed s'il ne s'amadouait pas. Qui nous fournirait en dehors de lui un guide pour cette contrée, qui n'est pas celle que franchissent les caravanes ? Presque tous les hommes de Wad sont partis, il l'a dit, emmenant presque toutes les bêtes. Et quand bien même en trouverions-nous un qui connaîtrait un itinéraire et des

points d'eau, rien ne nous assure qu'il traiterait avec nous contre le gre de son Djammadar

— Nous ne demanderons persoone La direction est droit au sud : une bonne boussole est suffisante

Le mot de boussole, que le garçon ne comprend pas, commence par le dérouter, lui fait écarquiller les yeux, et finalement le laisse hilare, comme si ce fameux moyen incooon était, quel qu'il soit, impuissant

— Un guide est *indispensable* dans ces montagnes terribles, affirme-t-il Ce sont des « montagnes qui brûlent » Elles n'ont d'eau que par la mousson, et la mousson semble frapper plus au nord en ce moment : vous avez bien dit vous-même que pas une fois vous ne l'aviez subie, co Makran ?

Point n'était besoin de me rappeler ma panne sur le plateau entre Naka et Hab et cette affreuse nuit d'étouffement avec le vent de la mer qui me passait sur la tête, ne me donnant que du sable, et emportant son humidité à destination des plus hauts pays

Je veux pourtant résister de tous mes nerfs à ce poison qu'est le pessimisme il dessèche la substance, il annihile les facultés d'invention, le rassort Je m'efforce au contraire de me « barricader » dans mon optimisme, malgré ce qu'il a d'irraisonné, ce soir Ah ! J'envie les natures calmes, capables de se préserver des excès, en un sens ou en l'autre, d'« attendre » en plein flegme, sans confiance aveugle, ni, non plus, sans prémature désespoir Il me faut à moi, pour ne pas perdre mon dynamisme, une sécurité même *fallacieuse* quant à mes chances

Je coupe donc là cette vaine palabre, et commande à Jimmy de plutôt faire cuire quelque chose le mouton de Waher est bon Mais Jimmy n'a rien qui mérite cuisson, cuisson européenne j'ai tenu à m'alourdir le moins possible et n'ai réglé strictement sur la nourriture de mes escortes ou de mes hôtes Or, les Béloutches, je l'ai déjà dit ne mangent pas à l'arrivée mais au moment de repartir, et à port un milicien qui palange

encore dans la cour, mes autres hommes dorment depuis les adieux courrouces du Djammaradar. Quant à ce dernier, il ne m'a envoyé ni lait, ni galettes, ni mouton.

Décidément l'atmosphère apparaîtrait morose au meilleur caractère du monde. C'est pourtant pittoresque de gîter ainsi entre quatre murs de terre glaise, entre les 66° et 67° degrés de longitude, les 27° et 28° degrés de latitude, après le baptême de la mousson, chez des montagnards qui ont l'air d'être des « purs », hors de portée directe de la main amie anglaise.

Il y a 6 ou 7 ans, le père du chef des Mengal, Sardar Razul (mon ami de Bela), mourait assassiné près de Wad. Une vraie petite guerre sevit à ce moment-là. Allons, c'est bien, voici au moins une contrée où le naturel ne s'empaysanne pas, et qui garde les vives couleurs originelles de l'Islam.

Il me semble que je vais goûter un sommeil rare, en savourant tant d'impressions curieuses ! Je laisse courir une dernière fois mon œil autour de la petite pièce. Elle n'a pas un mètre carré libre. Jimmy ronfle sur et sous mes couvertures. Mes sacs desiccés distendent leurs ventres, et leur contenu déborde. Mes chaussures voisinent sur la table avec ma carte, mon couteau et ma gourde de vieux café. Une odeur sûre flotte, et les ronflements des hommes alternent dans la pièce contiguë. Un dache j'ai éteint la torche.

XXX

LA VOLIÈRE

Après une soirée aussi mouvementée que celle d'hier, je mets quelques secondes, au réveil, à reprendre le fil de mes aventures. Ces six heures de sommeil d'une traite ont trop brusquement détendu ma fatigue, et j'en sors engourdi. Mais tout d'un coup mes idées me reviennent, et je m'élançai vers la porte de la batisse.

Beauté. Pureté. Fraîcheur. Les eaux se sont retirées comme par enchantement, ne laissant par-ci par-là que quelques flaques, tout juste pour donner une impression de toilette de la nature. La terre a foncé de couleur, elle est d'un rouge de brique. Les arbustes redressent leurs feuilles.

Les chevaux sont enchaînés par le pied à des coins enfoncés de façon précaire. C'est là un amarrage fonction de leur bonne volonté pour ne pas prendre la poudre d'escampette. Les chameaux n'ont pas bougé de leur « forme », et ruminent bêatement sans doute est-ce le bain pris qui les satisfait pour avoir noyé leurs parasites ?

Comment un ciel aussi serein a-t-il pu charrier les sombres nuages la veille ?

Je m'étire. Les miliciens travaillent. disposent les

paquetages pour que le soleil montant les sèche, fourbissent leurs carabines. Son feu allume, Jimmy est parti, probablement en quête de lait.

Et du côté de Wad ?

La cite m'apparaît en sa ligne massive comme ces petits *kalehs* ces petits châteaux des plateaux afghans, qui s'enclosent de remparts contre les pillards et, aussi, pour abriter l'hiver le bétail contre les fauves. Mais sa porte est largement ouverte, il y passe et repasse une circulation anormale pour la poignée de pasteurs qu'on m'a dit demeurée. Qu'y a-t-il ? Tout cela me semble louche.

Soudain voici qu'une partie de ces allants et venants des abords se forme en corps, et prend ma direction. Chacun porte quelque chose.

Je distingue à présent la nature des colis. Le premier tient un plat qui fume. Le second un paquet de pains. Un troisième une aiguère. Étais-je le jouet de lantises ou de cauchemars ? Qu'est-ce que mes préventions d'hiver ? Voyons. A-t-il seulement plu ? Oui, cela sûrement. Les nombreuses poches d'eau en témoignent. Mais la colère de Wali Mohammed ? Fut-elle, ou ne fut-elle pas ? Si Jimmy était là.

En attendant, c'est bien un repas et un solide repas que l'on dépose autour de moi. Si grande est ma faim que sans raisonner davantage, j'attaque les pains avec avidité. Ils sont parfaits : chauds, cuits au beurre (rancé, bien entendu), et empoisonnent. Je m'en délecte. D'inattendus cornichons me comblent de vitamines. Une eau pure. De lait, point. N'est-ce pas mauvais signe ? N'est-ce pas la preuve indéniable que les chameaux n'existent pas, tout au moins les chamelles ? Si je suis résolu à me passer de guide, sans chameaux par contre il ne saurait être question.

À ce moment des appels gutturaux retentissent, et des appels que je connais bien : le langage des Béloutchis à leurs bêtes. J'envoie promener pains et mouton pour sauter à la fenêtre.

Haves, trainant la jambe, quatre malheureux poussent devant eux de magnifiques chameaux, qui, probablement furieux d'avoir été arrachés à l'herbe, inventent mille scrochades. L'un des animaux, sans doute connu pour sa malice, est resté entravé, et tente des sauts dans ses liens avec des contorsions desopilantes.

Je me frotte les yeux.

— Yes, Sir, me dit Jimmy survenu sur ces entrefaites sans que je m'en aperçoive, nous avons compris le Djamadar à l'envers (c'est la formule qu'il emploie, et je la transcris telle). Sa colère n'était pas contre nous, mais contre la difficulté de la demande. Il craignait de ne pas réussir, surtout de ne pas réussir assez vite, et de perdre la face. Il mettait un point d'honneur à vous faire partir ce matin. Toute la nuit ses emissaires ont cauré les pâturages de montagne pour décider des pasteurs et bien choisir.

La confusion m'étouffe, mêlée à la joie d'avoir évité la plus terrible des fuites. Si au lieu de me contenir, de tempérer, j'avais employé la manière forte, j'aurais parlé l'ennemi du fruste chef au paroxysme, et presque sûrement en le froissant, empêché ce bon résultat d'arriver. C'est pour le coup qu'il m'aurait furieusement barré la route.

— Je veux immédiatement aller saluer et remercier Wali Mohammed. Il faut aussi parler du guide. Connaissez-vous moi.

— Si vous le desirez. Mais je crois qu'il vaut mieux achever le repas et nos préparatifs. Vous verrez le Djamadar tant à l'heure du départ avec vous car c'est lui même qui sera votre guide.

C'est un cambale ! Cet homme de la nature que j'ai connu des pires trahisons travaillait à mes desseins avec une ardeur si exacerbée qu'elle cachait un trésor de générosité débordante.

La journée est aux surprises. Jimmy me communique aussi des renseignements qu'il a recueillis sur le Sardar absent, le futur gendre du Djam de Bela dont je

me mesiai jadis. Encore un qui ne meritait pas ma confiance : ses facons le desservaient. Il jouit dans son fief de l'admiration que l'on porte d'abord à la richesse, à la puissance, mais aussi à un minimum de sentiments d'équité. Il est un bon chef, auquel les Mengal ne reprochent que ses fugues trop fréquentes. Je ne crois pas qu'il tombe sous le poignard, comme son père.



Le fond de hautes montagnes de la vallée de Wad défile à notre gauche, inaccessible.

Au lieu de nous diriger plein sud, vers lui, nous l'évitons vers l'ouest.

Car nous sommes en marche. Le grand chameau du Djammadar se balance auprès du mien, à une quinzaine de mètres. Celui de Jimmy zigzague plus loin. Deux hommes d'armes de Wad, montant des chevaux, tantôt nous dépassent, tantôt retardent. Mais ces flottements en long ou en large ne gênent personne : il n'y a pas de piste. La vallée entière en tient lieu, plate comme la main. Rien ne délimite la marche.

Wah Mohammed est aussi doux qu'hier il était hors de lui. Sans aucun doute, c'était bien l'affolement qui le mettait dans cet état, et c'est finalement l'homme de ses vraies apparences debout, qui reparait et persiste, ne laissant même pas supposer qu'il ait pu traverser pareille excitation.

Il oscille doucement au pas de sa bête : sa tête et son buste demeurent à la verticale, c'est le rein qui plie pour amortir les saccades. Sa taille mince est moulée dans une redingote de soie vert émeraude brodée de noirs arabesques. Le turban du même vert, et tout neuf, miroite.

Il a mis une heure à partir (Photo 23). Il n'en finissait plus comme s'il s'en allait pour un voyage éternel. Maintenant, il est assis sur tout ce qu'il a emporté : cela

lui amollit l'assiette, mais l'ecartele! Couvertures, tapis, vêtements sont empilés sous lui, en couche épaisse. La pipe à eau en cuivre cisele (le tehilam) bat le flanc de l'animal. Le fusil pend près de l'encolure. Il y a aussi à lui, sur une bête de bât, une poche de cuir mystérieuse, distendue par un paquet cubique, une caisse, croirais-je? Contenant quoi? Je n'ai ni risque de question indiscrete, ni pu glisser lors de l'emballage le coup d'œil qui aurait rempli le même office. Qu'on veuille bien se rappeler ce détail.

Une soudaine gratitude m'envahit pour la persistante bonne volonté de la Providence! Que de chemin fait depuis le demi tour de Bela, les pannes du Makran, les incertitudes de Kalal, de Khozdar, même depuis la merveilleuse avance d'hier. Un chef en personne assure ma conduite. Certes il n'a pas l'air loquace, mais quelle allure! Et j'ai en perspective l'intimité des étapes, la longueur des finîtes, pour espérer nouer avec lui des relations instructives.

Mais on ne s'accoutume à rien aussi vite qu'à la bonne fortune. On en devient insatiable. A peine ai-je perçu la mienne, que déjà je la trouve naturelle, et que je me laisse reprendre, sans autres pensées, par la passionnante atmosphère de la course.

COURSE est un mot d'ailleurs excessif. Les chameaux se ressentent de la verdeur des pâturages dont ils sortent. Ils ont des ventres ballonnés, et ne cessent d'éjecter de vilaines coliques, dont les parfums nous enveloppent. Pris bites depuis deux ou trois semaines ils ont perdu l'habitude d'aller droit, et l'on ne peut se fier à eux pour garder la direction. Il faut constamment leur tirer sur le nez, on leur distribue de la baguette.

Le relief vers lequel nous nous élevons est infiniment plus doux que celui du massif qui barrait le sud de Wad Jimmy. Arraché quelques mots aux hommes d'armes, et m'informe que nous allons monter jusqu'à un col, d'où nous redescendrons sur Drakola, terme de l'étape.

Les traces de transit éparses, qui griffaient la vallée un peu de tous côtés, se sont resserrées, et s'accrochent à présent en une piste unique, ennemie il en est à l'abord de tous les passages difficiles. La pente devient ardue. Les herbes cessent. Seuls d'innombrables blocs de roche meublent cette austérité.

La chaleur du plein midi frappe les crânes sous les coiffures. Nous subissons un étourdissement, et nos yeux finissent par s'hypnotiser sur le raidillon. Quand à un certain moment je relève la tête, je remarque une scène curieuse



Elle se passe là-haut, à cinq cents mètres au-dessus de nous, près du col qui déjà se profile, donc pas loin d'un point que nous franchirons. Mais la réverbération est si forte que je dois me protéger d'une main en visière.

Des oiseaux décollent, d'autres atterrissent, autour d'un perchoir mystérieux, ceint de batailles et de battements d'ailes. Je ne puis donner leurs noms à tous ces volatiles, mais ils appartiennent à la famille des grands rapaces. Leurs tailles diffèrent du simple au double, ainsi que leurs envergures. Seulement leurs cris formés composent un aigre concert qui ne trompe pas sur leur race. Les énormes becs courbes se menacent.

Je ne les quitte plus du regard durant l'ascension, ce que mon chameau met à profit pour faire des siennes, et bousculer un cheval de milicien. La volière tourbillonne de plus belle. Les oiseaux nous ont vus, ou plutôt ils comprennent que nous allons vers eux, car il y a longtemps que leur vue perçante nous avait découverts, et seuls les zigzags du sentier pouvaient les laisser en doute sur notre aboutissement réel. Un vautour au col cravaté d'hermine jaillit jusqu'à deux ou trois cents mètres d'altitude, se laisse choir en éclair, à nous toucher, et

nous sautant d'un coup d'aile regagne la fameuse place folle

Nous approchons Cent metres de pente nous séparent
 Contrairement à ce que je supposais nous ne passerons
 pas au point même le ruban de la piste s'en écarte en
 atteignant son niveau Le vacarme dépasse tout ce que
 je décrirais Mais si nous irritons ces bêtes de proie
 aucune ne veut s'enfuir elles tournoient sans s'éloi-
 gner Seuls quelques sires de nerfs sans doute plus cal-
 mes ont gagné des pointes voisines d'où ils ne perdent
 pas d'un coup d'œil les événements en marche

Intrigue je m'arrête On m'imite Muette interroga-
 tion du Djanimadar

— Dis lui que je vais voir ce qu'il y a Jimma

Mais rien à faire pour obliger mon chamier à grim-
 per tout seul dans les pierres Je crois aussi qu'il a une
 répugnance pour ce tourbillon d'ailes qui claquent et
 ces cris de mort J'y vais à pied Et comme les rapaces
 ne manifestent nulle intention de me céder les lieux
 et s'enhardissent j'ai sorti mon petit Mah 637

Quinze metres gagnés péniblement Une odeur épou-
 vanteable masquée Je ravale mon écœurement et
 m'obstine Encore quelques blocs à franchir, encore
 quelques metres et je me rétablis sur la minuscule pla-
 te forme Horrible spectacle

Un chameau est là mort énorme il a dû être gonflé
 par quelque mal mystérieux pour avoir atteint un tel
 volume

Son pelage est intact ses membres raides ont conservé
 leurs moindres poils Mais le ventre o le ventre

Il baille comme une obscure caverne Et il grouille

En sortent et rentrent s'y ballent à cruels coups de
 becs des processions de ces affreux oiseaux dont les frè-
 res me survolent et n'ont pas eux mangé encore faute
 de place Ceux-ci sont gaves ils ont la démarche dode-
 lante de gros canards au gesier plein et ils évoluent
 dans l'abominable puanteur avec une délectation visi-
 ble Le sent de ce ventre que je ne suis pas près d'ou-

blier, me rappelle une bouche de metro aux heures d'affluence

Mais je veux voir Je vocifere, je frappe du pied le vide se fait tout de même, dans une indescriptible bousculade Les plumes arrachees dans les cliocs des envols pleuvent Je me penche

Il me faut serrer mon mouchoir contre mes narines pour supporter l'effluve Et de seconde en seconde, l'oter et l'agiter, pour eloigner les mouches a charogne

Mes yeux s'habituent aux tenebres de l'immonde laboratoire Tout a ete nettove jusqu'aux moindres interstices du squelette Il ne reste que quelques odierences de viande pourrie, pour lesquelles se disputaient les convives lorsque je les derangeai Des insectes courent sur des os, d'autres demeurent immobiles, saouls; d'autres sont incrustes a pleines mandibules

C'est un incroyable « nettoyage par l'interieur », d'autant plus frappant que l'exterieur (sauf les yeux, devotes) est intact Je songe au chomeau que j'aperçus dans le Makran attendant le supplice les monts brahous viennent de me montrer ce qu'il en est advenu a l'heure actuelle, par l'exemple de ce frere en infortune

Je reconstitue aisement les affres de ce second martyr de la piste, dont j'inspecte la carcasse A peine abandonne, il dut s'affaler, exsangue Et puis les premiers vautours otriverent Il vit leur survol, la ronde de leurs ombres démesurement agrandies aux flancs inegaux de la montagne La pauvre bête eut alors un sursaut elle s'obstina à une escalade difficile avec ce sentiment instinctif que plus l'effort qu'elle s'imposerait serait grand plus il interposerait d'obstacles entre ses bourreaux et elle Ainsi parvint elle jusqu'à la plate forme oigüe ou je l'ai decouverte Là, ses forces la trahirent, et comme celle du Makran, aboissent les paupieres

Je redescends les marches de pierre indifferent a l'exaspération de la voliere La cruauté de la condition onimale m'obsede J'enfourche mon bât machinalement, je me laisse soulever par ma monture

J'ai vue à ce moment par dessus le col. Devant nous, c'est la plaine ensoleillée de Drakola. De douces frondaisons pomponnent la terre, plus sombre, arable. Un attelage microscopique laboure. Les champs sont ingénument disparates. Les retombées de montagnes majestueuses limitent cette vallée bucolique. Oubliions l'ignominie que je laisse dans mon dos.

XXXI

LE MULLAH DE DRAKOLA

Drakola est un village écrasé de chaleur au pied d'une falaise dénudée. Quelques unes de ses maisons grimpent à la pente et y superposent leurs terrasses de pise. L'une d'elles, une des plus haut perchées, est mon habitation.

A cette heure de la journée, — 15 heures, si toutefois ma montre marche encore, tout brûle dans une paralysie mortelle. Pas un naturel ne se montre, pas un chien ne traîne ni même dort à l'extérieur, pas un pan de toile ne bouge à ces tentes en forme de parapluie, plantées par-ci par-là par des nomades, sur la place étriquée. Seule la policroie qui borde l'extrémité du village opposée à mon balcon donne encore une impression de vie, par sa verdure saine. Mais aucun souffle ne l'anime (Photo 24)

Les dattes sont excellentes ici. Leur qualité dépend beaucoup de la composition du sol et du régime des eaux, de même qu'en Arabie où leur couleur varie comme leur saveur, dit-on, allant du jaune au rouge en une gamme nuancée. Du point de vue de ce merveilleux fruit, Drakola est favorisée. Il faut bien que la nature ait quelque clémence, pour compenser le soleil ou l'on se sent relegué.

Plus j'éconte le silence de cette petite agglomération assoupie, plus je constate sa simplicité de mœurs, ses heures de demi-mort de siècle diurne et nocturne, alternant avec des heures de vie brusque, plus je me surprends à l'aimer. L'existence s'y déroule comme aux temps antiques. Elle se règle sur la nature, et en subit la loi en toute sérénité. On ne discerne la trace d'aucun contact avec je ne dis pas le monde civilisé, mais seulement avec des régions où il n'aurait que des jalons poses.

C'est ici qu'il faudrait venir après un grand chagrin, ou des écœurements. On trouverait une force puissante d'oubli, et l'on se laisserait pacifier.



Ah, ce chant, cette incantation plaintive et traînante. Il me fait tressaillir chaque fois que je l'entends.

Il est vrai que ma maison est accolée à la mosquée, et que la voix du *mullah*¹ s'élève des lors tout à côté.

Ses prières ont lieu à intervalles fixes : toutes les trois heures, et cela à longue journée. Celles qu'il lance en ce moment (il est près de 15 heures, ai-je dit) tombent en plein sommeil du village. Elles n'éveillent personne, passent sur les maisons, les tentes, la palmeraie, partent vers les montagnes, montent se perdre dans le ciel incendiaire.

Elles prennent bien le sens d'un contact direct du prêtre avec les éléments muets, avec Dieu. Elles ont le mystérieux caractère de l'oraison collective par la voix d'un seul. Il semble que le sommeil des fidèles n'ait d'autre raison que de laisser le plus saint d'entre eux s'exprimer, traduire leurs élévations inconscientes et mieux qu'eux, toucher Allah.

Ce mullah est un curieux religieux. Il se faufille à pas de loup sur la galerie de sa bipartite mosquée.

¹ Prêtre mahométan.

rien n'avertit qu'il va officier, et, tout d'un coup, c'est l'explosion de sa voix

Il deambule constamment devant mon seuil, et m'y devisage sans entrer Il est entierement de noir vêtu, d'une flottante levite de coton brodé Une calotte lui descend par-devant jusqu'aux yeux, et par derriere sur la nuque noire aussi, elle a la forme d'un casque d'archier Le visage est beau, en son cadre de barbe courte, et d'un cachet semite marque L'expression d'une si grande tristesse, d'un tel detachement, que je ne comprends pas comment cet homme s'attarde am'observer quel interêt ai je pour ce meditatif, même si — ce qui est a peu près sur — il n'a jamais eu l'occasion, a Drakola, de contempler d'Européen ?



J'occupe une piece unique qui sert de tout dortoir salon, salle a manger Le sol en est de terre battue, et le feu s'y fait n'importe ou, si bien que les murs sont noirs de fumee Ajoutez a cela l'amoncelement des bagages et des armes, et vous aurez une idee de cette pittoresque chambree

L'ombre y est pourtant presque fraiche L'orientation a ete bien calculee la montagne a laquelle nous sommes incrustes preserve un des cotés et tous les autres sont sans baies, sauf celui, tourne vers l'est, ou se decoupe la minuscule entree Cette porte est un rectangle de feu Au dehors, l'enfer, au dedans, une cellule miraculeusement temperce A mon plafond toute une faune de lizards, la gorge battante, aussi immobiles que sur un plat de Bernard Palissy, jouissent de la situation

Le soleil s'est abaisse depuis le dernier chant du Mulali Sur la place, a mes pieds, les ombres des pâtes d'argile qui sont des maisons ont grandi Quelques chiens rouges ou noirs commencent a roder



Le Djammarar repose pres de moi Il a la bouche em-pâtee et bâille En s'étirant, sans le vouloir, il envoie sa main dans la figure de Jimmy, qui reagit sur les hommes d'armes, lesquels se secouent aussi

Les soldats ont mille attentions pour leur Djammarar Ils l'assistèrent lorsqu'il prit ses dispositions pour dormir, et lui déroulerent ses couvertures A présent, ils lui replient sa couche, lui tendent ses vêtements et garnissent la pipe a eau, a laquelle eux memes vont largement aspirer Ils tassent amoureusement le tabac vert dans le fourneau, le mouillent, et puis allument en y posant deux ou trois braises

Le Chef du village et quelques notables viennent fumer avec eux Dans tout l'Orient il est ainsi de tradition de « faire divan » (même sans divan) entre soi Ils arrivent un a un a quelques minutes d'intervalle, (au rythme de leurs reveils successifs), et passent en se courrant sous le linteau surbaisse Une fois les saluts echanges ils s'installent à l'indienne autour du *tchilam*, le narghileh de ce pays

Le tuyau flexible passe de bouche en bouche, agent idéal de transmission de microbes Mais la race est forte, la dureté du climat a elimine a la naissance ou au bas age ceux qui eussent mal grandi Des lors la fumerie ne communique pas d'autres maladies qu'une bronchite chronique, due a l'acreté du tabac, et qui est la cause des toux et des crachats ininterrompus

Heureusement le soin de mon prestige m'autorise a observer quelque distance Je ne suce pas le *tchilam* public, et grille mes cigarettes sur mon lit de courtoies (equivalent de l'*angareb* somalien) me bornant a suivre d'un air condescendant les discours auxquels, d'ailleurs je ne comprends rien Mon intervention se limitera a quelques mots au debut et a la fin

La conversation est serrée Le Djammarar pose des questions Il doit être hierarchiquement supérieur au Chef de Drakola car la deference est générale même chez ce dernier lorsqu'il eleve la voix On discute

avec lui avec courtoisie Jimmy est tout oreilles, et c'est par lui que j'apprends l'essentiel de ce qui se dit.

— Comment est le trajet de Drakola a Bela ? a demande Wali Mohammed

— Très dur Des rochers terribles ou la chaleur s'accumule et epuise les chamenux, tandis que leurs pieds se blessent a mille cailloux nigus On ne peut s'y risquer que de nuit

— A-t-on une piste a suivre ?

— Quand on n deja fait plusieurs fois ce parcours, on finit par retrouver des points de passage frequents, des sentiers de pâtres Mais les patres menent leurs moutons de tous côtés, et a trop se fier aux traces, on aurait des chances de s'égarer D'ailleurs au dela de Bahren Lah, et pendant dix heures de marche, aucun repere n'existe plus la region est la plus sauvage qui soit Les esprits la hantent Il n'est pas bon de s'y hasarder, surtout un chretien vous accompagnant

Interruption Une fois de plus la noire silhouette du mullah apparait dans l'embrasure de la porte Sa faible taille ne l'oblige pas a se baisser exagerement pour jeter son regard a l'interieur Il est la, immobile, a peine penché, laissant courir ses yeux absents sur l'assemblée Que pense-t-il ? Que veut-il ? Cet homme est une enigme

Je suis surpris qu'aucun des notables ne l'invite à entrer Il pourrait bien, au fait, penetrer de lui meme parmi nous et me saluer ? Mais il s'esquive une fois de plus

Dix secondes ne se sont pas ecoulees que retentit sa voix C'était la priere de 18 heures a laquelle il se rendait Trois heures de passees depuis la précédente Comme le temps fuit legerement, a Drakola ! J'avais raison de dire que l'on guerirait ici les pires surmenages, les plus impetueuses passions

Mes hotes se sont simultanement leves, et sortent se prosterner sur l'etroite bande de terre bordant le gradin ou est edifiee la maison S'ils n'ont pas bouge tout

a l'heure, lorsque leur mullah s'est montré, c'est qu'il y eut d'eux a lui une muette intelligence ils surent que l'homme de Dieu leur rappelait qu'il allait officier



Le spectacle est émouvant Mon surplomb de quelques metres au dessus de la cinquantaine de foyers de Drakola, me livre toute l'intimité de cette priere paysanne Les femmes ont suspendu dans les courettes leurs besoins menageres Les enfants ont cesse leurs jeux Tous les hommes sont agenouilles et baisent la terre a plusieurs reprises L'attention est fondue dans l'incantation du mullah

Ce dernier va et vient au balcon grossierement moule de la mosquee Je voudrais pouvoir donner l'idée de sa conviction bouleversée ! Il est dressé sur la pointe des pieds Par instants il ouvre et étend ses bras, ses doigts, dans une pose d'offrande totale La tête levée, les yeux chavirés, il jette ses psaumes vers le ciel en une transe étonnante de sainteté

Le rite sunnite est pratiqué dans presque tout le Be-toutchistan C'est le plus vivant, le plus expansif, celui qui se rattache directement au Prophète

Le chiisme au contraire, du mot arabe *schiah* qui signifie faction, s'insurge contre certaines licences que n'interdit pas expressément la tradition pure Il réproouve l'usage du tabac, des vêtements de soie du luxe, des plaisirs Il est étroit d'esprit, ladeur dans ses manifestations Des reliquats de mazdaïsme l'embrouillent de superstitions

Une question de dogme est certes a la base de ce conflit le chiisme ne reconnaît point les premiers califes, Abou Bekr, Omar Osman et prétend que le vertueux Ali, gendre de Mahomet, aurait dû sans transition succéder à son beau père, dont il serait l'égal en sainteté Mais les chiites en savent moins long que le chiisme, et ne voient ne pratiquent guère qu'une seule chose, c'est la haine des sunnites Les conflits sont

constants partout ou voisinent les deux sectes en Arabie, en Beloutchistan occidental, comme je l'ai été déjà.

Les ultimes accents du mullah meurent dans le soir qui descend. Comme par l'effet d'un coup de baguette, l'animation reprend aussitôt dans le village. La trêve pieuse est finie.



— Peux-tu me fournir un guide et des bêtes de rechange? enchaîne Wali Mohammed avec le Chef, après s'être rassis près du tchilam.

— Je peux te fournir un chameau résistant, c'est tout. Mais aucun des hommes qui restent à Drakola n'affronterait ce voyage : tous les hommes valides, tout le cheptel.

Et la même litanie que celle que me servit Wali Mohammed à mon arrivée à Wad, et qu'il se fait ici servir à lui-même : c'est la saison des pâturages, et la population s'est essaimée.

Un silence regne. Un adorable petit enfant, de 2 à 3 ans, s'aventure à l'intérieur de la case. Il porte une robe traînant à terre, et est coiffé d'un bonnet cousu de médailles. Je reconnais ces pièces, ces breloques d'argent grossier, telles qu'en façonnait le petit artisan de Waher.

J'ai voulu attraper cet adorable mioche : il s'effraie et éclate en pleurs ! Un des notables se lève, l'empoigne, le cajole, me l'amène, enfin campe une saynète familiale, car j'apprends qu'il est le père. Photographie (Photo 25).

Nous avons distruit les causeurs. Le silence s'est établi autour du tchilam, simplement coupé par le glouglou de l'air dans le vase.

Un des deux hommes d'armes du Djammadar finit par donner des signes d'agitation, comme pour parler. Lui et son camarade sont de beaux types : grands, bronzés, muscles, hirsutes, infiniment plus sauvages que les militaires de Naib Wazir, déjà eux-mêmes en régression.

vers l'état primitif, par rapport à ceux que je voyais à Kalat autour de Gastrell

— Je peux te mener, moi, se décide-t-il enfin à dire

— Comment cela ?

Il débute alors une assez ancienne histoire. Il s'appelle Naim. Etant jeune, il gardait des troupeaux dans ce massif, et s'enfonça assez avant avec eux. Un jour, l'envie le prit de voir « l'autre cote des montagnes », cet autre cote dont il ne devait plus être loin, et qui était celui de cette mer d'Oman qu'évoquaient les légendes. Ce fut ainsi qu'il gagna Bela, en compagnie d'un berger de cette province aventure, lui, assez au nord pour que le hasard amenât leur rencontre et leur association.

Wali Mohammed accepte la proposition de Naim sans l'« éplucher ». L'offre n'a été formulée qu'après mûre réflexion : elle est « crue » d'emblée. Ces gens sont admirables dans leur manière de puiser dans leurs connaissances, de mettre leur expérience en commun et de se faire confiance. La consultation avance : il est question à présent des provisions de farine à constituer, et des points d'eau existants.

Un gamin joli comme une fille, et au regard équivoque, dépose au pied de mon lit les modestes offrandes du village, touchantes quand on en sait la pauvreté. Il y a là des petits citrons, piques de clous de girofle en manière de décoration, des oranges amères, des galettes, des œufs. Pour le remercier, je lui donne un des derniers cadeaux qui me restent : un vieux portefeuille.

À peine l'enfant s'est-il sauvé brandissant sa récompense, dont il a une hâte évidente à épater ses camarades, que la silhouette du mullah repasse encore.

Enfin qu'a-t-il à roder dans mes parages sans se décider à une entrée en contact ? Certes nous sommes voisins sur notre terrasse, une des plus hautes, des mieux situées de Drakola : raison pour laquelle la mosquée et le bâtiment des hôtes y furent édifiés. De ce voisinage résultent forcément des occasions pour lui de

traverser mon seuil Mais pourquoi cette douce obstination a y traîner, a me lorgner ? Et avec cela c'est un drôle de curieux, car le regard qu'il laisse errer sur moi, mes gens et mes bagages, est si éloigné des contingences de ce bas monde, qu'on le croirait immatériel

L'air commence à se vicier dans ma « carree » sous mon plafond surbaisse Le schilam m'empêche Sorlons respirer Et puisque je sois, voyons de plus près le bonhomme Je me chausse, j'appelle Jimmy, et je vais droit au mullah reste là A croire qu'il m'attend ?

**

Il ne fait pas un mouvement de retraite Deux metres nous separent, puis cinquante centimetres Ses yeux fixes et absents n'ont pas quitté les miens Dans son visage d'ascete, la douceur et la timidite sont inchangées aucun effroi C'est à ce moment que l'étrange chose se produit

Nous sommes face à face depuis trois ou quatre secondes Soudain ses deux bras s'élèvent et m'encadrent, ses mains glissent le long de mes épaules, me touchent, s'écartent, reviennent errer sur mes vêtements, palpent mes cheveux Ses traits s'illuminent de joie naïve Mais ses yeux, ses grands yeux vagues ne redescendent pas du ciel, ou ils semblent perdus

La même émotion que la mienne pousse Jimmy à mes côtés Il regarde lui aussi ce malheureux qui nous visite de ses doigts avides de connaître, *parce qu'il ne nous voit pas*

Un trouble profond nous envahit Nous nous prêtons à l'inquisition de l'aveugle, sans oser l'interrompre par des mots de salutation Et lui, il ne se lasse pas de tirer de son enquête tactile des images aux formes mystérieuses et aux indéchiffrables significations

Son extrême intérêt est visible Il a su évidemment qu'un Européen était de passage, avec un intendat Mais quel sens aveillément pour lui ce mot, cette fonction ? C'est sans doute ce qu'il cherche et découvre, à

sa façon, dans la pitoyable promenade de ses doigts

Cependant les premiers feux rougeoient pour les repas du soir Des femmes reviennent du puits avec leurs outres Les gamins qui ne cessaient de courir sur la place, ou d'escalader notre talus, ont brusquement arrêté leurs ebats depuis l'imposition des mains que nous subissons ils sont la médusés levant vers nous leurs têtes aux tresses médaillées Leur intelligence enfantine interprète la scène comme une bénédiction

Je ne saurais dire avec quel respect je subis moi-même l'attonnement du mullah Quoique chrétien j'ai admiré en tous les coins du monde où je voyageai, la conviction dans les autres religions que la mienne lorsque je la trouvais Or une sainteté qui s'élève au dessus de la querelle des dogmes émane de ce prêtre juvénile Les hommes ont beau adorer des Dieux différents un seul existe et indulgent à leurs errements lorsqu'ils sont sincères habile l'âme de tous ceux qui sont fidèles n'en une foi qui sont de bonne volonté indistinctement C'est pourquoi je ne me ferme pas au pectus aux spirales en train de raisonner sur moi

Je me décide cependant à faire adresser par Jimmaïan salut au mullah Il remercie en souriant Je lui pose des questions, auxquelles Il répond aussi mais pas une fois lui il ne m'interroge Il obéit certainement à ce fatalisme qui est chez tous ici à limiter la curiosité à ce qui s'offre à ce qui se manifeste spontanément, sans chercher au delà

C'est un aveugle de naissance Dès l'enfance il sentait son cœur à Dieu Il ignorait les jeux les espiègleries celles des gamins de Drakola qui ont recommencé à s'amuser depuis que nous enusons Peut être son infirmité fut-elle la cause initiale d'un tel isolement ? Quoiqu'il en soit le petit ne se serait pas tenu à l'écart s'il n'y avait trouvé une répondance à un goût profond pour la méditation

Sa sagesse fut bientôt connue et sa vocation s'af-

firma. Il se consacra à Allah sans avoir jamais vu le monde, comme si le doigt divin l'avait préservé pour sa mission. Et l'on vante aujourd'hui ses vertus.

Le Djammar, le chef, les notables, les soldats sont sortis au bruit de notre conversation. Avec piété, ils écoutent le récit de cette vie prédestinée, et l'éloge de la volonté d'Allah.

La nuit est tombée. Les feux ont maintenant de grandes flammes, et font danser les ombres des mangeurs groupes. Le ciel est tout noir à l'est, sur Wad. Ici, il est d'une étonnante limpidité.

C'est dans ce cadre que s'élève la dernière oraison du mullah de Drakola.



RENCONTRES NOCTURNES

Le départ est imminent

Il est 21 heures Ce soir, les habitants de Drakola veillent exceptionnellement ce n'est pas tous les jours qu'une caravane s'ébranle à l'assaut des hautes régions et a fortiori une caravane d'Européen !

La plus grande animation règne autour des feux, et, dès que nous descendons vers les bêtes toute cette animation conflue sur nous

Je ferme la marche dans l'escalier taillé à la hache dans le terre plein de mon habitation Sous moi, portés sur les têtes de mes hommes se balancent bâts couvertures, colis Wali Mohammed, prêt, lui depuis une heure, est absorbe dans une ultime consultation avec le Chef, sur la place, près d'un brasier géant

Les chiens, ces éternels figurants de tous les décors beloutches ou afghans flairent quelque chose d'anormal et ne cessent de pousser de longs aboiements désolés Ils semblent prendre à témoin la lune de ce qui va arriver

J'aperçois autour de mon chameau qu'on charge un cercle d'enfants aux yeux endormis qui ne veulent pas perdre une « miette » du spectacle Les lueurs des feux font étinceler leurs brillants Et ces gosses ont d'amu

santes reculades quand, pincé par une courroie ou par un montant de son bât, mon chameau detend une encochure menaçante et crie un cri grinçant.

Je ne veux pas de cet animal pour cette nuit, rien d'assoupissant comme ce pas berceur. Or je tiens à rester frais, éveillé. La marche qui nous attend est l'une des plus passionnantes que j'accomplirai dans ma vie. Elle appelle une monture de sang vif. Jimmy décide un des hommes d'armes de Wad à me céder son cheval.

C'est un ravissant gris, presque blanc, avec ces tristes yeux que j'aime pour les avoir vus, entre Wad et Drakola, s'incendier dans l'action. Dès que cesse la cavalcade, tout intérêt disparaît pour ce généreux étalon. Inerte au repos, indifférent, il se transforme dès que l'on saute en selle. Sa nostalgie de la vitesse, son deuil du maître absent sont une très belle chose. Quand on la perçoit chez un cheval, on peut être certain de sa qualité.

Sa selle ne le vaut malheureusement pas. Elle est en bois taille. Eafia, de nuit, je ne la verrai pas, et la fièvre de la route éliminera certaines sensations mal placées.

Nous sommes pares. Les hommes s'interpellent à propos d'ultimes détails. Le Djanumadar enfourche son bat. Chef, notables, s'inclinent, et nous adressent leurs vœux.

Naïm, celui des miliciens qui s'est offert à nous guider, se porte en tête. Il n'y a pas de signal. Notre chef de file s'ébranle et nous suivons.

Derrière nous, les rumeurs de Drakola s'affaiblissent graduellement.



La lune n'est pas encore montée, et la progression est difficile dans les jardins désordonnés, dont on ne distingue pas les murettes de séparation. De chemin continu, point. Cette partie de la vallée n'est pas connue pour être traversée de nuit par des gens qui, de jour, ne la connaissent pas. Et je me demande un peu où et comment se dirige notre guide (???) Naïm, pour atta-

quer au point convenable le massif dont la masse noir-
cit devant nous ?

Je crois qu'il s'impose seulement un sens general de
marche, s'en rapportant, pour eviter les obstacles im-
mediats, au tres fin sondage des pieds de son chameau.
Ces animaux ont un art inimitable de tater le sol, la
nuit, avant de franchement s'appuyer. Et il faut recon-
naître qu'en restant bien en file indienne derriere Naim,
nous ne trebuchons pas. Mais que de crochets !

Une heure ne s'est pas ecoulee que nous sommes aux
premiers contreforts. Et un quart d'heure n'a pas suivi,
que nous sommes en pleine revolution de rochers.

Naim a bien debuté. J'admire qu'il ait pu choisir et
conserver son angle de marche, dans les detours aux-
quels les jardins nous ont obligés. C'est un signe de
singuliere adresse que d'etre tombe juste sur le passage
ouvert dans ce chaos. Il n'a pas eu a roder plus de cinq
a huit cents metres a son pied pour le trouver.

Passage bien relatif, d'ailleurs. Qu'on se figure une
mince sente de chevres s'insinuant entre des blocs de
la dimension d'une auto. La repetition des grimpettes a
trasse une couche de terre et de debris entre ces hostiles
cailloux. Mais aucun n'a été déplacé, on s'est borné a
contourner, et il en résulte des spirales qui fatiguent et
obsèdent l'attention.

Je suis incapable de detailler ce que j'ai vu, ou plu-
tôt que je n'ai pas vu, pendant les trois heures que cette
gymnastique va durer jusqu'à notre premiere pause.
Tout se fonde en un souvenir d'âpre lutte avec le terrain.
Et ce qui caracterise cette lutte, c'est autant son inten-
sité que sa soudaineté. Avant Drakola et depuis Khoz-
dar en somme, le Beloutchistan m'ouvrait des enfilades
de vallées. Il vient de se dresser d'un seul coup en bas-
tion. Je prevois cette defense. Elle est celle de toutes
les zones du monde qui ont échappé à la pénétration.
Mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle commençât avec
cette totale absence de transition.

Le niveau d'un plateau finit par être atteint, sans que

cesse l'abondance des rochers. Le fait qu'il n'y n plus à monter ne diminue pas l'épreuve d'attention, car les mêmes lacets autour de mostodontes de pierre continuent. La lune a eu beau se lever, elle ne fouille point les entrailles du terrain dantesque où nous cheminons. Il faut redresser la tête pour voir sa belle lumière dorée. Aux pieds de mon cheval, entre les murailles où je me faufile, c'est une obscurité de cave. Le courageux animal a des tressaillements de douleur lorsqu'il se heurte. Plusieurs fois il pique une tête, et menace de s'abîmer, mais des coups de reins désespérés le rattrapent.

C'est dans de telles circonstances que l'application de la bête et celle de l'homme ne font qu'un, réellement. On n'entend que l'entre choc des sabots sur les pierres, le heurtement d'un chameau lorsqu'une orête coupante blesse son pied spongieux, parfois le juron d'un cavalier déséquilibré. Nous sommes liés, nos montures et nous, dans l'épreuve imposée par la nature. Trait typique : aucun chant, alors que les Beloutches aiment tant à égrener en marche de rimes couplets.



Entre minuit et une heure nous descendons — après dix autres descentes et remontées — dans une faille profondément découpée. De l'eau en mouille le fond, et reflète les étoiles.

Wali Mohammed me demande de faire une halte sans débiter les animaux. Nous nous allongeons en cercle sur le sable, très fin, accumulé au tournant de cette gorge de *darya*¹ intermittente.

Les miliciens coupent au poignard du palmier nain, et en font un feu qui pétille avec une vivacité étonnante. Une provision de cette herbe piquante est entassée à proximité, et, tout le temps de cette pause, alimentera le foyer.

¹ Darya : rivière

Sous l'effet de ce mouvant éclairage, le fond de cette gorge prend un aspect fantomatique. Mes yeux remontent aux parois abruptes qui sont pendant à l'eboulis monstrueux par lequel nous sommes descendus. Des niches ont accroché des grames velueuses par le vent, et portent des arbustes dont la croissance sur ces perchoirs provoque la stupefaction.

Le feu projette sur la falaise l'ombre demesuree de Wahi Mohammed. Les détails de son profil, sa barbe, sont grandis vingt fois presque sans deformation. Quelques minutes s'écoulent en jeux naïfs des hommes à envoyer d'autres ombres chinoises autour de celle du Djammadar. Puis on garnit l'inséparable tchilam, qui sera aromatique et rechauffant. Sa durée mesurera le repos. Déjà le barbotage de l'air commence, et l'odeur du tabac vert plane.

— Passerons-nous à Tourkeber ? dis-je, me rappelant que Pottinger cita ce point entre Bela et Wad. Je n'en serais pas fâché.

— Tourkeber ? C'est ici, me répond Naum.

Impressionnante constatation. A plus d'un siècle d'intervalle, les mêmes lieux de halte sont respectés. Celui-ci n'a pas de peine à être inchangé depuis que le lieutenant des Cipayes y dormit. Il devait n'y avoir là rien d'autre qu'un peu d'eau, de son temps, et il n'y a rien d'autre aujourd'hui. Les pâtres qui le fréquentent n'y ont même pas édifié un abri. Rien ne le distingue, que son humidité, du relief sauvage où il est enchassé. Pourtant, le nom qu'il portait lui est demeure attaché, comme à une épitaphe. On continue à y reposer les animaux. L'habitude ancestrale opère. Et Naum qui est passé ici il y a 20 ans. 25 peut-être, s'est souvenu.

Je le regarde dans les reflets du feu qui couvrent son visage. Il a l'air stupefié, sans pensée. Ses yeux s'attachent à l'agitation des flammes, qui les font étinceler. Il est beau, avec moins de grâce que le Djammadar. Ses arcades sourcilières, ses fossettes sont plus accusées, ses longues moustaches et sa barbe sont d'un crin plus gros.

sier Tels devaient être les paysans qui écoutèrent le Christ, les pêcheurs qui jeterent leurs filets pour lui à Tiberiade, et qui en bon nombre embrassèrent sa foi. Mais au ^{XX}^e siècle c'est Mahomet qui compte encore, en Asie, de semblables disciples (Photo 31)

Cette tête, les fragiles souvenirs qu'elle contient décideront de ma réussite. J'en depends complètement. Mais je crois en Naim pour son calme, pour l'instinct animal qui le guide au milieu d'un décor par lui anciennement traversé. Prions pour qu'il ne s'égare pas ! La soif d'abord nous serait mortelle. Et puis je me rappelle que Pottenger cite, dans la zone de Tourkeber, une certaine tribu de Bezendjas dont le brigandage le retarda. Tourkeber existe bien toujours. Peut-être les Bezendjas, eux aussi ?

Je fais interroger Wali Mohammed

— Oui, répond-il, il y a encore des Bezendjas au pays Mengal, mais ils se sont disséminés, et ils ne sont plus redoutables.

Ne vivent plus dans ces parages que quelques groupements de pâtres, parfois abrités dans des *kheils*, qu'ils construisent sans se mettre en grands frais, en roulant simplement des rochers. Ce sont de fiers sauvages assez tranquilles, si l'on ne vient pas les ennuyer. Ils préfèrent descendre aux villages comme Drakola vendre leurs bêtes, leurs laines, plutôt que de se faire visiter.

La pipe à eau s'est tue. Ils toussent tous, maintenant, du fond des poumons, dangereusement. Ce tabac vert les dévore. Nous repartons.

Après avoir longé quelque temps la gorge dans l'eau, Naim nous fait remonter à l'un de ses versants, de toute l'altitude que nous perdîmes pour y descendre. Ce nouveau gaspillage d'énergie allait m'agacer, mais au bout de quatre ou cinq minutes, nous retrouvons une sente alpestre. Il l'avait flairée !

La baignade a rafraîchi les pauvres membres de nos animaux, dont l'ardeur s'est reprise. Je me rends

compte qu'ils n'auraient pas accompli le quart de cette terrible étape sous le soleil Mieux vaut n'y pas voir et se blesser, mais avoir frais, que de brûler pendant ces enjambements perpétuels Et puis, la nuit, on perd la notion des distances réelles



Entre 2 et 3 heures du matin, Nam toujours en tête, se met à parler Je sors de mon engourdissement Qu'y a-t-il ? La réponse est déjà devant moi, près de moi

Un vieillard traînant une chèvre et s'appuyant sur un bâton me croise sur la piste, étroite pour un, embouteillée à deux La chèvre se lamente et freine des quatre pattes, mon cheval s'ennerve, et l'épaule du vieux frotte mon mollet Des blocs de 3 mètres de haut nous étreignent

Au passage, on a arraché quelques mots au bonhomme Il gagne Drakolr, et se hâte de crainte des loups S'il en voit autant que j'en ai vus, il n'en mourra pas ! Ou sont les hyènes, les chacals dont les yeux semaient la nuit de feux follets, tandis que par les défilés de Therma Bor je gagnais Dessyé, en Abyssinie ? L'absence de tout ce qui vit est effrayante dans la désolation béloûche

La rencontre que nous venons de faire nous a remis en verve Nous parlons, de bats et selles Les hommes prétendent que le gibier existe bien, mais hante des régions déterminées, à proximité de verdure et d'eau Nam raconte une rude chasse aux loups du temps où enfant, il voulut protéger ses troupeaux Cette histoire crue par bouts de phrases, que me recrée Jimnir en autres bouts de phrases, est aussi pittoresque par sa forme et son lieu que par le sujet narre Elle s'interrompt net, soudain

Nam fait sauter sa carabine de la bretelle et la prend en main Le Djammadar, lequel me précède immédia-

tement, en fait autant Et j'entends derrière moi le cliquetis de l'arme de l'autre milicien

Dans le silence qui succède à cette scène rapide, silence seulement trouble par les pas de nos montures, s'élève et croît un chant lointain

Je ne l'avais pas entendu tant que nous conversions, mais il n'a pas échappé à l'oreille exercée de Naïm, perpétuellement aux aguets une seconde à peine de suspension dans son histoire aura suffi à l'alerter

C'est bien ce chant, cette étrange annonce d'approche humaine, qui provoque ces « dispositions de combat », ou tout au moins cette mise en garde, dirai-je, pour ne pas tomber dans les exagérations de certains explorateurs, qui ne manquent pas une occasion de vous faire passer le frisson de la mort dans le dos

La mélodie monte avec des sautes de ton et des déformations Des échos interfèrent avec elle Les soulèvements du terrain influent On devine quand la caravane qui vient plonge dans une dépression, ou quand des amoncellements rocheux forment écran Les voix traversent alors des étouffements, pour reprendre lorsque la voie se rouvre vers nous

La distance a diminué Nous percevons qu'ils sont deux, peut-être trois chanteurs Une harmonie de cloches les accompagne Ils ont donc du bétail Dans ce massif bouleversé, il est obligatoire de pourvoir chaque animal d'une sonnette, afin de repérer les égarés L'appel lointain d'un de ces grossiers grelots beloutches est un indice pour le berger, qui n'a qu'à marcher vers lui jusqu'à ce qu'il retrouve sa vache ou son chevreau C'est le système de nos troupeaux des Pyrénées, et je me rappelle un pan de montagne, près du col du Somport qui était une mouvante masse laineuse (deux ou trois mille moutons) et dont le crissement emplissait toute la vallée

Mais nous ne sommes pas ici dans les Pyrénées Quelle apparition nous réservent ces cloches inoffensives dans un pays inexploré ? Je vais voir et me froier





les fameux bergers de montagne, descendus de leurs
lithes Auront-ils le sourire ?

La nuit est d'une merveilleuse luminosité La lune
dore les contours des dolmens (crasant ce sentier de
hite fauve Elle prend en transparence les brouillards
flottant sur l'océan pierreux

Je n'appréciais plus exactement combien de secondes
nous séparaient encore du choc de nos avant gardes,
quand brusquement l'homme de tête de l'autre caravane
affronte Naim Il a débouché d'un tournant dans les ro-
chers

Il est surpris, car les cloches l'empêchaient de deceler
notre approche silencieuse Déjà ses compagnons sont
à sa hauteur Les grands poignards gaines d'argent bril-
lent aux ceintures Par ci par là, quelques-uns de ces
fusils aux crosses courbes, comme en portaient les no-
mades du nord de Khozdar Aucune parole d'eux à
nous Nous nous croisons dans une intense observation
reciproque, ou la curiosité et la méfiance rivalisent

Des jets de lune faussés révèlent inopinément des
faces d'une magnifique sauvagerie Et toujours ces che-
velures de Christ, ces profils de saints de vitraux

Des vaches — aux réactions de buffles — piquent
des charges entre nous et sur nous Je m'attends à cha-
que instant à être desarçonné d'un bon coup de corne,
et sur mon tremlant cheval gris, je me fais l'effet d'un
picador débordé

L'odeur de cette mouvance frappe aussi Sentier de
fauves, disais je tout à l'heure, peu après m'être plaint
du manque de fauves — en voici l'acre parfum, de quoi
griser les narines d'un chien de chasse !

La bousculade atteint son paroxysme avec le gros du
troupeau Sarabande effrénée des cloches et des clo-
chettes, chacune avec sa note Les vaches portent la
cordelette enfilée par les naseaux, et passant derrière les
cornes, qui permet de les attraper de façon cruelle
J'aime leurs grands yeux apeurés, en forme d'amandes
comme ceux des bayadères et cernes d'une mince bande

noire qui unite le fard Elles sont redressées a coup de gaules longues Le petit bétail, ovins, chèvres, s'enfourne sous elles, culbute, se relève, est piefine

Serre-file vigilants, rapides La marche est close par un vieillard Son fusil martele quelques ustensiles. Sa barbe blanche est la seule tache claire de la caravane, les hommes étaient sans exception drapés de noir, pantalons et vestes, et ne pouvaient mieux se fondre avec les ténèbres

L'hostilité n'a pas tourné au conflit Le croisement s'achève en heurts mats Déjà le vacarme s'éloigne, le chant des clochettes se régularise avec l'ordre revenu, et s'affaiblit Une minute, deux minutes passent Et le chant de route reprend là-bas, lancé par une gorge rude Tandis que ces hommes s'en retournent vers la légende qui les enveloppe, je pense à eux, à leur existence inconnue

Je me rappelle le refus initial du Wazir de Bela de me laisser m'engager du Sud au Nord dans ces mêmes montagnes que je parcoure du Nord au Sud. « Impossible, déclarait-il, mon autorité s'arrête à leur pied, à Kamal Khan Au delà commence un pays douteux, territoire de tribus indépendantes et guerroyeuses Je ne puis répondre de votre passage¹ » Je n'en apprécie que mieux ma petite, mais efficace escorte

Les carabines automatiques ont, à la lune, des éclairs C'était probablement dans ce but démonstratif que les miliciens les mirent en montre



Mais de nouveau je suis arraché à ma pensée vagabonde Que se passe-t-il encore ? Naïm a sauté du haut de son chameau Le Djammadar fait agenouiller le sien pour mettre pied à terre, en seigneur. Mon petit gris pointe les oreilles

— Bahren Lak, me dit Wali Mohanuned

Il est 1 heures du matin A pied, tenant les betes, nous avançons avec précaution Le sentier s'affaisse brusquement entre deux immenses rochers écartés l'un de l'autre, comme si le coup d'une linche puissante avait fendu un cône On ne peut marcher à côté des montures tant ce passage est étroit à la base Et la pente est raide au point qu'il faut se retenir. la glissade serait folle

Devant, sous nous, un panorama complètement différent de l'enfer pierreux où nous étions depuis des heures La lune le balaie d'un éclairage à présent oblique, qui souligne sa structure De mous plissements terreux, sans sillons de pierre, s'étendent à perte de vue jusqu'à leur confusion avec un ciel de cendre Il semble qu'une chose que nous avons oubliée : la végétation, tapisse quelques places

Nous descendons toujours

L'air lui-même change Il perd son « tonus ».

Je perçois qu'une culmination a été atteinte, qu'un système géologique cède le pas à un autre, que j'ai du franchir la démarcation entre le massif proprement dit, le monobloc des montagnes, et la zone encore montagneuse certes, mais declive vers la mer.

Bahren Lak Ce soir, ce lieu se sont à jamais fixés dans mon souvenir Tout contribua à renforcer mes impressions de passage en ce grandiose « point de rupture » (Frontispice)

Juste à son pied sourd une source limpide Nous y faisons halte Il fait froid, à cause du courant d'air tombant du col Le feu crépite La pipe à eau gargouille Un sommeil merveilleux me gagne

Après de moi, mon cheval dort debout, tête basse, épuisé par l'effort Des gouttes chaudes coulent sur ma main gauche, qui touche à l'un de ses sabots c'est du sang J'éclaire le paturon, le canon, le genou ils sont tout rouges

XXXIII

PAR LES RIVIÈRES

On ne trouve pas d'incidents notaires à conter dans une marche aussi éternellement semblable à elle-même que celle qui fait suite à la passe de Bahren.

Quand j'aurai dit ce qu'est cette marche en un point, que j'en aurai montré les particularités — d'ailleurs curieuses — je l'aurai dépeinte en tous les autres.

Plus aucun sentier ne nous guide. Nous sommes en pleine nature, inviolée, et il faut voir Naïm aller de l'avant le nez en l'air, humant le vent, les yeux fixés très loin comme au delà du champ visible, avec ses prunelles d'aisean de praïe qui guette.

Marcher au sud, c'est bien joli à dire... Encore faut-il pouvoir le faire, dans une géologie aussi capricieuse ! La ligne droite intersecte des sautèvements de terrain infranchissables.

Naïm suit les rivières.

La première dans laquelle il nous engage doit s'appeler la Tibhi.

Il y a des masses de rivières — aussi sèches que ma main. Ce sont des lits de sable fin et doré, au bord duquel se pressent deux riches galeries de verdure : mimosas, tamarins, buissons, herbes foliacées ou capillaires, *souvent rejointes en charmille*.

Ces lits s'entre-erraient à plaisir. Quels sont les af-

fluenta ? Quels sont les cours majeurs ? Mystere A peine une faible pente permet elle de deviner si l'on marche vers l'aval ou vers l'amont Et au fond de ces chenaux aux rives arborescentes, on eprouve un sentiment d'etouffement, *parce que l'on n'a strictement aucune vue* A gauche, à droite — et aussi devant et derriere, du fait que lesdites rivières tournaillent — de molles falaises de lœss

Aboutirai-je quelque part ? N'est-ce pas un mortel labyrinthe dans lequel je suis eogage ? J'avoue que j'ai eu ce sentiment Mon guide n'avait accompli cette jonction vers Bela qu'une seule fois, et dans son adolescence avait-il retenu la cle du reseau de ces rivières maudites ? Etait-il capable de discerner si nous avançons ? Et sachant à quoi m'en tenir sur le fatalisme et le mutisme des indigenes, j'en venais à me dire « Il est perdu, et me l'avouera paisiblement juste avant que la soif nous attaque »

Parlons des cartes du colonel commandant E A Tandy, surveyor general of India ! Une plaisante aquarelle ! Je me demande sur quoi l'on s'est base pour colorier de beaux massifs en trois couleurs, tracer des pistes rouges, des fleuves bleus Tout cela ne correspond à aucun élément réel Mais une carte en blanc n'eût évidemment pas eu de valeur commerciale, ni de valeur tout court ..

Quand on emprunte de jour ces tranchées encaissées, le soleil y exerce une savante torture Le frêle ecran des aiguilles de mimosées est incapable de l'intercepter On est livre sans défense Et les parois terreuses se renvoient la chaleur, accentuant l'impression de manque d'air

Il semble que plus le temps passe, plus la distance s'ajoute à la distance, plus l'on s'enfonce On se croit littéralement « pompé » par ce systeme de molles montagnes — si le mot de montagnes convient à des taupinières croulantes...

En outre, la lenteur de la marche devient exaspérante Il faut gagner le terrain metre à metre, au pas

des bêtes qui suffoquent. L'on se dit en enrageant que si quelque grue cyclopéenne arrivait à déposer une aulo en un point de cet embrouillement de fosses communicantes, on dévorerait en quelques secondes un chemin colossal... Les lits de sable sont en effet lisses comme la main, doux comme du satin, et assez fermes. L'eau qui les toilette si bien a la discrétion d'être rare : si elle s'est déversée quelque part durant ma traversée, ce ne fut jamais dans mes parages. Depuis que la mousson me salua à Wad, elle n'opère plus en ma présence.

Un autre facteur éprouvant, c'est le « vide animal » persistant. Je n'aperçois aucune bête, insectes mis à part. Les carnassiers doivent chasser — quoi, d'ailleurs? — sur les sommets qui me dominent; dans ces végétations de ravins, c'est à peine si un petit oiseau jette parfois sa note de couleur vive et sa timide romance.



Basun Kani..., m'annonce Naïm en prenant des dispositifs de halte. Basun Kani ! Très heureux d'apprendre que ce lieu porte un nom...

Je me rappelle comme si j'y étais ce confluent désolé de deux gorges. (Photo 28.) Le mince filet d'une source, ouatinée de mousse, court sur un des bords de la plage de sable. Des arbres nourris sur ce fond d'humidité poussent dans des positions excentriques : l'un d'eux part horizontalement d'un flanc de falaise, et plonge vers l'eau comme pour boire... (J'avoue n'avoir jamais encore noté semblable phénomène : je l'attribue à une faiblesse du terrain racinant, qui aura favorisé le lent basculement de l'adulte.) (Photo 29.)

Mais l'ombre ? C'est le premier souei pour une halte, puisque halte il y a. Naïm n'a prévu que l'abri de ces éternels arbres à aiguilles¹, parasols de dentelle ! (Photo 30.) Le sommeil y est illusoire. Nous gagnons cinq heures

¹. *Sortes de mimostes*

du soir dans le supplice de la fatigue qui voudrait se dissiper sans y réussir, qui lutte, qui s'accroît au lieu de disparaître, par la surexcitation nerveuse

Le Djammadar se fait apporter le fameux sac qui m'intrigua au départ de Wad celui qui contenait un mystérieux paquet carré trahi par la saillie de ses huit angles J'espère que ce sont des victuailles ? Le pain de farine malaxée à l'eau louche, et cuite sur une pierre, pesc terriblement à mes facultés digestives

La boîte sort du sac c'est un phonographe !

Comment atterrit-il à Wad ? Oublié par un des hôtes du rest-house ? Ou offert par Sardar Razul à l'un de ses retours des Indes ?

Les plus abominables chansons hindoues « édition coloniale » éclatent dans l'étroit vallon Tous les échos se les repassent Rien ne peut donner une idée de ce concert de hurlements ! Wali Mohammed et ses hommes se délectent Les chameaux n'ont pas daigné tourner la tête

Mes tympans étaient peut-être la seule place de mon corps jusqu'ici épargnée leur tour vient Quelles écorchures !

Et je songe à l'affront que ces hommes de race pure infligent, sans s'en apercevoir — et même en y trouvant un suprême raffinement — à la sauvage nature ! Ils sont dans le cas de jeunes enfants qui déchiquettent des roses en croyant jouer innocemment, ou encore qui s'amuse à tripoter des ordures Si gracieuses sont les menottes qui commettent le crime, qu'on ne sait plus s'il faut se choquer, ou sourire Si nobles sont mes compagnons, que j'ignore leur faute assourdissante Car en toute chose, n'est ce pas seulement l'intention qui deflore ?



Kolian, annonce une autre fois Naïm, après avoir longuement « devisage » la place, comme s'il en vérifiait le nom à des formes de contreforts, à de maigres touffes

chevelées, enfin n'un insignifiant suintement de ce ravin bourbeux

Kohan Un point qui figure sur la carte du Surveyor of India, comme y figurent Basun Kani, où je suis passé déjà, Silao, Kanoji, que j'ai cotoyés au dire de mon guide, sans rien remarquer du tout. Chaque fois pourtant le cartographe n'porte le petit rond noir réservé aux *towns and villages* c'est-à-dire aux villes et bourgs ! Il eût mieux valu ne pas enlever à ce point les indications arrachées aux très rares indigènes effectuant cette traversée la triangulation « orale » exige un peu de circonspection

Comme je l'ai dit, le seul fait que des haltes aussi desheritées aient pu se perpétuer, est la preuve de l'extrême sauvagerie de cette partie du Beloutchistan et justifie des lors son prix pour l'amateur de terres intactes. Que doit être le reste du massif, pour que quelques gouttes d'eau permanentes, quelques traces d'activité végétale suffisent à fixer la mémoire des nomades, et à déterminer les termes d'étapes ?

On ne peut pas prétendre que ce sont des lieux sans nom (suivant l'expression consacrée) puisqu'ils en ont, des noms, effectivement. Mais au moins doit-on reconnaître que ce sont des *noms sans lieux*. Des noms auxquels rien ne semble correspondre dans la nature tellement la différence est imperceptible entre l'aridité environnante et leur moindre misère.

Kohan Encore pire que Basun Kani ! Cette fois, c'est de nuit que nous pausons, comme à Bahren L'rk mais où est la fraîcheur que nous donna ce col haut juché où est son courant d'air obstiné ?

Chaleur accablante, ici, chanteur d'étréme, dans l'obscurité

La chevauchée m'a rompu les reins deux fois j'ai failli glisser de ma selle parce que le sommeil me gagnait. Je me suis rancroché. Mais mes efforts pour rester éveillé m'ont anéanti. Je m'affale au hasard dans ce sable fin. Et j'oublie tout.



Un soleil implacable met un terme à mon repos en me brûlant les yeux. Il est 7 heures du matin le somme aura été bref. Et cette nuit, je ne me suis ni garanti ni défendu les moustiques ont eu champ libre. C'est leur première apparition, qui témoigne combien nous nous sommes abaissés.

Je ne suis qu'une chair hirsute, et la quinine est mon petit déjeuner.

Enfin ! Retenons que nous descendons. Que des lors le Makran doit approcher. Seulement il tarde bien. Quand cessera cette captivité en tranches de terre chaude ? Cette promenade de fosses ? Ou, quand déboucherons nous ?

L'éternelle ronde des rivières sèches reprend, rarement égayée d'un décollage de francolins.

XXXIV

EN L'AN 2000 AVANT J-C

Le lit que nous suivons depuis quelque temps atténue ses tournants Il s'élargit Il semble s'approcher de quelque grande jonction En tête, Naim a fait prendre le trot à son grand treteau efflanqué, dont les membres postérieurs se balancent comme s'ils allaient se détacher de son anatomie Rien de plus laid qu'un trot de mauvais chameau vu de dos !

Il n'y a plus de doute le relief « s'ouvre » Nous avons encore la vue close par un soulèvement dont nous contournons le pied Mais soudain le miracle s'accomplit nous sortons sur une immense étendue

Toute la caravane, comme sous l'effet d'un même frein, s'arrête Nous regardons ce libre paysage avec des yeux d'évadés

Un champ de galets est coupé par des îlots de verdure Ce sont de vrais galets de torrent pas des pierres difformes ni anguleuses, mais de belles pierres roulées en de longs parcours tumultueux D'ailleurs, si d'ici nous ne voyons pas l'eau elle-même, son chant nous parvient

Nous nous remettons en branle à son appel Il est si stupéfiant ! De l'eau qui court ! Il y a longtemps que nous avons oublié ce phénomène

Après une marche de quelque durée, gênée par ces cailloux instables sous le pied, nous sommes au fleuve, qui n'occupe en ce moment qu'une partie réduite de son lit

Peu profond, il est rapide, tressaute, bouillonne. Naïm n'a pas besoin de me le nommer. Je savais que nous allions à lui, et que son apparition marquerait la fin de la phase principale de l'expédition. Ce ne peut être que ce vieux Pourali ! L'Etat de Beta commence aux alentours de notre intersection avec lui.

Hommes, chameaux, chevaux, boivent et se baignent, interminablement. Il y a une volupté indescriptible à se jeter et à se rejeter l'élément liquide à l'intérieur et à l'extérieur de la peau. Nous en fûmes trop sevrés.

La rive opposée est semblable à celle que nous venons de franchir : une mer de galets polis. Des bouquets d'arbustes poussés dans les parages baignés lors des crues, coupent de lignes vertes la grise uniformité du glacier pierreux. Et, à une distance relativement faible, c'est l'écran des montagnes, analogues à celles d'où nous sommes sortis. La vallée de Beta est encore mince, ici, elle est à sa naissance et va s'évanouissant vers le Makran.

Je reprends mes ablutions. Tout devient facile à présent, me dis-je ! Il n'y a plus qu'à descendre notre Pourali droit au sud. Il nous emmènera vers la capitale de mon ennemi le Wazir-I Izam. Et je jubile en m'imaginant la « tête » de ce vieillard ironisant, lorsqu'il constatera que j'ai réussi en sens inverse un itinéraire qui m'avait valu ses avertissements aigreux.

L'heureux événement de l'issue des montagnes vaut bien une pipe. Copieusement desallérés, mes hommes ont préparé le tchilam du Djammadar, et alternent avec lui inspirations et toux. De doux oiseaux arrivent nous survoler, à tire d'aile, des arbres où ils roucoulaient. Ils rasent la surface de l'eau, l'éraflant pour boire de leur bec ouvert. Nous avons l'impression que la nature entière nous sourit.

Notre provision de farine est finie. Les estomacs sont

creux Mais qu'importe ? N'est-ce pas un jeu d'enfant que le trajet qui reste, en comparaison des épreuves vécues ? C'est très gaiement que nous reprenons nos dispositions de route



Nous avons le plaisir d'aller de front, en formation déployée plus de parois de sable pour nous étrangler Seul Naïm est détaché de quelques mètres, pour nous indiquer la direction, car quoiqu'il n'y ait plus qu'à suivre le Pourali, la marche a encore besoin d'être guidée, ou y gagne, plus exactement

Cette vérité nous est vite apparue Le chacun-pour-soi en désordre, sur un départ en flèche, nous a presque aussitôt instruits Pour ceux qui allaient dans l'eau, les bêtes trebuchaient sur des asperités du fond, ou fonguaient dans des trous Ceux qui préféraient caracoler sur les parties découvertes du lit n'étaient pas plus heureux, malgré la vue directe des cailloux même en faisant attention, glissades et meurtrissures se produisaient Les chevaux surtout se coinçaient les sabots dans le ballast éroulant L'emballement est tombé, nous avons ralenti L'intérêt est apparu de nous régler sur un œil exercé à discerner les bonnes coulees tantôt c'est la berge, tantôt le fleuve, rien de continu Et sans qu'il y ait eu mot d'ordre, la ligne de marche s'est appuyée à Naïm comme pilote et ailer

Il n'a pas perdu son flair merveilleux Quand les uns ou les autres dégringolaient lui poursuivait un cheminement régulier Depuis que nous nous en rapportons de nouveau à lui, les incidents ont diminué

Cependant aux approches de midi, nous sommes redevenus un misérable groupe ambulante Cavaliers et montures ont le nez bas sur ces couches roulantes Chaque pas exige d'être surveillé Le chameau de Jimmy a des arrêts brusques et refuse de repartir il n'obéit plus ni à la baguette, ni à la voix Contre mon mollet gauche, je sens le cœur de mon cheval tambouriner, et son

comme poisson mes nains. Il semble que nous n'ayons pas avancé.

Angoissante situation. Allons-nous avoir inutilement réussi à percer le massif ? A trouver la sortie de l'écheveau des rivières desséchées ? Mon bracelet montre marque 13 heures, et nous errons toujours lamentablement. Aux questions que je me pose, il n'y a pour me répondre que le murmure du Pourali.

Ses eaux vives sont la seule note apaisante qui nous accompagne dans cette suprême épreuve juste avant le poteau. Quelle étrange origine, quel étrange destin elles ont. Elles sont l'apport des affluents drainant les zones où, les nuits précédentes, la mousson a frappé. Les mêmes bassins ne les engendrent pas souvent. A présent elles courent unies, chantantes, miroitantes, gaies, à l'ensevelissement. Je sais en effet, pour y être allé, que déjà avant Bela le Pourali s'est enterré.

Je hasarde tout de même une tentative auprès de Naim. Cet homme silencieux va comme si rien ne l'inquiétait, mais ses fréquents changements de direction, ses zigzags entre l'eau et ses berges, me fournissent l'occasion de lui demander s'il n'hésite pas. Il croit, me répond Jimmy d'une voix alone, que nous allons bientôt trouver des pistes de terre au pied des montagnes, qui se sont écartées. Peut-être des habitations aussi.

Le comportement de mon guide est cependant moins assuré que ces paroles. Voûte, il nous entraîne sans plan apparent. Et les minutes incertaines recommencent à se succéder.

Des pistes de terre ? Des maisons ? Continuons. Quand l'épuisement nous aura suffisamment échauffé la cervelle, peut-être qu'un mirage nous en montrera à profusion ?

*
**

— Quelqu'un accourt !

Cette exclamation de mon boy, qu'il a criée en pash-tou d'abord, et puis pour moi en anglais, nous a tous

arrachés à notre abattement Naïm n'a pas bronché, lui, parce qu'avant Jimmy il avait vu, et la main en abattant, il scrute le point d'horizon vers lequel nos doigts sont pointés

Je n'aperçois qu'un nuage de poussière tel qu'en souève un galop Je dis bien de poussière : le cavalier inconnu ne galope pas dans les cailloux, mais sur une légère bande de terrain surelevé, enchaînant la rive, peut-être sur une des pistes latérales que Naïm annonçait ? Assurément il nous n vus, et, c'est vers nous qu'il vient

Quand sa course s'arrête et que la poussière s'abat, il apparaît sur un cheval atezin Ses vêtements désordonnés sont blancs, et son turban coquelicot Mais il est séparé de nous par l'eau Il s'élance, la traverse dans des rejaillissements que le soleil transforme en agrettes de diamants Sur notre rive, les pierres le freinent, et brisent le feu de son coursier nous nous rencontrons au petit pas

C'est un mince vieillard à la tête en lame de couteau, agile comme un adolescent Son cheval a les flancs encore battants de la charge fournie Le colloque s'engage immédiatement

Abdullah est un des hommes du Tashildar de Bela ce Shahabuddin Jaffar qui se presenta spontanément à moi à l'issue de la réception du Djam Mir

Shahabuddin Jaffar a dépêche du monde partout où il existe des issues aux montagnes fermant le fond de Bela, avec mission de nous attendre Ses envoyés « croissent » ainsi depuis quelques jours Celui-ci a foncé des qu'il nous découvrit au hasard d'une reconnaissance de plus, et il est fier de l'honneur de nous avoir le premier repérés

— Et le Tashildar ? Où est-il ?

— Il a établi son camp dans l'un des jardins du Pourali

— Mais comment a-t-il su mon arrivée prochaine ?

J'apprends alors la réussite d'un amusant circuit de

liaison Gastrell a eu la délicate attention, après que je l'eus quitté, de faire envoyer un telegramme par les Indes au Wazir-I-Izam de Bela, pour le mettre au courant de ma tentative, et le prier de prendre des dispositions. Ce telegramme est allé de Quetta à Karachi, d'où, par un fil de campagne que je côtoyai dans le bled, lors de mes débuts dans le Makran, il fut retransmis à Bela.

— Et comment va Son Excellence ?

— Le Wazir vient de quitter Bela pour Karachi.

Décidément je n'ai pas de chance avec lui ! Quand je lui rends visite à Karachi, il est à Bela, et quand j'arrive à Bela, il est à Karachi.

Serais-je la cause de ce départ ? Est-on gent de me revoir, parce que l'on craint que j'estime n'avoir pas trouvé tous les appuis, autrefois ? Ou, au contraire, m'en veut-on de m'être entêté, et d'avoir trop bien réussi ?

Je ne saurai jamais ce qu'il y a eu, si toutefois il y a eu quelque chose à quoi je sois mêlé. Je ne reverrai point le Wazir. Mais son éclipse, juste au moment où je viens à lui, m'a étonné, et dois-je le dire ? — attristé.

Je restais sur le prestigieux souvenir des belles heures passées ensemble, sur la terrasse du Djam, tandis que chantaient les troubadours punjabis. Ce sera d'ailleurs ce souvenir-là, affranchi des soupçons pénibles qui ont pu ensuite m'effleurer, que je conserverai. J'aurais cependant aimé renouer.

Revenons à l'immédiat. Le Tashildar avait fait diligence à ma rencontre, paraît-il, et il commence à s'inquiéter. Ne le faisons pas attendre plus. Suivons Abdul-lah pour l'atteindre rapidement.



Nous prenons une piste sur les bas promontoires qui flanquent le fleuve. Bientôt s'en débranchent plusieurs autres, fréquentées, et des bouquets de palmiers jaillissent à l'horizon. à chacun correspond un groupe de

maisons. Le biefail de l'eau commence à être exploité (Photo 32)

Les terre-pleins sur lesquels nous avançons dominent de deux à trois mètres au maximum le Pourali. Ils sont assez larges. Des vestiges de considérables apports de pierres ne tardent pas à me frapper. Ici des murs ronds, sortes de margelles de puits, plus loin des barrages, rectilignes ou incurvés, tous ruinés. Des très gros blocs ont été hissés. Je ne puis avoir aucun doute. Ce ne sont point les indigènes actuels qui ont ébauché ces travaux, ils se contentent, eux, de construire au bord de l'eau, et bâtissent en boue séchée. Je ne les vois guère se donnant le mal de coltiner des cailloux sabcens, surtout pour en laisser les entassements inachevés.

Je suis en présence d'œuvres non pas inachevées, mais détruites par le temps. C'est le type des gabar-bands dont j'eus un spécimen entre Kalat et Khozdar, et dont Sir Aurel Stein découvrit un grand nombre le long de la rivière Mashkat contemporains de ceux-ci. Le but poursuivi, toujours le même, était la création d'immenses réserves d'eau, destinées à l'irrigation. Tel fut également le souci des antiques riverains du Pourali, vingt siècles avant Jésus Christ. Le mécanisme de la captation se comprend aisément.

À l'époque, au plus fort de la mousson, le fleuve devait couler en débordement sur ces leveés. Cela ne lui arrive plus guère de nos jours, car il s'est enfoncé, d'abord, et que du côté de son estuaire, il s'est étalé, que les sables l'absorbent chaque année un peu plus. Les vieux Beloutches mettaient donc ses crues à profit pour retenir des milliers de mètres cubes dans des citernes rondes, ou dans l'enceinte de barrages judicieusement tendus.

Plus notre route se poursuit, plus il y a de leurs ouvrages, quelques uns à peine désagrégés. On peut même dire que depuis un mille ou deux, nous ne cessons d'en côtoyer, d'en traverser. Je suis en plein dans l'an 2000 avant J. C.





Comme les procédés des Beloutches modernes paraissent puerils, à côté de ce qui fut ! A nos pieds, défilent en exuberances végétales vives, certes, mais décousues, leurs petites oasis et leurs modestes irrigations. Ils se sont contentés de planter juste au bord de l'eau. Ils ont pris sur le fleuve de maigres saignées, dont je vois briller le tortillant miroir à travers les frondaisons.

Je m'imaginais ce que pouvait être la région entière, lorsque ses puissants réservoirs de liquide restaient en charge, longtemps après la fin des pluies ! Je ne pense pas qu'un archéologue puisse trouver un champ d'investigations plus riche que cette partie du cours du Pourali¹.

¹ J'apprends tout récemment que le dernier voyage de Sir Aurel Stein fut en 1913 pour ces régions. Il y vint de Bêta. J'avais publié un communiqué dans le bulletin juillet-août 1933 de la Société de Géographie attirant l'attention sur l'importance archéologique, mais reconnue de cette partie bien précise du cours du Pourali. Il n'est pas impossible que ce soit mon indication qui ait déterminé le savant enlevé à la Science depuis.

XXXV

AU PARADIS TERRESTRE

L'excuse des paysans de l'Etat de Bela d'aujourd'hui est peut-être la déconcertante facilité avec laquelle pousse n'importe quoi avec un simple filet d'eau. Quelle raison des lors de se fatiguer si, pour la population, la récolte suffit telle qu'elle est ? C'est l'éternelle histoire des gens d'Afrique, qui proportionnent l'étendue de leurs cultures à leur nombre de bouches, et au minimum alimentaire indispensable pour ne pas mourir de faim.

Malgré l'heure qui s'avance, je décide de m'arrêter à l'un des vergers que je ne cesse plus de surplomber du haut des chaussees qu'empruntent les pistes. Un raidillon nous fait descendre dans les palmiers (couvrant deux ou trois hectares) de celui-ci.

La fraîcheur nous saisit en y pénétrant, l'obscurité également. La-dessous, ombre, verdure, pépiements. En dehors, la brûlante mer de cailloux du lit du Pourali. Nous n'avons qu'à suivre un excellent sentier, qui quadrille l'espace ombragé. Entre ses boucles s'étendent des champs en miniature et des prés. Les prés sont d'une couleur émeraude, tapissés d'une herbe grasse ahurissante, lorsqu'on songe aux pâles sauvages parmi les-

quels nous avons vécu ! Des buffles et des bœufs paisent sans prendre la peine de lever le nez. Nous ne dérangeons que les merles, car ces charnilles ne sont pas prévues pour des passages de bêtes montées, et que nos têtes froient le plafond végétal en affolant les oiseaux.

Les maisons sont celles de parlout, de Bela, des Indes, d'Iran, d'Arabie, de toute l'Asie. Des cubes d'argile, à peine pierres en fondation. Nous surprenons les femmes deux s'enfuent, une troisième, une jeune de 18 ans, hésite un instant avant d'imiter ses compagnes, et finalement reste, saisie. Mes yeux se rivent aux siens. Elle a la peau ocree, les traits fins des Sarrasins que nous laissa la vague musulmane après l'invasion du Poitou. Elle a la distinction d'une princesse, porte avec élégance ses soies rouges, un fichu de Madone. Ce qui n'empêchera pas son horizon de se borner aux basses et fatigantes besognes des épouses de ce pays.

Des enfants jouent dans des rigoles d'eau vive. L'eau me semble venir d'un canal pris en amont, se ramifiant dans l'orisis, et se reformant à sa sortie en un canal d'issue vers l'avril du Pourah. Il y a donc circulation, à la joie des bambins, qui font flotter des bouts de bois, et barbotent jusqu'aux genoux. Autour d'eux, les cerueils rayés beige et noir fourmillent, manifestant une agitation plutôt fâcheuse qu'effrayée.

Abdullah murmure quelques paroles au Djannadar et enlevant son petit cheval au galop nous plante là. Il s'en va, me dit-on, avertir son chef de notre approche afin que l'on puisse mieux nous recevoir. La distance n'est plus importante, et il a l'air des indications suffisantes pour que nous continuions sans lui.

C'est désormais une pérégrination de jardins en jardins, sur une piste plus nette, parce que plus parcourue. Les centres de vie et de végétation se succèdent presque à tout touche, en parquets verts denses et éparpillés. Richesse en désordre auprès de l'uniforme exploitation du sol que durent pratiquer les aïeux il y a 1000 ans.

Je me figure longer une allée de pare Tension nerveuse, courbatures des étapes trop longues et des trop courts et mauvais repos, se dissolvent miraculeusement dans ce trajet à travers l'opulence Partout il suffit d'avoir soif pour se désaltérer à une eau fraîche, de souffrir de douleurs d'estomac pour n'avoir qu'à tendre la main et cueillir un citron, une orange Les femmes ont des yeux troublants dans les fentes des voiles Elles portent leurs cruches avec grâce, et s'accompagnent d'enfants bondissants Quelques vieillards assis sur des pierres, à l'ombre, goûtent paisiblement la joie de n'avoir plus à s'astreindre aux durs travaux Résisterait-on à cette atmosphère édenique, où ne paraissent régner que le bonheur et la fraîcheur ?

Mais il est écrit que cela n'est, pour moi, encore rien

Trois hommes sortent d'une oasis plus fournie, et viennent à nous

— Nous sommes au lieu où attend le Tashildar, me dit Jimmy ces serviteurs veulent nous conduire à lui

Et voici que commence la plus merveilleuse des féeries Ce jardin surpasse tous ceux que nous venons de voir tout ce que j'aurais suppose (Photo 33) Il y existe une ombre de crypte Aucun rayon ne filtre à travers le compact écran des verdure superposées Au-dessus des bananiers en plates flammes vernies, (et à bananiers, hélas, encore vertes), s'étagent des abricotiers, des citronniers aux innombrables balles jaunes, et au-dessus de cette seconde voute, se sont hissés les manguiers géants, aux troncs en piliers de cathédrales Toute la gent ailée s'est donné rendez-vous, et pépie

Une large allée me guide, régulière et plane on sent la main des jardiniers Le même bon ordre est dans les cultures variées On dit à Wali Mohammed que c'est une propriété de l'Etat de Bela, et il suppose son rapport, chiffre astronomique à ses yeux de petit seigneur de pauvres montagnes Les « arbres » de Wad ont à peine la taille des broussailles de ce pays de cocagne !

L'allée nous introduit dans une clairière, (d'ailleurs aussi obscure que le reste de la plantation), où un grand camp s'étale. Chameaux puissants (sans doute des males, à la vigueur des cols et à l'ossature des membres), tapis somptueux, matelas, sièges, faisceaux de tous matériels. Des cuisiniers enturbannés agoullonnent un feu. A l'écart, Shahabuddin Jaffar converse avec sa suite. Il se dirige à ma rencontre dès qu'il m'aperçoit.

À ses premières paroles, je retrouve cette affabilité remarquée à Bela malgré la brièveté de notre contact au palais. Il m'abandonne au plaisir de m'entretenir avec un homme compréhensif. Je lui raconte par le menu les péripéties de notre traversée des montagnes. Et raconter à quelqu'un ses fatigues, n'est-ce pas la meilleure des détente ?

Je l'interroge ensuite sur cet Etat, la gestion duquel il participe, sur son passé, sur ses ruines préhistoriques. Le repas nous est servi et comble par sa diversité et sa qualité, en particulier par de merveilleuses boulettes d'oignons et d'œufs, nos organismes deshabitués de bombance.

Nous attendons que la chaleur tombe, en devisant doucement, et tous ensemble le soir venu nous nous ébranlons vers Bela (Photo 34).



Je vais terminer ma narration ici, ou plus exactement l'interrompre.

La partie rude et périlleuse est en effet achevée.

Il ne restait à décrire que les délices de Bela, retrouvée après le succès, les rivalités d'égards du Djam Mir¹, de Sardar Razul, le chef des Mengal de Wad. Je pourrais y ajouter mes entretiens avec Shahabuddin Jaffar, qui m'accompagna à Sonmiani. Ils complèteront précieusement

¹ Qui devait se tuer peu après à la chasse dans le Makran peut être en essayant la tente dont je lui fis présent.

ment ma documentation sur le Beloutchistan et les rives persiques, ou j'irai d'ailleurs faire escale, après un intermède de quelques jours dans l'étourdie Karachi.

Autant de notes qui seraient d'une substance nouvelle, d'un autre rythme que celles de l'équipée qui prend fin. Elles trouveront mieux leur place dans un second livre, jointes à d'autres souvenirs qui s'y relieront.

Pour l'instant, avant de tirer le trait final au bout de ce volume, que l'on me permette seulement d'évoquer deux chagrins, qui assombrissent l'euphorie de mon arrivée au but.

Le premier se produit quand, bientôt repris par la nostalgie de sa vallée farouche, Wali Mohammed, qu'avait pourtant séduit le prestige de la ville, repart vers les rivières sèches, vers Kohan, Basun Kani, Bahren Lak.

J'éprouve le second à Karachi, où Jimmy m'a suivi, et où nos routes divergent : nous n'avons pas une fois parlé de cette séparation, mais elle s'imposait à nous de plus en plus, malgré les distances gardées entre maître et serviteur. Je m'attachais plus que je ne m'en rendais compte à ce jeune dévouement, infatigable, intelligent.

Mes yeux sont humides quand je paye sa III^e classe Karachi Quetta au petit boy fidèle. Il monte, pour me quitter, dans ce même Sindhi Express que, quelques semaines plus tôt, j'ai pris moi-même, sans savoir s'il me mènerait ou non à la réparation de mon échec du début. Adieu, Jimmy.

J., Gastrell, Shahabuddin Jaffar, Naïb Wazir, Wali Mohammed, Bala Datt, Jimmy, vous aussi vous penserez souvent ma pensée, car des morceaux de mon cœur restent en cette Asie où je vous ai connus.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

(Les chiffres entre parenthèses indiquent les pages où sont citées les illustrations)

	Bahren Lak, ou la passe de Bahren	(201)	Front
1	Mon guide dans le sud, Mahmoud	(66)	32
2	Ismail dans Hab, seuil du Beloutchistan	(69)	33
2 bis	Ma caravane aborde la passe de Chauki	(74)	33
3	Le chameau dori comme un serpent	(84)	48
3 bis	Evocation de la Sainte Famille	(75)	48
4	Tombes perdues	(79)	49
4 bis	Ismail a capturé un bétier	(94)	49
5	Ismail sonde un gué de la Windar	(80)	64
5 bis	Abdul affaîré abreuve son chameau	(80)	64
6	Place aux rest houses d'Uthal	(86)	65
7	Azharuddin le Maître de Postes d'Uthal	(88)	80
7 bis	Accrochage nasal de la rène	(87)	80
8	Entrée d'Uthal	(85)	81
9	Grevasses après la pluie	(94)	96
10	Palais du Djam de Bela	(122)	97
11	Kalat	(200)	112
12	Du haut du château fort de Kalat	(204)	113
13	Le Mont Kalat	(204)	144
14	Le Major Gastrell (dessin)	(215)	215

15	Clan Iranshumant	(220)	145
16	Le Chef du Clan	(221)	160
17	Pir Umar	(238)	161
18	La Siman sous ses plumets blancs	(239)	192
19	Waher, mes miliciens, Jimmy	(239)	193
20	Les notables de Waher découvrent la photographie	(240)	207
21	Un de mes miliciens a un gué près de Waher	(237)	208
22	Un point d'eau après Waher	(250)	224
23	On bâte le chameau du Djammadar de Wad	(264)	225
24	Drakola	(270)	240
25	Père et enfant aux médailles de Dra kola	(276)	241
26	Bâti tapis, coussins de hâi		250
27	Le Mullah aveugle de Drakola (dessin)	(280)	290
28	Gorge et source de Basun Kanı	(291)	257
29	L'arbre penché de Basun Kanı	(294)	272
30	Noire camp brûlant de Basun Kanı	(294)	273
31	Naim fume son tchilam à Basun Kanı	(286)	288
32	Le Pourali, fleuve nourricier	(304)	289
33	Trois artisans de ma réussite Wali Mo ammed, un milicien, Jimmy	(308)	301
34	Jonction avec le Tashildar de Bela Bras à bras le Djammadar, moi et le Tashildar	(309)	305

TABLE DES CARTES

1	Carte d'ensemble	25
2	Lehee au Sud	73
3	Traverse Nord Sud	184
4	Protection du Beloutchistan	216

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
INTRODUCTION	19
I — <i>L'attrait du Beloutchistan</i>	21
II — <i>De l'idée à l'exécution</i>	26
III — <i>Coup d'aile vers l'Orient</i>	36
IV — <i>Karachi</i>	46
V — <i>Entre deux gins ou un simple nom qui a passé</i>	55
VI — <i>Le fleuve Hab, sein du Beloutchistan</i>	64

PREMIÈRE PARTIE

ECHEC AU SUD

VII — <i>Péripéties dans le Makran</i>	73
VIII — <i>Les curiosités d'Uthal</i>	85
IX — <i>A Bela chez le Wazir-I Izam</i>	96
X — <i>La sieste de Mohd Hamid ud Din</i>	106
XI — <i>Les fiançailles de Sardar Razul-Bakhsh</i>	111
XII — <i>La grande décision</i>	117
XIII — <i>La fête nocturne de Djam Mir</i>	122
XIV — <i>Ensablé dans le Makran</i>	128

DEUXIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU PLAN

XV — <i>L'express de Quetta</i>	143
XVI — <i>Conversation dans le train</i>	151
XVII — <i>Quetta base militaire</i>	160
XVIII — <i>Investigations en Afghanistan ou révélations de Bata Datt</i>	167

TROISIÈME PARTIE

ATTAQUE AU NORD

XIX — <i>Pointe Eclair sur Kalat</i>	179
XX — <i>Gastrell</i>	187
XXI — <i>Bigler Biqu Mir Ahmad Yar Khan</i>	192
XXII — <i>Le vieux château fort de Kalat</i>	199
XXIII — <i>1^e Beloutchistan</i>	208
XXIV — <i>Les nomades</i>	217
XXV — <i>Khodzdar adieux à l'auto</i>	221
XXVI — <i>A chameaux de course</i>	235
XXVII — <i>Les plaignants de Waher</i>	240
XXVIII — <i>Mousson sur W id</i>	250
XXIX — <i>Cotère du Djammadar</i>	256
XXX — <i>La colière</i>	261
XXXI — <i>Le Mullah de Drakol</i>	270
XXXII — <i>Rencontres nocturnes</i>	281
XXXIII — <i>Par les rivières</i>	292
XXXIV — <i>En l'an 2 000 avant J C</i>	298
XXXV — <i>Au paradis terrestre</i>	306
Table des illustrations	311

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, AVENUE
PIERRE-BUSSOLETTE, A MONTROUGE
LE VINGT-TROIS NOVEMBRE MIL NEUF CENT
QUARANTE SIX

(C. O. 31.2348)

Dépôt légal: 4^e trimestre 1946
N° d'édition 278 — N° d'impression 454